

NITASSINAN

NOUVE TERRÉ



YUP'IIT
INUPIAT

29



NITASSINAN - N°29 , simple : 4° trimestre 1991

Publication trimestrielle AUTO-FINANCEE et à BUT NON LUCRATIF du CSIA (Comité de Soutien aux Indiens d'Amérique)

Association Loi 1901 depuis 1979.

Nouvelle ADRESSE: NITASSINAN - CSIA, BP 341 - 88009 EPINAL cedex FRANCE

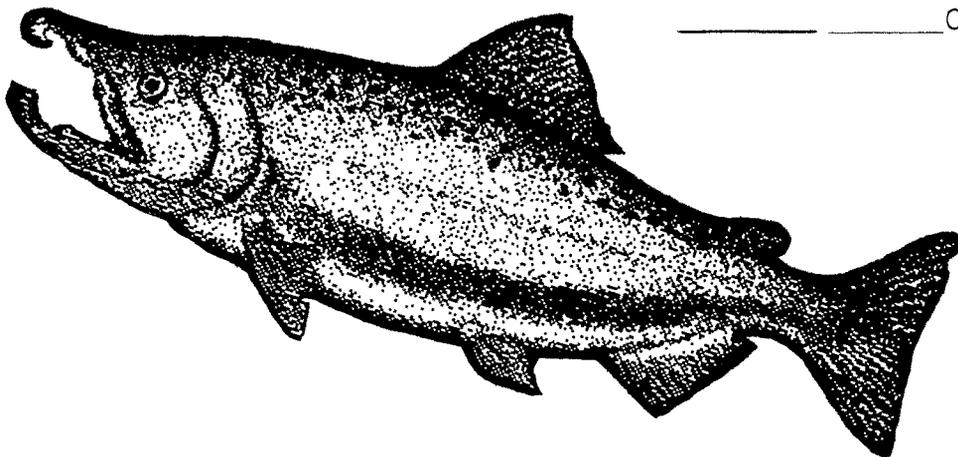
Directeur de Publication: Marcel CANTON

DEPOT LEGAL : 4° trimestre 1991 - N° ISSN: 0758 6000

N° DE COMMISSION PARITAIRE: 666 59

REDACTION DU VOLUME : André BAUR, Sylvain DUEZ ALESANDRINI, Francis GEFFARD, Catherine JEYAKUMAR, Marine LEPULCH et Natalie NOVIK

**Ce dossier YUP'IIT - INUPIAT a été conçu et réalisé
par Natalie NOVIK à KOTZEBUE, Alaska**



Copyright 1991

NITASSINAN n° 31, 2° GENERATION !

*Après la sortie de notre dossier n°30 ("92, quelle découverte?"), parution fin mars, notre N° 31 sera le premier n° de la deuxième génération Nitassinan, à savoir **UNE REVUE BIMESTRIELLE** dont la vocation prioritaire sera **L'INFORMATION**. Un **mini dossier de 5 pages** étant conservé au sein de ce **30 pages**, il s'agit donc pour nous de trouver une formule intermédiaire entre nos "bulletins mensuels" et nos "dossiers trimestriels". Cette décision découle d'une part de notre satisfaction d'avoir beaucoup exposé, beaucoup démystifié et, nous l'espérons, d'avoir aussi beaucoup appris à nos lecteurs, et, d'autre part, de notre sentiment d'insatisfaction face à toutes les informations qu'il nous était matériellement impossible de diffuser. Comme beaucoup de nos lecteurs, nous étions très attachés à notre formule "dossiers"; c'est pourquoi nous espérons vivement, avec votre soutien, publier **davantage de petits livres à thème spécifique**. Nous devons compter alors sur le succès des **SOUSCRIPTIONS** lancées, indépendamment de l'abonnement à la revue. **Le tarif de celui-ci sera UNIQUE**, choisi entre un "tarif abonnement" courant et un "tarif abonnement de soutien" courant, il sera de **160 F pour 6 numéros annuels**. Chaque abonné recevra en temps utile une proposition de "conversion d'abonnement". Nos anciens dossiers peuvent toujours se commander au prix de 30 ou 50f, le "Pouvoir des Ombres" pour 60 F, "IKE MUN ANAM (Guyane)" pour 70 F, et les "**CONTES IROQUOIS**" d'Akwesasne **Notes traduits et avec leurs pictogrammes**, livre sorti à Noël comme prévu, pour 90 F. Nous pensons pouvoir compter sur votre intérêt de longue date et sur votre confiance, et nous espérons que cette "**2° GENERATION NITASSINAN**" connaîtra le même succès que la première. Par avance, **pour tous nos futurs Amis-collaborateurs, merci !***

NOUVEAU : un PIN'S NITASSINAN !

Ce pin's est la première occasion de manifester votre soutien moral et financier à cette initiative "2° génération". Il s'agit d'un pin's 4 couleurs, sous résine Epoxy, de très bonne qualité, et représentant le "Tipi Nitassinan" habituel. Il sortira fin mars 92 au tarif de 50 f, port compris. Merci de le commander dès à présent (il ne sera tiré qu'à 1000 exemplaires)

CARTES - POSTERS : il nous reste des séries de 10 cartes reproduisant des sujets du Peintre Charles BODMER, 50 F port compris ainsi que 6 posters. Leur quantité s'anéantit...

Les PEUPLES INDIENS et NITASSINAN vous souhaitent une "bonne année 80douze"

AVANT-PROPOS

INUPIAT, YUP'IT, tels sont les noms des deux peuples Inuit qui vivent dans l'ouest et le nord de l'Alaska. Les Inupiat, qui habitent le nord et le nord-ouest, sont très proches parents des Inuit du Canada, tandis que les Yup'it, qui vivent au sud-ouest de l'Alaska, sont plutôt apparentés aux Yup'it de Sibérie. Mais bien que la langue et certaines coutumes diffèrent, le mode de vie et les traditions sont semblables. Chasseurs de phoques, de morses et de baleines le long des côtes, ils deviennent à l'automne et au printemps chasseurs de caribous. Tout l'hiver, ils trappent les petits animaux à fourrure, et l'été, ils passent de longues heures à leur activité favorite : la pêche. La pêche sous la glace, avec juste un bâton, un fil et un hameçon, la pêche à la seine, la pêche au filet tendu en travers de la rivière, la pêche avec des pièges ingénieux, la pêche au trident... Le saumon, roi des eaux alaskanes, n'a qu'à bien se tenir !

L'arrivée de l'homme blanc dans leurs régions reste un facteur mineur jusqu'à la fin du 19^e siècle, quoique de nombreuses expéditions fassent escale le long des côtes à partir du 17^e siècle, et que les missionnaires russes s'aventurent en pays yupik vers le milieu du 18^e siècle. Soudain, vers 1890, c'est la ruée, et en quelques années, on constate un impact énorme sur le mode de vie traditionnel : les épidémies déciment les populations, et les survivants s'adaptent à ce monde nouveau, religion, outils, postes de traite, alcool, écoles...

Aujourd'hui, comme l'écrit le philosophe yupik Harold Napoleon, ils sont en deuil de leurs traditions. La langue est en perte de vitesse, les jeunes ne respectent plus leurs aînés, l'alcool et le chômage font des ravages, et la grande liberté d'autrefois de chasser et de pêcher au rythme de la vie est emprisonnée dans un labyrinthe de règlements contradictoires et absurdes.

A la fin des années 60, l'Alaska vient tout juste de passer du statut de colonie à celui d'état, lorsque les premières découvertes de pétrole sur la côte nord bouleversent les Blancs : l'Alaska est riche ! Mais pour exploiter ce pétrole, il faut déloger les premiers Alaskans. Après des années de négociations, un accord est conclu en 1971 entre le gouvernement américain et certains représentants autochtones ...

Vingt ans après, que reste-t-il des anciennes traditions, de la langue, des coutumes? Nous sommes allés à la découverte auprès des Inupiat et des Yup'it, et ce sont leurs réponses que nous vous apportons dans ce numéro. Ils n'ont pas pu tous collaborer, même ceux qui avaient promis cet été une interview ou un article : la vie est dure, les obligations nombreuses, et nous devons donc être particulièrement reconnaissants à tous ceux qui ont pris le temps de nous parler, de nous donner des photos, d'écrire un texte... Ce numéro leur est consacré, ainsi qu'à tous ceux qui cherchent, dans le monde d'aujourd'hui, à faire vivre et prospérer les anciennes cultures de leurs ancêtres yup'it et inupiat.

Pour Nitassinan
Natalie Novik

SOMMAIRE

- 2- Au temps du Déluge
- 4- Le Lac interdit
- 6- Carte
- 7- Le regard des Eskimos sur eux-mêmes
- 8- YU'YA'RAQ ou comment être un Etre Humain
- 33- Le Partage chez les INUPIAT, une tradition menacée
- 35- INUPIAT ILITQUSAIT SIVVUNIRVIK, camp culturel
- 37- Libérer l'Esprit immortel des Baleines
- 38- Chanson des Chasseurs de Baleine
- 39- ANCSA: un autre Traité violé?
- 42- Les Eskimos en Union Soviétique
- 44- Récit de TCHOUKOTKA: " Les Orques de Naukan"
- 46- Ratiocinations
- 48- Interview de Tony Hillerman (2)
- 50- Interview de Bobby Castillo

AU TEMPS DU DELUGE

par Robert Cleveland

Mon nom est Nasruk, je vis à l'embouchure de la Rivière Noire (Imagluktug) et je vais raconter une histoire. C'est d'ailleurs plus qu'une légende. Ça concerne ce qui est arrivé dans cette région, cette vallée, au temps du grand déluge et c'est ce qu'ils nous racontaient comme une histoire.

On raconte que, lorsque tout fut inondé, seuls les sommets des plus hautes montagnes restèrent visibles. Ils disent que quand cela arriva, les gens de la vallée grimperent sur la plus haute montagne. L'eau montante les força à monter de plus en plus. Et quand le flot s'arrêta avant d'atteindre le sommet de la plus haute montagne, c'est là qu'ils s'installèrent pour vivre.

(Je raconte cette histoire parce que j'ai vu ce dont ils parlaient. J'ai vu l'endroit où ils ont vécu pendant le grand déluge. Le père de ma femme Sanmigan disait que les restes des gens qui avaient survécu le déluge étaient encore visibles sur le mont Umiaviuraq, et une fois où j'étais dans les parages, je les ai recherchés. J'ai cherché des traces de ces restes et voici ce que j'ai trouvé. J'ai vu le contour de vieux abris. En les examinant de près, j'ai vu qu'ils étaient en bois. Ils étaient usés par le temps et bien qu'ils soient encore visibles, ils n'ont pas pu durer bien longtemps. Après les avoir vus, j'en parle souvent).

Quand on raconte l'histoire du déluge, les conteurs ne disent pas que les habitants de cette vallée périrent. Au contraire, ils disent que les gens survécurent. Ils disent que les gens avaient vécu ici de toute éternité. Et se trouvant tout la-haut, ils ne savaient pas quoi faire. On ne sait pas exactement quand les gens se retrouvèrent dans cette situation, mais un monticule d'herbes fit surface et se rapprocha du rivage sur cette immense étendue d'eau. Le monticule était visible dans l'eau assez loin de là où étaient les gens. Il flottait sur l'eau.

On raconta que si quelqu'un arrivait à toucher le monticule, l'eau reviendrait à son niveau original. En entendant ça, les gens cherchèrent en vain à toucher le monticule. A chaque fois qu'il s'approchait du rivage, ils s'efforçaient de le toucher, mais n'y arrivaient pas parce que le monticule prenait peur et s'éloignait. Chaque fois que quelqu'un s'en approchait, il s'éloignait rapidement du rivage. Il s'éloignait dès que quelqu'un cherchait à s'en approcher avec leurs petits kayaks de rivière, qui n'étaient pas faits pour voyager sur de pareilles étendues d'eau. Avec persévérance, les gens s'efforcèrent de s'approcher du monticule avec leurs kayaks dès qu'il se rapprochait du rivage, mais il bougeait plus loin, toujours hors de portée. Et les gens avaient peur de se retrouver trop loin du rivage au cas où une tempête se lèverait brusquement, et donc ils faisaient attention à ne pas pagayer trop loin. Et à chaque fois que le monticule reculait trop loin, ils revenaient en hâte au rivage. Le monticule lui-même était si facilement effarouché. Mais quand même, les gens n'avaient pas l'intention de renoncer. Ils continuèrent à s'efforcer de le toucher, conscients qu'alors les eaux baisseraient et que la terre referait surface, mais le monticule était trop facilement apeuré. Il n'y avait rien à faire pour s'en approcher.

Un jour, après avoir observé les gens s'éloigner du rivage à la poursuite vaine du monticule, le Corbeau vit le monticule s'approcher du rivage. Il disparaissait et reparissait à la surface de l'eau. Voyant qu'il s'approchait, le Corbeau dit aux gens : "Laissez-moi essayer et y aller tout seul en kayak. Et vous, restez ici, et regardez-moi. On va voir si je peux m'en approcher." En entendant sa proposition, les gens acquiescèrent. Ils lui dirent d'y aller. Alors le Corbeau s'éloigna lentement du rivage et demanda aux gens de le regarder. Comme il s'installait dans son kayak, il prit un trident et attacha le nuqsraq, or la partie amovible du trident, sur son kayak. D'une main, il tenait le trident en position pour frapper, et de l'autre, il tenait la pagaie avec laquelle il pagayait lentement pour s'éloigner du rivage. En partant, il dit "Regardez-moi. Regardez ce que je vais faire." Les gens ayant consenti, il partit. Son arme dans une main et sa pagaie dans l'autre, le Corbeau se mit à chanter. Voici sa chanson. Ecoutez-la :

Chanson du Corbeau

Aa-a eaux calmes, eaux calmes, eaux calmes,
Aa-a eaux calmes, eaux calmes, eaux calmes,
Qu'il fasse surface tout près
Aa-a eaux calmes.

C'est ce qu'on raconte que c'est ce que le Corbeau chanta. Et comme ils l'écoutaient, il reprit sa chanson de plus belle. Voici ce qu'il chantait :

Aa-a eaux calmes, eaux calmes, eaux calmes,
Aa-a eaux calmes, eaux calmes, eaux calmes,
Qu'il fasse surface tout près
Aa-a eaux calmes.

Le Corbeau n'alla pas très loin du rivage. Il pagayait lentement tout en chantant. Il n'était pas loin de ses observateurs quand le monticule fit surface un peu plus loin. Il disparut sous l'eau, et refit surface plus près du kayak. Cette fois-ci, il paraissait encore plus proche aux yeux du Corbeau, mais il redisparut sous l'eau à nouveau. Et cette fois-là, il ne réapparut pas immédiatement. Le Corbeau continuait à chanter sa chanson calmement. Les gens se demandaient ce qui était arrivé au monticule.

Mais tout à coup, ils se rendirent compte qu'il avait fait surface directement en face du kayak du Corbeau. Le Corbeau visait son but d'une main assurée. Cette fois-ci, le monticule était si près qu'il ne fallut pas longtemps pour que le Corbeau le frappe avec son trident. Sans toucher l'eau, il l'embrocha et les trois pointes du trident frappèrent le monticule. Le monticule frémit. Il se secoua comme un animal qui secoue sa tête sous la douleur du coup. Il se secoua comme s'il était à l'agonie. Et comme il se secouait, l'eau se mit à redescendre. La terre apparut, comme l'eau se précipitait en cascade. Le Corbeau fut

pris dans le tourbillon de l'eau qui redescendait. Il pagaya son kayak avec vigueur pour ne pas être entraîné dans le maelström. Il pagaya durement pour ne pas toucher la terre. Et de plus en plus bas, il tourbillonna dans les eaux, jusqu'à ce qu'il touche le fond de la vallée. L'eau était enfin revenue à son niveau original.

Pendant le déluge, il s'avéra que des vers de mer géants s'étaient installés dans les montagnes. Ils se retrouvèrent au sec quand l'eau redescendit dans toutes les directions. Ils se mirent alors lentement en marche pour quitter les montagnes. Ils essayèrent de passer par les vallées et les terrains plats. Ils

marquèrent leur passage à la recherche de l'eau qui avait si brusquement disparu. Et c'est ainsi qu'ils laissèrent des traces profondément creusées. Et comme le reste de l'eau s'écoulait, elle suivit les traces des vers géants. C'est ainsi que les vers géants redescendirent des montagnes suivis par l'eau. Et l'on dit que nous avons des rivières aujourd'hui là où les vers de mer géants ont fait le lit des rivières. C'est ainsi que les rivières furent créées.

C'est ainsi que l'on raconte cette histoire. Je l'ai entendue racontée par des anciens. C'est ce qui s'est passé au temps du déluge, et cela a eu lieu il y a bien longtemps. Mais je n'ai appris aucune autre histoire à propos de ce déluge.



J. Leslie Boffa

Extrait de "Unipchaanich Imaġluktugmiut", Contes des Gens de la Rivière Noire,
Université d'Alaska, traduction de Ruthie Sampson .



LE LAC INTERDIT

par Truman Cleveland

Il y a fort longtemps, dans le village d'Igloitiqsiugvik, les habitants étaient plutôt têtus. Et bien qu'ils sachent qu'un certain endroit à la source de la rivière Kobuk soit interdit, trois hommes du village décidèrent de s'y rendre pour voir de quoi il retournait.

En chemin, ils s'arrêtèrent dans les camps et raconterent aux gens ce qu'ils avaient l'intention de faire. Cela mit ces gens mal à l'aise et ils demandèrent aux trois hommes de renoncer à leur expédition. Mais quoiqu'on leur dise, ces hommes n'avaient pas l'intention de changer d'avis. Au lieu de rentrer chez eux, ils continuèrent leur route. Et comme ils approchaient de leur destination, ils voyagèrent toute la journée. Ce n'est que lorsqu'ils furent presque arrivés qu'ils établirent leur camp et se reposèrent.

Un lac avec une hutte de castor

À l'aube, les hommes partirent en direction de la région interdite. Arrivés là, ils trouvèrent un lac avec une hutte de castor. Et alors ils virent un animal qui nageait dans le lac. Quand l'animal leva la tête, on aurait dit un castor, mais quand il plongea, l'animal avait le corps et la fourrure d'une marmotte. Et comme les hommes s'assirent pour

observer cette créature, d'autres animaux apparurent, et se mirent à nager aux alentours comme pour leur montrer leurs étranges corps mi-castor, mi-marmotte.

Les hommes ne voulaient pas se contenter d'observer ces étranges animaux, ils décidèrent d'en ramener au village. Ils en tuèrent donc quelqu'uns.

Sur le chemin du retour, les trois hommes campèrent sur la berge de la rivière pour casser la croûte et se reposer pour la nuit. Au matin, deux des hommes étaient déjà prêts à partir, mais le troisième dormait encore. L'un d'entre eux alla le réveiller, et découvrit que pratiquement la moitié de son corps avait été dévorée et qu'il était mort.

Laissant le cadavre derrière eux, les deux hommes se mirent en route le long de la rivière. Après plusieurs heures passées à pagayer et à dériver dans le courant, ils campèrent à nouveau sur la berge. Le lendemain matin, l'un d'entre eux se réveilla et commença les préparatifs habituels pour continuer le voyage vers chez eux. Quand il alla voir ce que faisait son compagnon, il le trouva mort et partiellement dévoré. Il fut saisi de terreur, et décida de rester éveillé tout le temps et de rentrer à la maison sans s'arrêter.

Dévorés pendant leur sommeil

Tandis qu'il pagayait le long de la rivière, l'homme était absorbé par l'idée que ses compagnons avaient été dévorés pendant leur sommeil. Mais soudain, il vit les créatures mi-castor mi-marmottes tout autour de lui, qui sautaient et plongeaient dans l'eau. Ces créatures bizarres cherchaient à l'intimider, mais il ne s'arrêta pas, et continua sa route jusqu'au tournant de la rivière. Là, il vit le premier groupe de campeurs, il tira son kayak sur le rivage et alla voir qui ils étaient.

Le shaman ne chercha pas à l'aider

Comme il n'avait pas écouté leurs conseils, les campeurs n'avaient pas grand'chose à lui dire maintenant. Ils savaient que ces trois hommes s'étaient montrés arrogants et provocateurs. Le shaman lui-même ne chercha pas à l'aider, car il n'avait jamais eu affaire à ces créatures auparavant.

Plus loin, en aval, au camp suivant, une femme lui suggéra de prendre quelque repos. Elle lui promit qu'elle veillerait sur lui. Et pendant que l'homme dormait, elle garda sa parole et veilla sur lui.

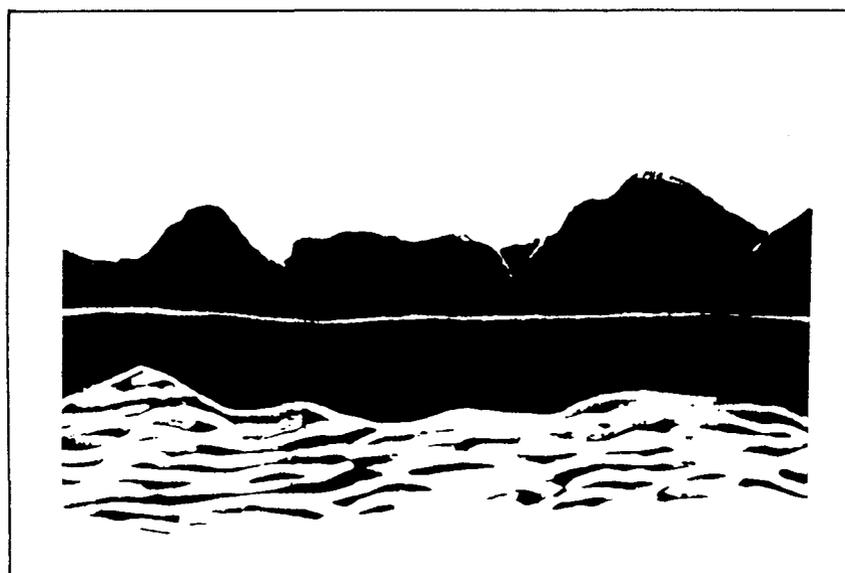
La coïncidence voulait que cette femme soit capable de prédire le futur. Aussi, quand l'homme se réveilla, elle lui conseilla de rentrer chez lui sans s'arrêter. Et elle lui conseilla également de raconter à ses compatriotes tous les incidents qui s'étaient produits après qu'ils se soient rendus au lac interdit.

L'homme se mit donc en route, et couvrit une grande distance. Il voulait absolument arriver. En chemin, il fut pris d'une grande torpeur, mais il refusa d'y succomber.

Il alla se coucher

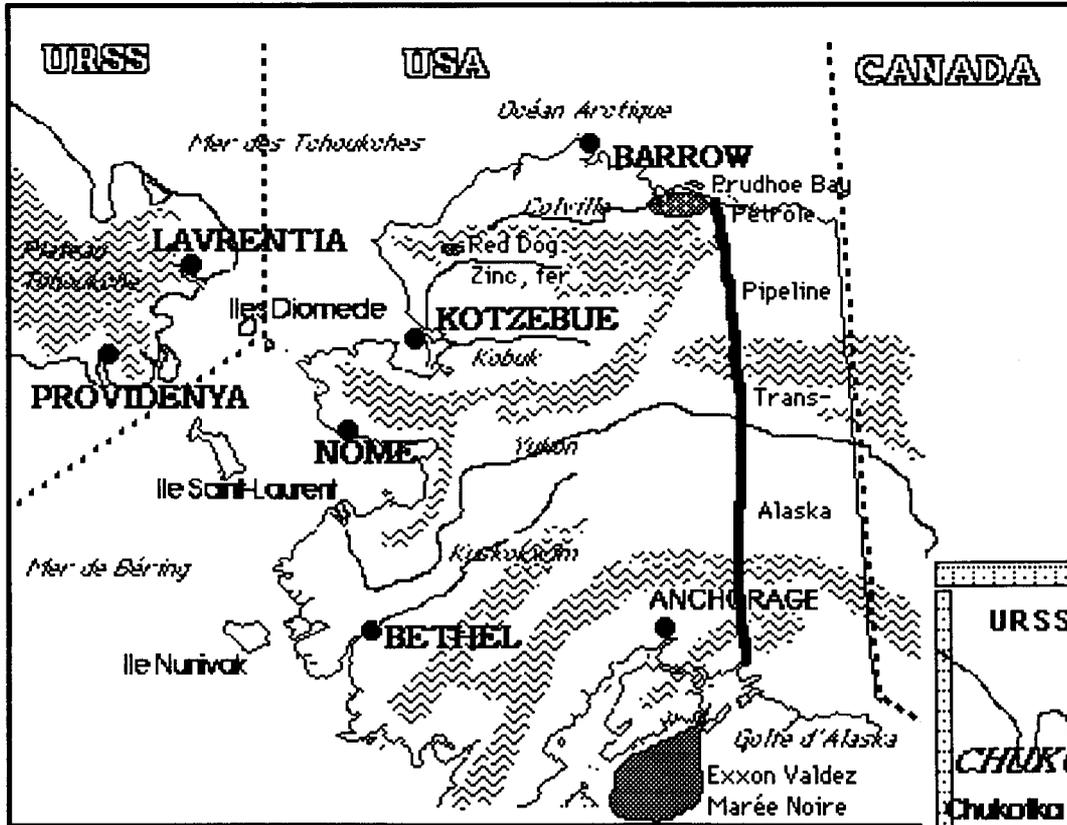
Quand il arriva finalement chez lui, il raconta à tout le monde exactement tout ce qui s'était passé au lac interdit et sur le chemin du retour. Ce soir-là, l'homme alla se coucher. Épuisé, il s'endormit. Il ne se réveilla jamais.

Aujourd'hui, plus personne ne vit à Iqliqtigsiugvik, et le lac interdit n'est plus interdit. Un pilote nommé Tony Bernhard a eu l'occasion de survoler le lac. Il dit que la hutte de castor est encore là, mais il n'y a aucun signe de vie. Aujourd'hui, c'est un endroit paisible.



Illustrations by Andrea Gregg

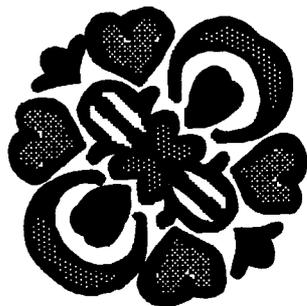
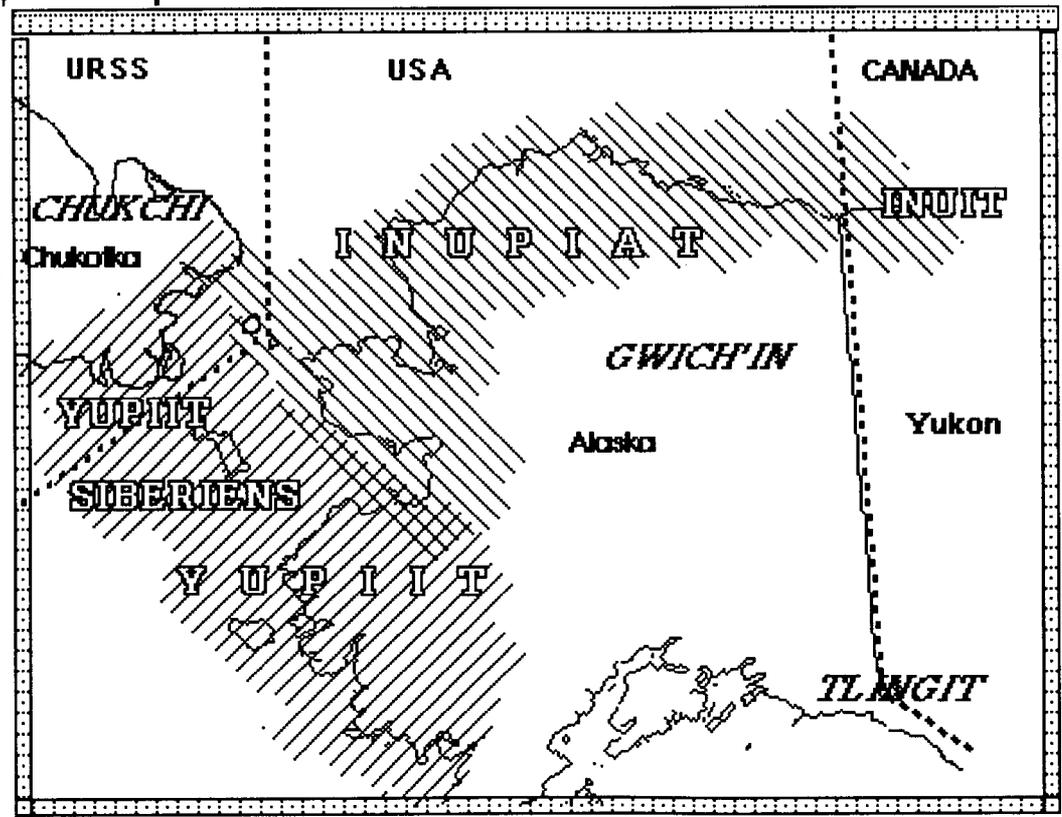
Extrait de "Uqaaqtuanich Iñupiat", "Contes des Inupiat", Northwest Arctic Borough School District, Kotzebue



CARTE DE L'ALASKA ET DE LA TCHOUKOTKA

Quelques statistiques :

Population totale de l'Alaska	500.000
Population autochtone	70.000
Population d'Anchorage	17.000
Kotzebue	4.000
Barrow	4.000
Distance d'Anchorage a Barrow	1.000 km
Prix du billet d'avion AR	\$ 960
Distance entre l'Alaska et l'URSS	70 km
Distance d'Anchorage a Paris	6000 km
(par le Pôle)	



Le regard des Eskimos sur eux-mêmes

NITASSINAN a fait appel à deux remarquables anciens pour certaines illustrations de ce numéro :

Helen Siwooko Carius, Yupik de l'île Saint-Laurent, a bien voulu nous laisser utiliser les illustrations de son livre "Sevukakmet, la vie sur l'île Saint-Laurent" pour l'article **Yu'ya'raq** de Harold Napoléon. Ce qu'elle décrit dans ses dessins est très proche du mode de vie que Harold décrit, Hooper Bay était situé à environ 250 km en face de l'île. Helen a été frappée très jeune par la polio, mais au lieu de se décourager, elle a continué à vivre et à se battre. Après avoir été hospitalisée très loin de chez elle, elle a regagné une partie de sa mobilité, mais elle n'a jamais pu remarcher. Néanmoins, elle s'est mariée, a eu trois enfants, et vit aujourd'hui à Anchorage où elle poursuit une carrière d'écrivain et d'illustrateur.

Tommy Ongtooguk nous a donné la photo ci-dessous qu'il a prise d'une des anciennes de la région de Kotzebue en train de pêcher sous la glace, une des activités favorites dans la région en hiver. Tommy a travaillé pour le gouvernement pendant de longues années, il a fait partie des premiers indigènes choisis pour représenter les Inupiat et y a consacré toute son énergie. Et puis, en 1970, il s'est tourné vers la photo, et a créé un monde tout à fait nouveau dans ce domaine, la photo de l'univers arctique. Ses chasseurs, ses grand'mères, ses cristaux de glace, sont tous photographiés avec un oeil très différent de celui du touriste ou de l'ethnologue. Ses photos sont intimes, parlantes, parce qu'il photographie ce qu'il vit. Il a développé plusieurs techniques pour fixer sur la pellicule les différentes manifestations du froid, et tout photographe qui s'est aventuré avec son équipement par -40 dans la toundra peut comprendre le travail que Tommy a dû y consacrer. Il est possible que nous puissions prochainement organiser une exposition de ses oeuvres en Europe.





YU'YA'RAQ OU COMMENT ETRE UN ETRE HUMAIN

Harold Napoléon est un Eskimo Yupiq de Hooper Bay, en Alaska. Il est en prison au Centre Correctionnel de Fairbanks, condamné pour le meurtre de son fils, commis sous l'emprise de l'alcool. Cet article, publié dans de nombreux journaux au printemps dernier, illustre bien les problèmes auxquels font face aujourd'hui la plupart des indigènes en Alaska.

Introduction

Au cours des quatre dernières années, j'ai cherché en vain à écrire des lettres ou des articles sur les problèmes de l'alcoolisme chez les peuples indigènes d'Alaska. A chaque fois, j'ai calé ou rejeté mes écrits, car le tableau était incomplet. Il manquait toujours quelque chose, comme une phrase qui n'est pas finie.

Depuis la mort de mon fils, dûe directement à mes problèmes avec l'alcool, j'ai passé le plus clair de mon temps, ici, au Centre Correctionnel de Fairbanks, à essayer de comprendre la cause de mon affliction. La prison m'a servi de laboratoire : on ne manque pas ici de sujets d'étude, autrement dit d'indigènes alaskans venus de tous les coins de l'Etat, et que l'alcoolisme a amenés ici.

En me basant sur ma propre famille, sur l'histoire de mon village et sur l'histoire et la vie de centaines de jeunes indigènes que j'ai rencontrés, je peux décrire le profil typique de l'alcoolique indigène. Dans presque tous les cas, en dépit du fait que l'individu peut provenir de différents villages ou tribus, les causes restent les mêmes. Il est donc possible maintenant de définir de façon relativement exacte les causes de cette maladie qui tue chaque année tant de gens par suicide, accident, maladie et dépression.

Cela permet de comprendre le désespoir, les frustrations, la colère et les préjugés que tant de gens nourrissent, et qui se déchaînent en violence sous l'influence de l'alcool.

Il est possible que la théorie selon laquelle les indigènes soient plus prones biologiquement à devenir des alcooliques soit plus ou moins crédible, mais je l'ai écartée car elle n'a pratiquement pas d'impact. En étudiant l'histoire des peuples de l'Alaska, ainsi que l'histoire des alcooliques que j'ai rencontrés ici, et en écoutant les anciens, j'en suis venu à la conclusion que la cause de l'alcoolisme est d'abord et avant tout spirituelle, et non pas physique. Et pour aller plus loin, puisque l'affliction n'est pas d'ordre physique et n'est pas causée par des facteurs physiques ou biologiques, il s'ensuit que le remède doit également venir de l'esprit. Je vais essayer de m'expliquer plus clairement dans ce qui suit.

En ce qui concerne mes "diplômes", je n'ai pas de maîtrise ou de doctorat, mais je suis un Eskimo Yupik et je suis né dans un monde qui a disparu depuis. Mon éducation a commencé dans le village de Hooper Bay. Je n'ai pas parlé l'anglais jusqu'à l'âge de six ans quand je suis entré à l'école. Ensuite, on m'a envoyé à l'âge de douze ans à l'école de Copper Valley, car il faut croire que l'école de mon village ne pouvait m'enseigner ce que j'avais besoin de savoir.

J'adore lire. Depuis que j'ai appris l'alphabet et acquis un dictionnaire, j'ai lu tout ce qui me tombait entre les mains. Je me suis esquiné la vue en lisant autant. Le monde entier s'ouvrait à moi et je le buvais avidement. Je ne veux pas me vanter, mais je crois que je parle l'anglais aussi bien, sinon

Je l'ai appris dans les livres. Je parle également couramment ma propre langue, et je pense dans ma langue.

J'ai passé mon baccalauréat en 1968 avec mention. De là, j'ai fait ma première année d'université à Great Falls dans le Montana, où j'ai choisi d'étudier l'histoire. Ensuite, j'ai été transféré à l'Université d'Alaska, où j'ai continué à étudier l'histoire.

En 1972, je suis devenu Directeur de l'Association des Présidents de Conseils de Villages (AVCP), et c'est dans ce poste que j'ai appris à connaître de façon plus intime mon propre peuple yupik. Tout ce que j'avais à leur offrir, c'était des idées, et je n'étais jamais à court. Le germe de la liberté et de l'autogestion faisait son chemin chez eux dans ces années-là, et heureusement, aujourd'hui, ils continuent à se battre pour leur indépendance et leur propre gouvernement. J'étais infatigable, j'avais 22 ans, et j'étais de leur côté. Rapidement, leurs problèmes devinrent les miens. Je pensais naïvement que je pouvais tous les résoudre, mais ce n'est pas la peine de dire que c'était loin d'être le cas.

J'aidais à les loger, les vêtir, les nourrir, les éduquer, je protégeais leurs droits, je me battais pour eux, je luttais de toutes mes forces pour eux - et maintenant je me rends compte que je ne voyais pas l'essentiel de notre existence, notre bien-être spirituel.

Quand j'ai commencé à travailler pour nos villages, je ne buvais pas. Je n'aimais pas boire, et je n'aimais pas le goût de l'alcool. Mais après cinq ans passés en réunions incessantes à Anchorage, Juneau et Washington, en compagnie de gens pour lesquels boire faisait partie de la vie, j'ai commencé à en prendre l'habitude, comme tant d'autres indigènes. Mais je ne m'en rendais pas compte, ça faisait simplement partie de ma vie.

Je me suis peut-être trop pris au sérieux, moi et mes responsabilités, mais c'est ce que je pensais être mes échecs et la frustration et la colère qui en découlaient, qui m'ont amené à devenir un alcoolique. J'étais trop jeune, trop inexpérimenté et je prenais les choses trop à coeur. Mais quelque chose dans mon âme, dans mes origines, dans l'histoire de ma famille et de mon village, m'avait préconditionné pour intérioriser et personnaliser tout ce que je percevais comme une défaite.

Ça ne veut pas dire que je ne faisais rien de bien. J'ai quand même dû faire du bien, parce que, à beaucoup d'égards, j'ai laissé mon peuple en meilleur état que quand ils m'ont confié tant de responsabilité à l'âge de 22 ans. Je leur ai donné le meilleur de moi-même, et ma famille en a fait autant. Nous leur avons sacrifié beaucoup. J'étais rarement à la maison, et mes enfants devaient rester à la maison à m'attendre. Cependant, j'y ai consacré toute mon énergie, et mes enfants ont donné leur père pour les autres.

Toute ma vie adulte a été consacrée à travailler pour le peuple yupik. Je n'ai pas eu d'autre employeur qu'eux. J'ai été leur directeur, leur vice-président, leur président et vice-président du conseil. C'est mon histoire jusqu'à ce jour de juin 1984 où mon monde, tel que je le connaissais, s'est écroulé avec la mort de mon fils.

J'ai maintenant 39 ans. J'ai passé les 21 premières années de ma vie à l'école, et les 13 années suivantes à travailler pour notre peuple yupik. Et j'ai passé les cinq dernières années en prison, le résultat direct de mon alcoolisme.

J'ai passé ces cinq dernières années en deuil, non seulement pour mon fils, mais pour tous ceux qui sont morts dans cette longue nuit de souffrance provoquée par l'alcool. J'ai aussi consacré tout ce temps à explorer ma propre conscience et celle de mes compatriotes indigènes, également affligés par cette maladie. Et c'est une maladie.

C'est une maladie parce que ceux qui en souffrent n'ont pas voulu délibérément être infectés. Personne ne se porte volontaire pour vivre une vie de misère, de chagrin, de déception et de désespoir. Aucun être sain d'esprit ne choisirait de perdre un être cher, de briser le coeur de sa famille, et même de se retrouver en prison. C'est une maladie, parce que personne ne va se mettre à battre sa femme, molester ses enfants, ou les tourmenter, parce qu'il le désire. Personne ne rêve d'une chose pareille. Et pourtant, malheureusement, c'est ce qui se passe trop souvent dans nos villages et nos foyers, et si nous le pouvons, nous devons y mettre un frein. Nous devons arrêter cette maladie, ce malheur, cette souffrance - et la bonne nouvelle, c'est que nous pouvons le faire.

J'écris ceci pour tenter de déterminer la cause de l'alcoolisme et de l'abus des boissons fortes dans cette génération d'indigènes alaskans. Ce n'est pas une histoire ou une étude des différentes cultures tribales. Mais en raison de la nature du sujet, certains aspects des anciennes cultures seront brièvement abordés de manière à donner au lecteur des données de fond pour mieux comprendre le sujet. Les choses n' "arrivent" pas toutes seules, il existe des causes, des raisons, et si nous les comprenons, nous devrions alors savoir comment mieux traiter le problème.

Bien que je sois un "indigène alaskan", je suis en fait un Yupik, et c'est de ce point de vue que je pense et que j'écris. Cependant, j'ai trouvé tant de similitudes dans d'importants aspects cultures parmi les différentes tribus que l'on pourrait vraiment dire que nous sommes, en fait, une tribu faite de plusieurs familles.

Yu'ya'raq

Avant l'arrivée des Occidentaux, les Yupiit vivaient seuls dans leur territoire, autour des fleuves (*Yukon et Kuskokwim - NdT*) et de la Mer de Bering, seuls, à l'exception des esprits qui faisaient que les choses étaient ce qu'elles sont. Ils étaient libres et en sécurité dans leur territoire. Ils étaient gouvernés par les coutumes, les traditions et les croyances spirituelles de leur peuple, et étaient sculptés par celles-ci ainsi que par son environnement : la toundra, le fleuve, et la Mer de Bering.

Le monde du Yupik était complet. C'était un monde très ancien. Il l'appellait "Yu'ya'raq", comment se comporter en être humain. Bien qu'il ne soit pas écrit, il peut être comparé aux lois de Moïse, car il gouvernait tous les aspects de la vie d'un être humain. Il définissait les bonnes manières entre parents et enfants, entre grand-parents et petits-enfants, entre belles-mères et belles-filles et beaux-fils. Il définissait les bonnes manières entre cousins (de nombreux cousins vivaient ensemble dans le même village). Il déterminait quels membres de la communauté pouvaient se "parler" entre eux, et quels membres pouvaient se taquiner. Il définissait la conduite qui était de règle pour tous les membres de la communauté. Il définissait les règles pour toutes les situations dans lesquelles un être humain pouvait se retrouver.

Yu'ya'raq définissait la façon correcte de penser et de parler de toutes les créatures vivantes, en particulier les grands mammifères terrestres et aquatiques, dont le Yupiq dépendait pour sa nourriture, ses vêtements, son abri, ses outils, son kayak, etc... Ces grandes créatures étaient sensibles - elles exigeaient le respect et pouvaient écouter les conversations des humains. Yu'ya'raq prescrivait la manière adéquate de chasser et de pêcher ainsi que la façon dont le gibier et le poisson pris par le chasseur devaient être manipulés, de façon à apaiser leurs esprits et à maintenir une relation harmonieuse avec eux.

Yu'ya'raq expliquait le monde des Esprits dans lequel le Yupiq vivait. Il définissait la façon de vivre en harmonie avec ce monde des esprits et avec les esprits qui habitent ce monde. Pour le Yupiq, la terre, les rivières, le ciel, les mers, et tout ce qui y vivait étaient esprits, et par conséquent sacrés. Il était né non seulement dans le monde physique de la Mer de Bering, du Yukon, ou du fleuve Kuskokwim, il était également né dans le monde des esprits.

Son art, ses outils, ses armes, ses kayaks et ses umiaks, ses chants, ses danses, ses coutumes et ses traditions, ses pensées, ses actions, tout portait la marque du monde des esprits et des esprits eux-mêmes.

Le Yupik, quand il s'aventurait dans la toundra ou quand il mettait son kayak à l'eau dans le fleuve ou la Mer de Bering, entrait dans le monde spirituel. Il vivait avec déférence à l'égard de ce monde spirituel, dont il était probablement le membre le plus démuné. Yu'ya'raq définissait pour le Yupik la façon de vivre dans cet univers spirituel. C'était la loi qui régissait sa vie.

Le Monde des Esprits

Pour les explorateurs occidentaux, les baleiniers, les négociants et les missionnaires qui les rencontrèrent les premiers, les Yup'it étaient considérés comme des sauvages attardés plongés dans la "superstition". Leurs villages étaient petits et difficiles à trouver, parce qu'ils faisaient partie du terrain. L'herbe poussait sur les maisons, rendant le village difficile à voir. C'est seulement quand les guerriers vinrent à leur rencontre en kayaks et umiaks que les nouveaux arrivants les virent, très surpris que des êtres humains fassent déjà partie de ce monde.

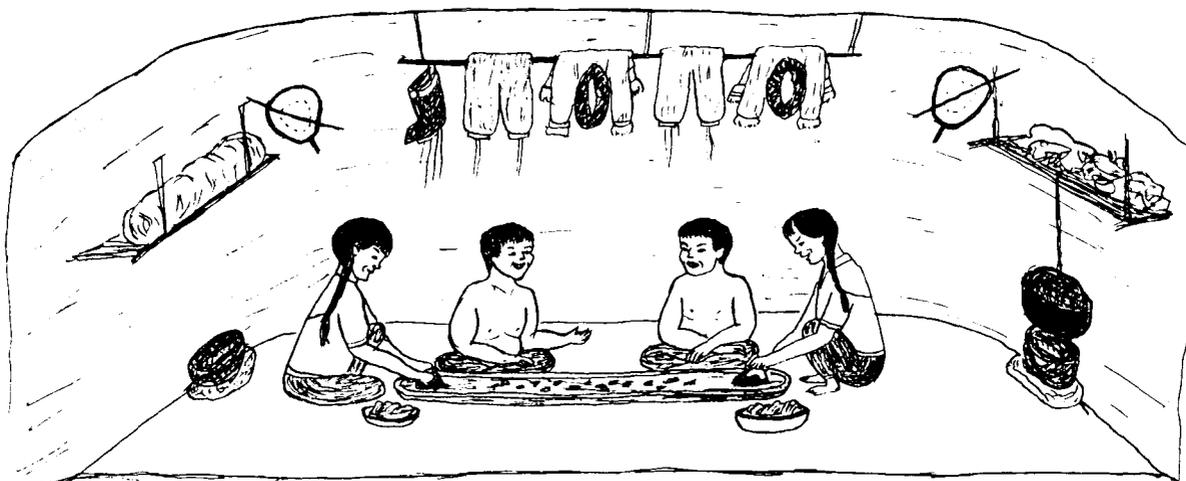
Les berges des fleuves étaient rouges de saumon alignés sur des séchoirs, avec du phoque, du morse et de la viande de baleine. Les femmes et les enfants couraient partout, curieux et apeurés. Les vieillards, eux, étaient curieux mais sans peur, intrigués par ces blancs arrivés sur des bateaux ailés en bois.

Ils ne pouvaient communiquer par la parole, ils essayèrent donc de converser par signes. Les blancs donnèrent aux éclaireurs eskimo de petits cadeaux. Les Yup'it considérèrent rapidement que ces blancs avaient l'air amical, et les invitèrent dans leur village, quoique les blancs refusèrent de manger quand on leur offrit de la nourriture.

Les visiteurs virent les maisons à demi-souterraines, en tourbe, avec leur entrée souterraine, ils en sentirent la puanteur. Ils virent les visages gras-seux, pas lavés, et les cheveux emmêlés. Ils virent les vêtements de peau usés et sentirent l'huile de phoque. Ils virent les labrets, les os en travers du nez, les tatouages de beauté sur les femmes, les visages fiers et menaçants des hommes.

Et puis on les invita à une soirée de danses. Ils virent alors les masques de bois portés par les hommes quand ils dansent. Ils ressentirent le battement des tambours et s'abandonnèrent aux chants, aux tambours, aux danses.

Pour l'explorateur ou le missionnaire, le spectacle des danses dans un kas'qiq (maison des hommes), au milieu de la foule, dans la pénombre, dans une chaleur insupportable, les hommes complètement dévêtus et les femmes dansant nues jusqu'à la ceinture, ont dû leur paraître des sauvages très païens. Les gussaks (ou tanniks, les hommes blancs) ont cru qu'ils assistaient à une sorte de cérémonie démoniaque, et si ça se trouve, ils ont eu très peur. Les blancs ne comprenaient pas ce qu'ils voyaient. Ils ne savaient pas que, pour un court instant, ils avaient pénétré dans le monde des Esprits des Eskimo Yupik. Pour le Yupik, le monde visible à l'oeil, le monde perceptible par les sens, ne montre qu'un aspect de l'existence. L'invisible est le monde des esprits, un monde aussi important que le monde visible, sinon plus. En fait, la vie yupik était vécue avec respect à l'égard de ce monde et des esprits qui l'habitaient.



Ce que les blancs virent n'étaient pas une cérémonie d'adoration du diable, mais des gens "qui faisaient attention", qui pensaient aux esprits de leur monde, avec lesquels ils devaient vivre en harmonie. Ils savaient que le temporel et le spirituel sont liés et qu'il convient de maintenir un équilibre entre les deux. Les occidentaux avaient assisté à la représentation physique de ce monde au travers des danses, des chants et des masques. Mais ils n'avaient pas compris ce qu'ils avaient vu : ils étaient étrangers au monde des esprits des Eskimo de la Mer de Bering.

In'ruq

Le mot yupiq pour esprit est "in'ruq". Les Yup'it croyaient que toute chose, animée ou inanimée, à un "in'ruq". "In'ruq" était l'essence, l'âme, de cet objet ou de cet être. Par conséquent, un caribou était un caribou parce qu'il possédait un in'ruq de caribou - un esprit de caribou.

Les In'ruq étaient indestructibles, à la différence des corps qu'ils habitaient. Et dans le cas des hommes, des poissons, du gibier, la mort était causée par l'esprit quittant le corps à cause d'une blessure mortelle ou d'une maladie. C'est pourquoi les Yup'it préconisaient le respect à l'égard des animaux, même morts. Ils croyaient que le "in'ruq" se réincarnerait plus tard dans un autre corps, et s'il avait été traité avec respect, il serait heureux de se donner à nouveau au chasseur. Pour un peuple complètement dépendant des mammifères marins et terrestres, du poisson et du gibier d'eau pour sa subsistance, il était impératif que tous les membres de la communauté traitent tous les animaux avec respect, s'ils ne voulaient pas s'exposer à la famine à cause d'un esprit offensé. Pour cette raison, des banquets annuels étaient organisés, au cours desquels on célébrait et apaisait les esprits des animaux que les villageois avaient pris cette année-là. Certains blancs assistèrent à ces festins.

Un officier de marine russe, Zagoskin, et l'ethnographe américain Edward William Nelson, assistèrent au "Festin des Vessies". Ils l'appelèrent ainsi car il leur sembla que le centre de l'attention était les vessies de mammifères marins suspendues au centre du kas'giq. À côté des vessies, on avait suspendu des lances, des dards, des arcs, des flèches, tous les outils de chasse des chasseurs. Les deux

spectateurs furent très touchés par les danses, les discours qu'ils ne comprenaient pas, et le rituel. Mais ce qu'ils ne pouvaient comprendre, c'était l'invisible, les esprits représentés par les vessies.

Les animaux ne sont pas les seuls à posséder un in'ruq, les hommes en possèdent un aussi. Mais les esprits humains n'étaient pas appelés in'ruq. Dans le dialecte de la Baie de Hooper, on les appelle "a'ner'neq" - littéralement "souffle" - et comme chez les animaux, l'être humain ne pouvait vivre sans son souffle. La mort survenait quand l'a'ner'neq quittait le corps à cause d'une blessure, d'une maladie, ou de la volonté d'une personne. L'esprit humain était un esprit très puissant, et comme pour les autres créatures, il pouvait renaître quand son nom était donné à un nouveau-né. Il était apaisé et célébré au cours ce que Nelson appelle "le Grand Festin des Morts".

Mais quand même, les esprits humains et animaux rôdaient sur la terre, ainsi que les monstres et les créatures des profondeurs et des abîmes (bons et mauvais esprits, "a'lung'rut") et ceux-ci agissaient en faveur ou au contraire, provoquaient la terreur, et même la mort, chez les humains et les animaux. Toute manifestation physique, l'abondance ou la famine, le beau temps ou le mauvais temps, la chance ou la malchance, la santé ou la maladie, avait une cause spirituelle. C'est pourquoi le shaman ("a'gnat'guk") était l'homme le plus important du village.

L'a'ngat'guk était à la fois l'historien du village, le médecin, le juge, l'arbitre, et l'interprète de Yu'ya'raq. Il comprenait également le monde des esprits. En fait, il lui arrivait d'entrer en communion avec les esprits pour pouvoir remplir ses responsabilités en tant qu'intermédiaire entre les hommes et le royaume des esprits. On disait qu'il pouvait se rendre sur la lune, au fond des mers, dans les entrailles de la terre, dans sa quête pour trouver les réponses et les solutions aux problèmes auxquels son peuple faisait face ; des problèmes comme la famine, le mauvais temps, la maladie, etc...

Dans le monde ancien des Yup'it, l'a'ngat'guk était une force puissante et indispensable parce qu'il représentait, protégeait et soutenait Yu'ya'raq, même du monde des esprits, dont il était un membre. Il était

le gardien d'une très ancienne culture, devenue friable avec l'âge, une culture très fragile, une culture dont les fondements ne seraient jamais compris par le reste du monde, une culture qui allait s'écrouler en raison de forces temporelles venues de la seule direction qu'il ne surveillait pas, le monde physique.

La maladie et les épidémies

Ignorant des microbes, bactéries et virus, les anciens Yup'it attribuaient la maladie à une invasion du corps par des esprits malfaisants. Ils savaient que certaines plantes et des aliments gâtés provoquaient la mort, et interdisaient sévèrement leur consommation. Mais la maladie qui ne relevait pas de l'ingestion orale de poisons était attribuée aux esprits malfaisants. Et c'est à l'a'ngat'guk, en tant qu'homme-médecine, qu'il appartenait de traiter ces maladies.

Il existait des remèdes connus de tous pour nombre de maux dont souffraient les Yup'it, comme certaines herbes, plantes et même les organes de certains animaux. Il y avait aussi des remèdes de bonne femme pour les petites blessures et coupures, les maux de dos, les entorses, etc... L'a'ngat'guk n'était appelé à intervenir que si la maladie était sérieuse et de nature inconnue, probablement causée par un esprit malfaisant, et par conséquent exigeant une guérison spirituelle.

L'a'ngat'guk devait probablement savoir que certains maux étaient de nature physique. Sa connaissance de l'anatomie humaine était probablement aussi complète que celle de ses homologues occidentaux. On dit que certains a'ngat'guk auraient même pratiqué la chirurgie, des amputations et des autopsies. Ils avaient un nom pour les os principaux, les muscles, les artères, les veines et les organes. Ils connaissaient en gros la fonction de chacun d'eux. Mais les remèdes pour les maladies inconnues étaient différents de ceux des occidentaux, en ce qu'ils utilisaient "des bromides et des élixirs" accompagnés de chants, de danses et d'incantations.

Ce dont il faut se souvenir avant tout est le fait que les anciens Yup'it croyaient que les maladies qui ne relevaient pas de blessures ou de l'ingestion de poisons étaient causées par l'invasion du corps par des esprits malfaisants. Avec l'arrivée des occidentaux, les Yup'it (et Yu'ya'raq) allaient entrer en

contact avec des maladies dont ils ne se remettront jamais. La vieille culture yupik, le monde des esprits, et son gardien, l'a'ngat'guk, allaient recevoir un coup mortel.

Le monde sens dessus dessous

Quand les premiers Blancs arrivèrent dans les villages yupik, les gens n'abandonnèrent pas leurs anciennes coutumes de but en blanc. Il est de notoriété historique qu'ils résistèrent aux efforts des Russes pour les coloniser. Ils n'abandonnèrent pas leur monde spirituel ou leurs croyances après avoir écouté le message chrétien des prêtres. Il est clair que les missionnaires rencontrèrent une résistance, lorsque on voit les références dérogatoires et antagonistes qu'ils donnent aux a'ngat'guk dans leurs journaux. Ils les appellent "racaille", "charlatans" et même "agents du diable".

Les Yup'it eux, considéraient le missionnaire avec curiosité, comme tous les autres Blancs. Ils les appelaient "yun'ri'tut", autrement dit "ce ne sont pas des êtres humains". Visiblement, ils n'étaient pas impressionnés par les Blancs, quoiqu'ils adoptèrent rapidement leur technologie et leurs marchandises. Mais la résistance à la loi occidentale finira pas s'effondrer, Yu'ya'raq sera abandonné, et le monde des esprits sera remplacé par le christianisme.

Ce changement se produisit en raison de l'introduction de maladies nées dans les taudis européens pendant le moyen-âge, maladies transportées par les négociants, les baleiniers et les missionnaires. Ni les Yup'it ni les autres indigènes n'étaient immunisés contre ces maladies, et elles vont leur coûter au moins 60% de leur peuple. En raison de ces épidémies, le monde yupik va se retrouver sens dessus dessous - et verra sa fin.

Cette période de l'histoire yupik est vague. Il n'existe pas de trace orale ou écrite de leur réaction à cette épreuve, mais nous pouvons et devons chercher à retracer dans notre esprit ce qui s'est passé, car ce cataclysme, ces décès massifs, ont changé la personne, la vision de la vie, la vision du monde du peuple yupik.

La Grande Mort

Quand j'étais enfant, j'entendais parler de "Yuut

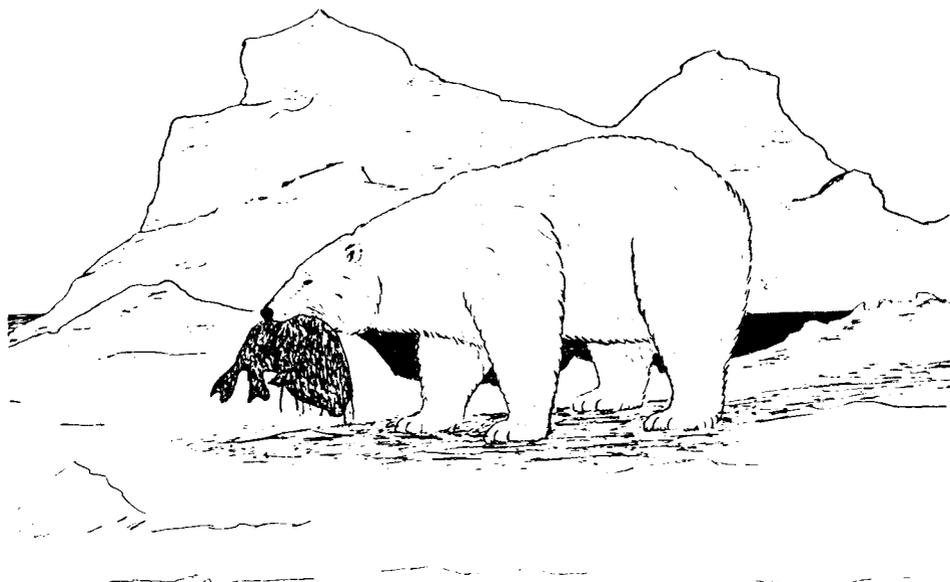
tu'qur'pat'rrat'ne" - quand tant de gens sont morts, ou "La Grande Mort". J'étais incapable de comprendre quand cela s'était passé et personne ne me donnait de détails sur la question, mais je comprenais que c'était une pierre blanche dans l'histoire de notre peuple, et je comprenais que ça avait été provoqué par la maladie.

J'en ai entendu parler par trois hommes, mes grand'oncles, qui sont tous morts aujourd'hui. Leurs noms "anglicisés" étaient Joe Seton, Frank Smart et Sam Hill, mais bien sûr nous ne les appelions pas comme ça. Pour moi, ils étaient mon A'bug'juak, mon Ub'be'yaq et mon A'nga'ga'laq. Et à chaque fois qu'ils faisaient référence à cette épreuve, ils utilisaient le mot "naq'lur'luq" ou "pauvre", en parlant aussi bien des morts que des survivants, mais ils ne voulaient jamais donner de détails, comme s'ils avaient une aversion particulière pour le sujet.

En considérant les diverses épidémies qui ont décimé les indigènes, je les voyais toutes au début de façon collective, comme la Grande Mort, mais maintenant, je suis convaincu que la Grande Mort désigne l'épidémie de grippe qui démarra à Nome en 1900. De là, elle se répandit comme la foudre dans toute

l'Alaska, tuant au moins 60% de la population eskimo et athabascane, ceux qui avaient eu le moins de contacts avec l'homme blanc (pour les détails, se référer au livre de Robert Fortune "Chills and Fever", "Les Frissons et la Fièvre). Cette épidémie tua des familles entières et faucha des villages entiers. Elle a donné naissance à une génération d'orphelins - nos grands parents et arrière grands parents.

La souffrance, le désespoir, le chagrin et la confusion que ces survivants ont dû subir est inimaginable. Les gens voyaient leurs mères, leurs pères, leurs frères et leurs soeurs succomber à la maladie, sans qu'ils puissent les aider, sans que les efforts de l'a'ngat'guk donnent de résultat. Une première famille tomba malade, puis une autre, et une autre encore. Les gens se mirent à désespérer - et l'a'ngat'guk avec eux. Et puis la mort est arrivée, les gens pleurant matin et soir. Bientôt, des familles entières avaient succombé, certaines ne laissant qu'un petit garçon ou une petite fille. Les bébés tentaient de téter le sein de leurs mères mortes, mais mouraient à leur tour. Même les hommes-médecine surmenés tombèrent malades et moururent de désespoir avec leur peuple, et avec eux disparut une grande partie de Yu'ya'raq, l'ancien monde des esprits des Eskimo.



Les survivants

Que les survivants le sachent ou le comprennent, ils avaient assisté au coup mortel porté à Yu'ya'raq et à l'ancienne culture yupik. Dans l'espace de la vie d'une culture, ce fut instantané, choquant, traumatisant : leur monde avait basculé, littéralement pendant la nuit. Cela donna "naissance" à une nouvelle génération de Yup'it, nés au milieu de grandes souffrances, de confusion, de désespoir, de chagrin et de traumatisme. Ils étaient nés sous le choc. Et ils s'éveillèrent à un monde en ruine, leur peuple et tout ce qu'ils tenaient pour vérité éparpillés autour d'eux, morts.

Pour eux, la maladie était un mauvais esprit. Pour eux, ils avaient été vaincus par le mal. Leur propre médecine et leurs hommes-médecine s'étaient révélés inutiles. Tout ce en quoi ils croyaient avait échoué. Leur monde s'était effondré.

En raison de leur innocence, et de leur incapacité à comprendre la nature de la maladie et à l'écarter, ils développèrent un sentiment de culpabilité. Ils avaient été témoins de centaines de morts - le mal - dans des termes inimaginables et inacceptables. Et ce sont ces hommes et ces femmes, rendus orphelins par la mort soudaine et traumatisante de la culture qui leur avait donné naissance, qui deviendront la première génération moderne de Yupik.

Le Nouveau Monde

Le monde dans lequel les survivants s'éveillèrent n'avait pas d'ancre. Les a'ngat'guk, leur médecines et leurs croyances avaient disparu pendant la nuit. Ils s'éveillèrent sous le choc, apathiques, déroutés, affolés, le cœur brisé et morts de peur. Comme des soldats au cours d'une bataille particulièrement sanglante, ils étaient "sous le choc du combat".

Trop faibles pour enterrer tous leurs morts, de nombreux Yup'it abandonnèrent les villages, certains après avoir poussé leur maison dans le sous-sol avec les morts encore dedans. Leur patrie - la toundra, les rivages de la Mer de Bering, les berges des fleuves - était devenue un champ de mort pour leur peuple, leurs familles, leurs leaders, leurs hommes-médecine - pour Yu'ya'raq - mais ça n'était pas fini.

La famine, la faim et la maladie, provoquées par les épidémies, continuèrent à les ravager, et beaucoup d'entre eux périrent également. Ce sont les gens que les missionnaires décrivaient comme "misérables", "paresseux", même "apathiques". C'en était fini de ceux que Edward Nelson admirait tellement pour leur "art, leur ingéniosité, leur persévérance et leur virtuosité", eux dont Henry Collins disait qu'ils avaient atteint les "sommets" de l'art eskimo. La maladie les avait tous fauchés.

Avec cette nouvelle génération, une longue nuit de souffrance commençait pour les survivants et leurs descendants.

Les nouveaux Yupik

Le Yupik d'aujourd'hui n'est plus le même que ses ancêtres, tout du moins sur le plan culturel. Mais le Yupik d'aujourd'hui est toutefois relié à ceux du passé à travers l'expérience de la Grande Mort. L'un fut fauché par elle, l'autre en est né et a été formé par elle. C'est dans ce contexte que nous devons considérer l'Eskimo Yupik contemporain. Et c'est seulement dans ce contexte que nous pouvons commencer à le comprendre.

Comme toute victime ou témoin du mal, qu'il s'agisse de meurtre, de suicide, de viol, de guerre ou de génocide, le survivant yupik est choqué, traumatisé. Mais à la différence de victimes de traumatisme aujourd'hui, il n'a reçu aucune aide physique ou psychologique. Il a dû subir l'expérience de la Grande Mort tout seul, isolé dans la toundra et au bord des rivières. Pas de Croix Rouge, pas de "campagne d'aide" pour le soutenir. Le survivant de la Grande Mort a dû y faire face tout seul.

Il était tranquille et gardait ses pensées pour lui-même. Il montrait rarement ses émotions, son chagrin, ses peurs, sa colère, il les gardait pour lui-même. Et incapable, même de façon consciente, de revivre l'horreur qu'il avait vécu, il n'en parlait à personne.

On dirait que les survivants se soient mis d'accord, sans en discuter, pour ne pas en parler. C'était trop douloureux et les conséquences trop grandes. En parler aurait déchaîné des émotions qu'ils n'auraient pas été capables de contrôler. Il valait mieux ne pas en parler, se conduire comme si rien ne s'était produit, "na'llu'nguak". Jusqu'à aujourd'hui,

“na’llu’nguak” désigne une façon de traiter les problèmes ou les circonstances déplaisantes dans la vie yupik. Les vieux conseillent aux jeunes de “na’llu’nguar’lu’guu”, prétendre qu’il ne s’est rien passé.

Ça faisait beaucoup de choses qu’ils devraient faire semblant de ne pas savoir. Après tout, non seulement ils avaient perdu leurs proches, mais ils avaient aussi vu leur monde s’écrouler - et constaté la perte de leur mode de vie et de leurs croyances. Ils avaient peur d’admettre que ce en quoi ils croyaient n’était peut-être pas vrai. (Je me souviens avoir demandé à l’une de mes mères, Aldine Simon, ce que l’on appelle en anglais ma tante, pourquoi les anciens croyaient en leurs croyances. Sa réponse fut : “Naq’llung, na’llu’rru’lull’qua’meng’rra” - “mon pauvre, parce qu’ils se laissaient prendre”.)

Le nouveau Yupik était né au milieu de ruines culturelles, traumatisé physiquement et psychologiquement. Il était né dans un monde qui n’était plus ancré. Il était né à la dérive et perdu. C’est dans ces conditions qu’il entra dans le “nouveau” monde. C’est ce Yupik traumatisé, démoralisé, dérouté, effrayé et perdu qui embrassa sur le champ la foi chrétienne, rejeta le monde des esprits et ses cérémonies, et enterra son ancienne culture dans le silence du refus.

Ils désiraient impatiemment être conduits, pouvoir suivre en particulier le missionnaire blanc ou le maître d’école, qui avait acquis brusquement la stature dont bénéficiait autrefois l’a’ngat’guk. Sans leader, brutalisé par la maladie, les traumatismes et les maux qui en dérivait, ils étaient devenus des partisans apathiques, sinon consentants. Ils étaient heureux de trouver quelqu’un, n’importe qui, pour les guider.

Les survivants de la Grande Mort se convertirent au christianisme en bloc et d’un seul coup. Après avoir silencieusement abandonné leurs propres croyances, leur décision de ne pas en parler fut encore renforcée par les missionnaires qui leur dirent que leurs anciennes croyances étaient “mauvaises”, et provenaient du “tun’rrak”, le diable.

Par la suite, ils enseignèrent avec sévérité à leurs petits-enfants à ne pas poser de questions sur l’a’ngat’rak, l’ancien symbole de la spiritualité yupik, comme s’ils en avaient honte, et honte égale-

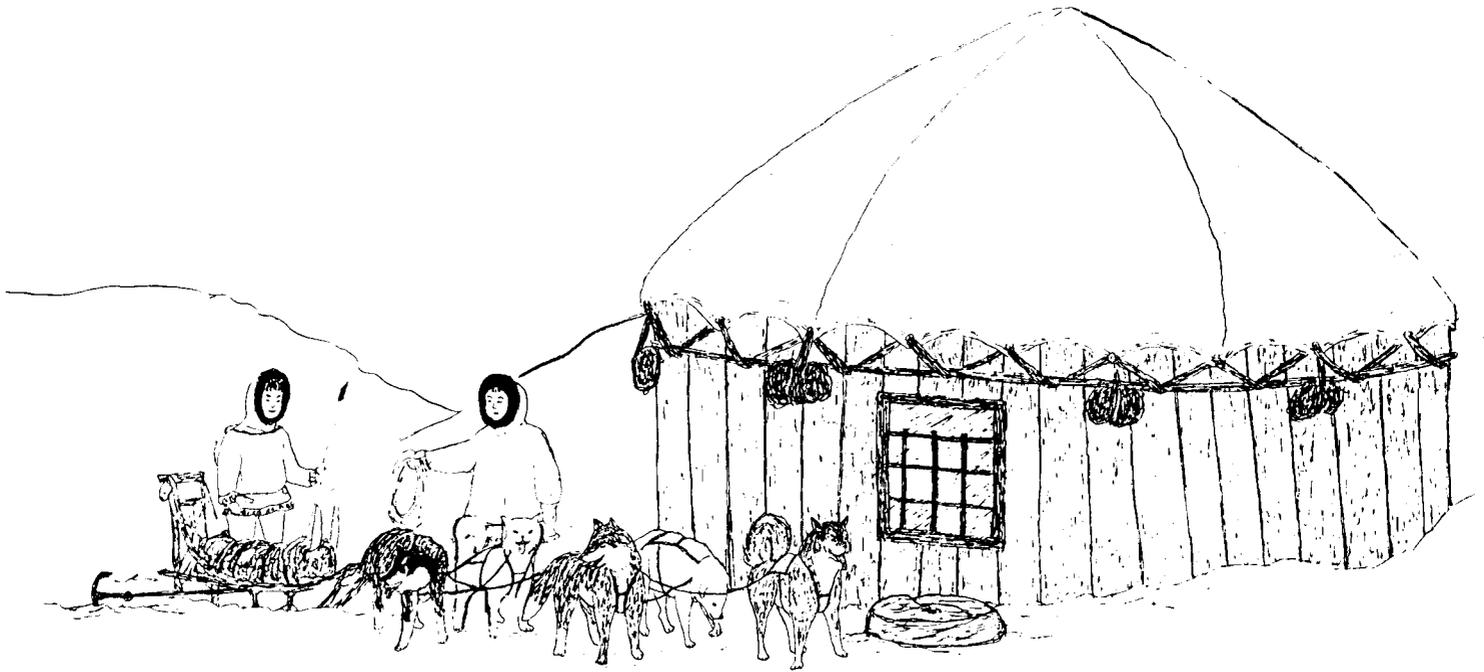
ment, indirectement, de leurs anciennes croyances. Ils deviendront de bons chrétiens - humbles, obséquieux, obéissants, repentants, tranquilles.

C’était des fatalistes. Ils n’étaient pas sûrs du futur, même du lendemain. Ils enseignèrent à leurs enfants à être toujours prêts à mourir. Ils leur enseignèrent que peut-être, ils ne se réveilleront pas le lendemain matin. Ils les découragèrent de faire des plans à long terme. Ils n’avaient pas le sentiment d’être en sécurité. Leur propre expérience leur avait enseigné que la vie tient à un fil, et les missionnaires leur avaient montré à quel point la colère du Dieu chrétien peut être terrible. En tant que nouveaux chrétiens, ils apprirent l’existence de l’enfer, un endroit où, d’après les missionnaires, la plupart de leurs ancêtres s’étaient probablement retrouvés. Ils craignaient l’enfer. Ils comprenaient la peur, et ils comprenaient l’enfer.

Lorsqu’ils eurent des enfants, ils les confièrent au missionnaire et au maître d’école pour les instruire et les éduquer. Ils leur enseignèrent fort peu de choses en ce qui concerne Yu’ya’raq. Ils autorisèrent le missionnaire et le maître d’école à infliger des punitions physiques à leurs enfants, par exemple leur laver la bouche avec du savon, si leurs enfants parlaient yupik à l’école ou à l’église. Leurs enfants se virent interdire de danser ou de suivre les anciennes coutumes, “sous peine de finir en enfer”. Les parents - les survivants - donnèrent la permission. Ils ne s’insurgèrent pas. Ainsi les enfants furent amenés à croire que les coutumes de leurs ancêtres n’avaient aucune valeur, et étaient mauvaises. Les survivants ne s’y opposèrent pas.

Les survivants n’enseignèrent pratiquement rien à leurs enfants au sujet de l’ancienne culture. Comme s’ils en avaient honte, et cette honte se transmittait à leurs enfants par leur silence et le fait qu’ils autorisaient toutes ces atrocités culturelles à l’encontre de leurs enfants.

Les survivants renoncèrent également à tous leurs pouvoirs de gouvernement du village en faveur du missionnaire et de l’instituteur, au plus agressif des deux. Personne ne s’y opposait. Dans certains villages, le prêtre avait remplacé l’a’gnat’guk. Dans certains villages, on assistait à une théocratie sous la dictature bienveillante du missionnaire.



Le gardien de Yu'ya'raq, par ailleurs, s'il était encore en vie, était tombé en disgrâce. Il était devenu la honte du village, non seulement parce que sa médecine et Yu'ya'raq avaient échoué, mais aussi maintenant parce que le missionnaire l'accusait ouvertement d'être un agent du diable en personne, qui avait conduit son peuple au désastre.

Les survivants étaient fort tristes. Au fond de leur cœur, ils pleuraient, mais ils n'en parlaient à personne, même pas aux autres survivants. Cela faisait trop mal. Ils se sentaient également très honteux, coupables, déroutés et en proie à la colère, mais ils gardaient tout cela pour eux-mêmes. Ces survivants sont les ancêtres des Yupik et autres tribus indigènes d'Alaska aujourd'hui. Leur expérience avant, pendant et après la Grande Mort, explique en grande partie la personnalité de leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants en vie aujourd'hui.

Syndrome de stress après traumatisme : une maladie de l'âme

Lorsqu'on étudie les cas récents de vétérans de la guerre du Vietnam qui ont été témoins ou ont participé à des événements insoutenables pour eux, et qui ont ensuite été diagnostiqués comme souffrant d'une affliction psychologique appelée "syndrome de stress post-traumatique" (PTSS), il est évident pour moi que certains survivants de la Grande Mort ont souffert d'une maladie analogue.

Le syndrome provient de la répression psychologique d'événements perçus comme ignobles ou "mauvais" par l'individu qui en a été témoin ou qui y a participé. Ces événements sont souvent traumatisants pour l'individu, parce qu'ils font appel à la violence, la mort et la destruction, pour lesquelles il a été rejeté, et pour lesquelles il éprouve honte et culpabilité. C'est seulement le vétérans qui a cherché à réprimer et ignorer son expérience, avec les sentiments de honte et de culpabilité qui en résultent, qui tombe malade.

Il arrive que le PTSS handicape une personne au bout d'un certain temps. Le fait de supprimer un événement traumatisant, au lieu de l'expulser de l'esprit par une "confession", conduit à l'insérer plus profondément dans le mental, ou l'âme, de la personne, ou il pourrait lentement et commencer à contaminer la vie de cette personne. Celui qui supprime ce qui est insoutenable pour sa conscience, cherche à l'ignorer, à prétendre que ça n'existe pas. Avec le temps, à moins qu'il ne reçoive un traitement, ça le détruira, comme n'importe quelle maladie non soignée finira par handicaper puis tuer le corps.

En raison de sa culpabilité, la personne qui souffre de PTSS ne s'aime pas. Il a honte de lui-même, il a honte de ce qu'il a vu ou de ce à quoi il a pris part, et le souvenir le hante, même dans son sommeil. Il devient solitaire, très méfiant, très sensible, et vit

constamment sous pression. Il en arrive à ne plus pouvoir parler ouvertement de lui-même avec les autres et ne peut plus assumer de relation proche avec d'autres personnes. Vivant sous une pression énorme dans sa conscience, il devient de moins en moins capable de faire face aux petites difficultés de la vie quotidienne.

Pour un tel individu, la fuite hors de lui-même devient un besoin, car même dans le sommeil, il ne trouve pas la paix. Il devient un "fugueur", fuyant ses souvenirs et lui-même. Il se fatigue, se désespère, et pour lui, au jour d'aujourd'hui, l'alcool et la drogue deviennent un moyen facile de "fuir" sa maladie. Et pour un temps, ils anesthésient son esprit et son âme.

Au bout d'un certain temps, sans traitement, de nombreux vétérans et d'autres personnes qui souffrent de PTSS deviennent des alcooliques et des drogués. Ils s'y adonnent complètement, et à cause de cela, ils perdent leurs amis, leurs femmes, leur famille, et deviennent des solitaires, ce qui exacerbe une situation déjà lamentable au départ. Incapables de garder un travail, ils se mettent à dépendre des autres. Certains deviennent des "délinquants", de plus en plus isolés, leur conscience déjà déprimée devenant encore plus déprimée.

Et tragiquement, sous l'influence de l'alcool et de la drogue, la colère rentrée, la culpabilité, la honte, le chagrin, la frustration et le désespoir se traduisent par des poussées de violence à l'égard de lui-même et des autres. De tels actes, que le malade et les autres ont du mal à comprendre, le poussent encore plus loin dans la spirale mortelle de la culpabilité et de la honte. Sa famille et ses amis, qui le connaissaient avant qu'il ne tombe malade, jurent que ce n'est plus la même personne et qu'ils ne le reconnaissent plus.

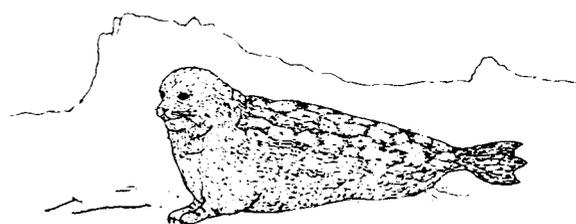
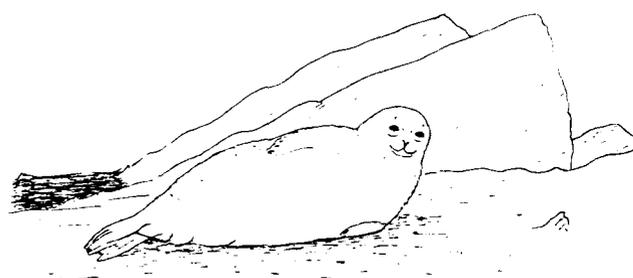
PTSS n'est pas une maladie physique, mais une contamination de l'âme, ou de l'esprit. J'utilise le mot "contamination" à dessein, car une personne qui souffre de PTSS n'a pas choisi de tomber malade ou n'a pas choisi la vie de misère qui en résulte. Je qualifie PTSS de contamination de l'âme, car la maladie attaque au plus profond de l'être - l'esprit.

La maladie provient du mal, ou d'événements perçus comme tels par la personne. Et la nature du mal est telle qu'elle contamine même les innocents, souillant leurs esprits et leurs âmes. Comme c'est une contamination, il faut procéder à une désinfection de l'âme, par une confession. Si la victime du PTSS ne reçoit pas de secours, il finira par se détruire, laissant derrière lui encore plus de traumatisme et de deuil.

PTSS chez les survivants de la Grande Mort

Ce ne sont pas tous les survivants de la Grande Mort qui ont souffert de PTSS, mais cela a touché un grand nombre d'entre eux. Ceci pourrait expliquer cette soif inextinguible pour l'alcool que les baleiniers et d'autres occidentaux ont rencontrée chez les Eskimos sur les bords de la Mer de Bering et dans l'Arctic. Les baleiniers et les officiers des navires gardes-côtes transmirent que les Eskimos "convoitaient avidement" l'alcool, échangeant toutes leurs possessions pour l'alcool, et se privant de nourriture tant qu'ils avaient des molasses pour faire du rhum.

Comme les vétérans du Vietnam et les victimes ou témoins d'événements violents et traumatisants, ces Eskimos avaient trouvé dans l'alcool un narcotique avec lequel engourdir leurs esprits troublés. Les rapports des baleiniers, des gardes-côtes et d'autres observateurs confirment que les Eskimos devinrent rapidement "adonnés" à la boisson.



L'autre explication pour ce genre d'attitude est que, pour une raison ou une autre, ces Eskimos étaient psychologiquement prédisposés à rechercher un "soulagement" par le biais des effets narcotiques de l'alcool. Et bien que chez les Eskimos de l'Île Saint-Laurent, ce type de comportement se manifeste dès le milieu du 19^e siècle, on doit se souvenir qu'ils avaient déjà vu leur monde s'écrouler au contact des marins occidentaux et de leurs maladies, bien avant les Yup'it, les Inupiat et les Athabascans, qui eux vivaient très à l'écart des voies maritimes. L'histoire de l'Île Saint-Laurent n'était qu'un avant-goût de la tragédie qui allait se dérouler sur le continent au début de ce siècle.

Si l'on en juge par les changements brusques que les Yupik et d'autres indigènes acceptèrent au début du siècle, littéralement sans combat, on peut penser qu'ils n'étaient pas eux-mêmes. Aucun peuple nulle part ne renoncerait volontairement à sa culture, ses croyances, ses coutumes et ses traditions, s'ils n'étaient pas soumis à d'énormes pressions physiquement, psychologiquement ou spirituellement. Mais pour une raison quelconque, c'est exactement ce que firent les Yupik en un instant de leur histoire culturelle. Il y a pu y avoir des poches de résistance, mais pas de façon significative.

Dans le cas des Yupik et de la plupart des tribus d'Alaska, on peut dire que la résistance s'effondra en raison de ce trépas collectif, le résultat de la famine et de la maladie et du traumatisme qui les accompagnait. On peut donc dire que les survivants de la Grande Mort souffraient de PTSS, etc'est dans cet état qu'ils se "rendirent" et permirent à leurs anciennes cultures de disparaître.

Les survivants avaient été vaincus par un grand mal invisible (la Grande Mort) qui s'était abattu sur leurs villages, tuant la moitié de la population, hommes, femmes et enfants. Ils avaient été témoins de l'effondrement violent de leur monde, de Yu'ya'raq.

Après avoir échappé de justesse aux griffes de la Mort, les survivants étaient ébranlés jusqu'au plus profond de leur être. Ils erraient, ahuris, déconcertés, brutalisés et apeurés dans ce "nouveau" monde, réfugiés dans leur propre pays, les derniers d'un peuple ancien et fier. Le monde avait l'air d'être le même, mais tout avait changé. Mais le

souvenir allait rester : le souvenir du monde des esprits, du mode de vie, et le souvenir des horreurs qu'ils avaient vues et vécues.

Pour nous aujourd'hui, il est difficile d'imaginer la peur, l'horreur, la confusion et le désespoir qui s'emparèrent des villages de nos ancêtres au lendemain de la Grande Mort. Mais nous avons appris par l'expérience des vétérans du Vietnam infectés par le mal du PTSS que leurs cris d'horreur et de désespoir ne se taisent que lorsqu'ils sont retirés de leur âme.

Oui, les survivants yupik se mirent à hurler, à pleurer, et luttèrent de toutes leurs forces, mais personne ne les entendit. On les abandonna dans un monde écroulé, mourant, et nombre d'entre eux emportèrent le souvenir, le chagrin, la culpabilité et la honte en silence dans leurs tombes.

Mais nous les entendons aujourd'hui. Ils crient dans les coeurs de leurs enfants, de leurs petits-enfants et de leurs arrière-petits-enfants. Ils crient dans les coeurs des enfants qui ont hérité des symptômes de leur mal, leur silencieuse solitude désespérée, leur chagrin, leur désarroi, leur culpabilité. Et tragiquement, les enfants, qui savent pourquoi ils éprouvent ces sentiments, se reprochent cet héritage de leurs grands-parents, les survivants de la Grande Mort, qui souffrirent ce que nous appelons aujourd'hui le PTSS.

Les nouveaux autochtones : les enfants et les petits-enfants des survivants

Au moment de la Grande Mort, il y avait des Blancs dans certains villages, surtout des missionnaires et des commerçants, mais ils étaient peu nombreux. Ils furent témoins de la Grande Mort, et dans de nombreux cas, firent ce qu'ils purent pour aider les indigènes. Mais ce sont ces mêmes hommes qui se servirent de la démoralisation des survivants pour les changer, les "civiliser", chercher à les "refaire". Eux, ainsi que les hommes et les femmes qui les suivirent, n'avaient aucune compréhension et aucun respect à l'égard des anciennes cultures. Ils pensaient qu'elles étaient sataniques, et que Dieu leur avait donné pour mission de les anéantir. Ils appelaient les survivants des sauvages, et employaient des adjectifs péjoratifs pour les décrire dans leurs lettres et leurs journaux de bord. Et à cause de ce qu'ils avaient vécu et à cause de leur état

de désarroi et de faiblesse, les survivants laissèrent ces nouveaux venus contrôler leurs vies.

Et cela provoqua une tentative de génocide culturel. Le prêtre et le missionnaire firent croire aux survivants que leur monde des esprits était le diable et était mauvais. Ils accablèrent de mépris le guérisseur et dirent aux gens qu'il était un serviteur du diable. Ils enseignèrent aux survivants que leurs festins, leurs chants, leurs danses et leurs masques étaient mauvais et qu'ils devaient les abandonner s'ils ne voulaient pas être condamnés aux feux de l'enfer. Les danses et les festins disparurent.

Le prêtre et le missionnaire interdirent aux parents d'enseigner à leurs enfants Yu'ya'raq et le monde des esprits. Ils interdirent aux parents et aux enfants la pratique des vieilles coutumes et des rites de Yu'ya'raq, qu'ils appelèrent "tabous". Et là aussi, les survivants obéirent, et les enfants grandirent dans l'ignorance de leur identité et de leur histoire. Si les enfants posaient des questions sur l'ancienne culture, les parents leur disaient de ne pas poser ces questions, comme s'ils avaient honte ou s'ils cachaient quelque chose. À écouter le prêtre et observer l'attitude de leurs parents, les enfants en arrivèrent à conclure qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas avec leur peuple - quelque noir secret dont ils devaient avoir honte.

À l'école, il était interdit aux enfants de parler yupik. Les survivants ne protestèrent même pas quand ils apprirent que les instituteurs lavaient la bouche de leurs enfants avec du savon quand ils parlaient leur langue maternelle. À l'école, on enseigna aux enfants qu'être yupik était honteux, et qu'il était non seulement désirable mais essentiel de devenir comme les Blancs. Les enfants se mirent à mépriser leur propre peuple et à considérer les traditions de leur peuple comme curieuses, étranges et honteuses.

Le fait que les survivants autorisèrent tout cela montre à quel point on assiste à une dépression individuelle et collective, en particulier en ce qui concerne le traitement des enfants. Si Edward William Nelson avait édicté de semblables décrets lorsqu'il visita ces mêmes villages entre 1870 et 1875, il aurait été tué. Mais, après la Grande Mort, certains villages étaient gouvernés de façon autocratique par un seul prêtre.

Les survivants étaient stoïques et capables de survivre dans les conditions les plus sordides. Ils étaient tranquilles, même obséquieux. Ils ne discutaient pas de leurs problèmes personnels avec les autres. S'ils étaient offensés, ils le gardaient pour eux-mêmes. S'ils étaient fâchés, ils n'en parlaient pas. Ils recevaient des louanges pour leur attitude si respectueuse qu'ils évitaient de regarder les gens en face. Ils étaient passifs - peu d'entre eux montraient leurs émotions ou en parlaient.

Les survivants faisaient ce qu'on leur disait. Ils n'étaient ni des combattants ni des protestataires. Ils avaient pratiquement tout perdu : leurs cultures, leurs langues, leurs croyances spirituelles, leurs chants, leurs danses, leurs festins, leurs terres, leur indépendance, leur fierté, tout leur héritage. Ce fut leur façon de "continuer" à vivre après le cataclysme de la Grande Mort. Les survivants se retirèrent dans leur for intérieur, dans un profond silence avec leurs vies déchirées et leurs émotions insoutenables. C'est dans cet état qu'ils élevèrent leurs enfants, qui apprirent à se conduire comme leurs parents, passifs, silencieux, sans émotions, gardant leurs problèmes pour eux et ne posant pas trop de questions.

Et comme on l'a dit plus haut, les survivants ne transmirent pas à leurs enfants Yu'ya'raq, le monde des esprits ou la vieille culture, c'était trop douloureux de le faire. En plus, le prêtre disait que c'était mal. Quand les parents parlaient à leurs enfants, c'était pour leur dire ce qu'il fallait faire et ce qu'il ne fallait pas faire. Ceux qui racontaient des histoires racontaient seulement les histoires "inoffensives".

Les survivants enseignèrent à leurs enfants les principes de la bonté, du pardon, du partage, et en même temps ils étaient absolument incapables de faire face ou de parler des problèmes ou des désagréments qui pouvaient survenir dans la famille ou dans le village. Ce trait deviendra une caractéristique des nouveaux autochtones. Les survivants ne parlèrent pas à leur enfants de la Grande Mort, ne leur expliquèrent pas ce qui était arrivé, c'était trop douloureux. Sans le savoir, les survivants enterrèrent l'expérience de la Grande Mort ainsi que le traumatisme et les émotions qu'elle causait au plus profond de leur âme. Ils devinrent des handicapés sur le plan psychologique et émotionnel, et transmirent ces

symptômes à leurs enfants et leurs petits-enfants.

Les enfants de ces survivants sont les grands-parents des Eskimos, des Indiens et des Aléoutes d'aujourd'hui. Et ce sont ces traits, ces symptômes de PTSS, qui handicapent la génération des indigènes d'aujourd'hui en Alaska. Plusieurs générations d'émotions refoulées, de désarroi, de sentiments d'infériorité et d'impuissance se reflètent maintenant, même chez les plus jeunes.

Une anomalie

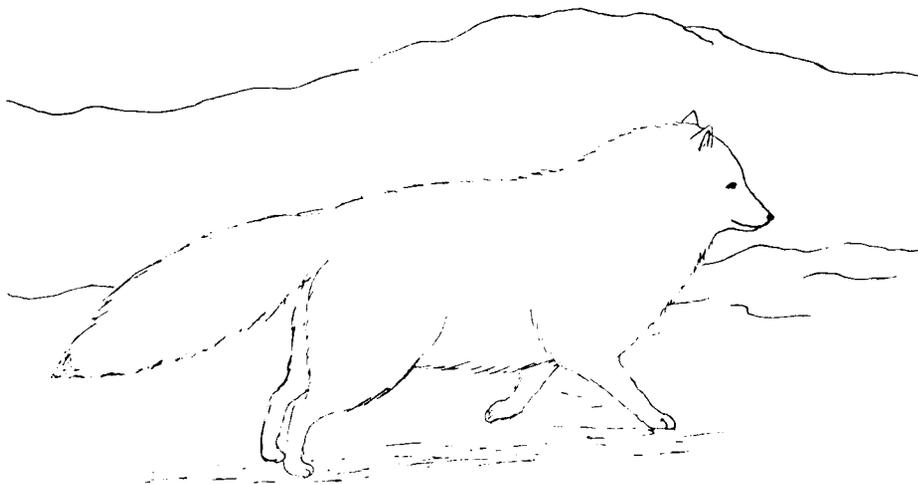
Il y a une anomalie. Depuis le début des années soixante, les indigènes ont vu leur vie matérielle s'améliorer. Ils n'ont plus faim, ils sont bien habillés, et ils vivent maintenant dans des maisons relativement confortables et chaudes. Ceci est largement dû aux programmes anti-pauvreté mis en place dans les années avant et après la Grande Société (les années 70). Bien que en majorité sans emplois dans une économie basée sur l'argent, les indigènes ont largement bénéficié des mouvements pour les droits de l'homme et des programmes anti-pauvreté des années 60 et 70.

Mais tandis que leur vie matérielle s'améliore, la qualité de leur vie se détériore. Depuis les années 60, on assiste à une augmentation dramatique des cas d'alcoolisme et de violence qui détruisent la famille et la vie des villages, et qui provoquent des blessures physiques et psychologiques, des morts et des emprisonnements. On dirait que quelque chose s'est "déchaîné" chez les indigènes d'Alaska, quelque chose d'auto-destructeur, de violent, de

frustré, de furieux, et ce sont les jeunes qui meurent, qui vont en prison, qui se mutilent. Leurs familles, leurs amis, leurs villages disent qu'ils ne savent pas pourquoi. Chaque suicide laisse une famille, un village, en état de choc, de stupeur. Chaque crime violent, chaque décès attribué à l'alcool provoque la même réaction. C'est devenu une épidémie, ce cauchemar provoqué par l'alcool. Tout ce que l'on sait, c'est que ce n'est pas provoqué par les privations physiques. D'ailleurs, les indigènes n'ont jamais mieux vécu en termes d'alimentation, d'habillement et de logement.

Nous pouvons également signaler que ce n'est pas dû au fait que le gouvernement au niveau fédéral ou de l'Etat ait ignoré le problème. Des centaines de millions de dollars ont été dépensés pour améliorer la vie, la santé et l'éducation des indigènes d'Alaska. Des centaines de millions ont été dépensés rien que pour lutter contre l'alcoolisme parmi eux. Des lois ont été édictées, des lois qui donnent le droit à chaque village d'autoriser ou non l'importation, la vente et même la possession d'alcool. Mais le carnage continue.

Les statistiques sont choquantes : le nombre de suicides, le nombre d'homicides, le nombre de décès accidentels, le nombre de mutilations, le nombre d'incidents de violence domestique, le nombre d'emprisonnements, le nombre d'enfants victimes du syndrome fœtal alcoolique, le nombre de décès attribués à l'alcoolisme, etc. Mais ces statistiques nous égarent, car elles ne mesurent pas l'étendue des dommages infligés à la population indigène. Elles ne peuvent pas quantifier le chagrin,



le découragement, le désarroi, le désespoir, le deuil. Les chiffres ne peuvent mesurer le traumatisme. C'est comme si la Grande Mort se répétait à nouveau, et aujourd'hui comme alors, les indigènes s'accusent eux-mêmes et ne savent pas pourquoi. Et comme lors de la Grande Mort, toute une génération d'indigènes en Alaska naît au beau milieu de ce traumatisme, tout comme leurs grands-parents et leurs parents. L'histoire se répète de façon tragique et douloureuse. C'est un cycle mortel qui a démarré lorsque les temps ont changé pour les Yup'it et les autres tribus en Alaska.

Pourquoi ?

Le cri des survivants de la Grande Mort était "Pourquoi ?". On entend aujourd'hui ce même cri dans les cœurs brisés, déroutés, choqués des peuples de l'Alaska. C'est une question qui exige une réponse.

Nous savons maintenant que nos ancêtres subirent l'assaut de maladies apportées par les bateaux, des maladies comme la variole, les oreillons, la varicelle, et les gripes, qui culminèrent avec la Grande Mort, l'épidémie de gripes du début du siècle. Ignorant ce qu'étaient les microbes, ils attribuèrent ces maladies aux esprits malfaisants et à leur propres faiblesses. Ils s'accusèrent, accusèrent leur mode de vie, et en conséquence, abandonnèrent leur mode de vie et leur propre identité. Mais ce n'était pas la fin de leurs souffrances : la famine, la pauvreté, le désarroi, la polio, la tuberculose et la dépression psychologique s'ensuivirent, et conduirent à la mort des anciennes cultures aux alentours des années 50.

L'épidémie d'aujourd'hui est plus difficile à expliquer, mais on sait de façon certaine qu'elle provient de la Grande Mort elle-même, que c'est une maladie de l'âme et du psychisme de la génération présente parmi les indigènes d'Alaska. C'est une maladie héréditaire, transmise de père en fils. Mais elle a été transmise sans le savoir, sans le faire exprès, innocemment. Elle est néanmoins mortelle. Si elle n'est pas traitée, elle donnera naissance à une nouvelle génération d'âmes infectées.

Une génération s'accuse

La nouvelle génération des indigènes d'Alaska est une génération qui s'accuse. Ces membres se repro-

chent d'être au chômage, d'être des "citoyens de seconde classe", et de ne pas réussir comme le monde dans lequel ils vivent leur dit qu'il faut réussir. Ils se jugent à l'aune de la télévision américaine et d'une Amérique parfaite, et ils sont des "ratés". C'est ce qu'ils se reprochent. Et il n'y a personne pour leur dire que ce n'est pas de leur faute, qu'ils sont parfaitement normaux et que tout le monde les aime. Parfois ils ne savent même pas qui ils sont ou ce qu'ils sont.

Bien sûr, ça ne décrit pas *tous* les jeunes autochtones en Alaska. Mais ça décrit les suicides, les alcooliques, les prisonniers, les jeunes "qui n'ont rien à faire" dans les villages. Ce sont les statistiques que l'on trouve dans les rapports. Ce sont des êtres vivants, des Eskimos, des Aléoutes, des Indiens, ceux auxquels personne ne fait attention jusqu'au jour où ils deviennent une statistique de plus. Et il y a de fortes chances pour que leurs parents eux-mêmes soient des buveurs, et même des alcooliques. Il y a de fortes chances pour qu'ils aient vu la violence au foyer, physique, verbale, psychologique. Il y a de fortes chances pour qu'ils aient été ignorés, que personne ne se soit occupé d'eux. Pour qu'ils aient déçus dans leur enfance, émotionnellement traumatisés, malheureux. Pour qu'ils se soient imaginés qu'on ne les aimait pas, qu'on ne les voulait pas. Pour qu'ils aient connu la faim, qu'ils n'aient pas été propres, qu'ils aient reçu peu de répit, et qu'ils aient été de mauvais élèves. Pour qu'ils aient été déçus par leurs parents : peut-être les aimaient-ils, mais ils n'étaient pas aimés de retour. Il y a de fortes chances pour qu'ils ne soient plus capables de communiquer avec les autres - ni leurs parents, ni leurs familles, ni leurs amis, personne.

Et lorsqu'ils arrivent à l'âge adulte, ils sont déprimés au plus profond de leur âme. Arrivés à l'âge adulte, ils sont démoralisés, découragés, et n'ont pas une très haute opinion d'eux-mêmes. Au fond de leur cœur, ce sont des enfants blessés, frustrés, déroutés et en colère. Ils ne parlent jamais, ils sont rentrés en eux-mêmes.

Ce sont eux qui, lorsqu'ils se mettent à boire, deviennent rapidement intoxiqués, d'abord psychologiquement et ensuite physiquement. Et bientôt, sous l'influence de l'alcool, ils se mettent à exprimer leur colère, leur frustration, leur désarroi, en

apparence sans crier garde. Et malheureusement, c'est dirigé contre eux-mêmes et ceux qui leur sont le plus proches, leurs parents, leurs frères, leurs amis, les autres villageois. Les histoires les plus dramatiques sont celles de jeunes hommes eskimo, aléoute ou indien, qui perdent conscience de ce qu'ils font, et complètement hors d'eux-mêmes, déchaînent ces émotions mortelles, et violents, fous furieux, commettent des actes qui entraînent morts et mutilations, laissant derrière des victimes et des témoins encore plus traumatisés.

Alors quelle est la cause ? Est-ce le jeune homme ou la jeune femme qui est responsable ? Ou bien est-ce la faute des parents, eux-mêmes violents et alcooliques ? Ou celle du grand père qui n'a pas élevé ses enfants comme il faut, parce qu'il était traumatisé par la Grande Mort et ensuite s'est accusé de l'avoir provoquée de même que la perte de sa langue, de sa culture, de son indépendance ? De qui est-ce la faute ?

Naturellement, les morts seront enterrés, les suicidaires enterrés, les violents seront accusés et jetés en prison pour de longues années de leur vie. Mais les prisons ont un nombre limité de cellules. Il n'est pas possible de songer sérieusement à mettre tout le monde en prison, non ? Et les victimes, les autres victimes de la Grande Mort, est-ce que nous allons continuer à les enterrer jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne ? Est-ce que nous allons vivre comme ça jusqu'à notre dernier jour, enterrant les victimes des victimes ?

Quand cela finira-t-il ? Comment cela finira-t-il ? Comment pouvons-nous y mettre un terme ? Quand pourrons-nous y mettre un terme ? Et voulons-nous y mettre un terme ? Sommes-nous devenus tellement cyniques, tellement blasés, et notre spiritualité est-elle si émoussée que ça ne nous touche plus ? Est-ce que ça va être, comme le dit Darwin, la survie des plus forts ?

Ma réponse est tout au moins la suivante. Que nous, nous les survivants de la Grande Mort, devons y mettre un terme. Nous devons consacrer toute notre énergie et nos ressources pour y mettre un terme. Et nous devons agir vite parce que, avec le temps, ça va devenir de plus en plus difficile.

Chaque vie humaine est sacrée. Chaque vie yupiq, inupiaq, athabascane, aléoute, eyak, chugiak, tlingit, haida, koniag et tshimshian est sacrée. Nous ne sommes pas très nombreux, nous ne pouvons pas indéfiniment nous permettre d'absorber le traumatisme que chaque décès tragique inflige à nos corps physiques et psychiques. Nous sommes bien peu. La question est comment.

Commencements

Si l'on examinait l'expérience des diverses tribus ainsi que celle des individus, et que l'on trouve qu'ils présentent les symptômes que nous avons décrits et qui sont bien documentés maintenant, nous devrions prendre le temps de leur parler, de leur faire raconter avec honnêteté l'histoire de leur vie, sans rien oublier, pour voir ce qui cause ce déséquilibre dans leur vie. C'est de cette façon que nous devons entreprendre de guérir ce syndrome particulier aux villages autochtones d'Alaska, en commençant en fait au niveau personnel et familial.

Les anciens encore en vie doivent raconter tout ce qu'ils savent, leur expérience, parce que leur expérience est celle de tout le village, que le village en soit conscient ou non. Les plus âgés sont les plus importants parce qu'ils pourront raconter leurs souvenirs à tout le village. Ils doivent rapporter les anciennes croyances de leur peuple, quel que soit le sujet. Ils doivent également parler des épidémies, non seulement parce que le souvenir les hante, mais parce qu'il hante également leurs enfants et leurs petits-enfants. Ils doivent dire pourquoi ils ont autorisés le maître d'école à laver la bouche de leurs enfants avec du savon, pourquoi ils ont renoncé à tant de territoire.

Les anciens doivent parler de ce qui les fait souffrir et de ce qui les hante. Ils le doivent à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants, parce que ceux-ci, sans savoir pourquoi, éprouvent les mêmes sentiments que les anciens.

La seule crainte que j'aie est que tous les survivants de la Grande Mort soient déjà décédés, ceux qui ont vu et vécu dans l'ancien monde, qui étaient ses bénéficiaires, qui l'aimaient. C'est en eux que la maladie qui afflige les indigènes d'Alaska aujourd'hui a pris racine. C'est eux qui ont reçu tout

le fardeau du coup mortel porté à leur monde. C'est eux qui l'ont vu, qui ont été horrifiés parce qu'ils ont vu, et dont les coeurs ont été brisés. En les écoutant, nous reconnaissons les émotions en nous, des émotions que nous avons longtemps attribuées à une certaine faiblesse en nous-mêmes. Nous pourrions au moins nous lamenter avec eux, lamenter la mort de notre ancien monde. Alors eux et nous, nous ne serions plus tous seuls.

Les enfants de ces survivants doivent aussi parler. Ils sont aujourd'hui grand-pères, arrière-grand-pères même parfois. Ils doivent raconter leur enfance, leur monde, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont perçus, ce qu'ils pensaient, ce qu'ils éprouvaient. Ils doivent eux aussi nous raconter l'histoire de leur vie, sans rien omettre, le bon et le mauvais, car leur expérience est la nôtre, et nous sommes leur semence. Nous les aimons tant eux aussi.

Et puis les parents de cette nouvelle génération doivent parler de concert, en groupe, aux autres villages. Ils doivent aussi raconter l'histoire de leur vie, leurs expériences, leurs chagrins. Ils doivent tourner leurs coeurs vers leurs enfants qui les aiment, qui voudraient tant les connaître. Leur expérience est la nôtre. Elle nous façonne.

Et enfin, nous, leurs enfants, devons parler à nos parents, à nos grand-parents si nous les avons encore parmi nous, mais aussi à nos propres enfants. Nous devons raconter notre histoire à notre peuple, car notre expérience est aussi la leur. Nous devons parler de nos sentiments, de notre colère, de nos frustrations, et poser des questions à nos pères.

Et vous savez pourquoi nous devons le faire ? Parce que nous ne nous fréquentons plus, nous sommes devenus des étrangers les uns pour les autres. Les vieux ne connaissent pas ou ne comprennent pas les jeunes, et les jeunes ne connaissent pas ou ne comprennent pas les vieux. Les parents ne connaissent pas leurs enfants, et les enfants ne connaissent pas leurs parents.

Et le résultat de ce silence, c'est un fossé qui se creuse entre ceux qui s'aiment le plus. C'est si triste. J'ai visité des maisons où les membres de la même famille ne se parlaient pas. Je me demandais même comment ils pouvaient supporter de vivre ensemble sous le même toit. Et ceci provoque encore plus de misère, de malentendus, et d'amour frustré. Même à l'intérieur de la famille, entouré par ce qu'il aime le plus, un individu peut devenir très solitaire, isolé,



à l'écart, un étranger même pour ceux qui l'aiment, ceux qui lui sont proches, et, pas besoin de le dire, ça crée une tension, une situation de stress, ou les nerfs sont à l'épreuve.

Il n'y a que la communication, la communication franche et honnête, qui puisse briser cela, parce que l'incapacité à communiquer ses émotions et ses sentiments est l'héritage le plus mortel de la Grande Mort. Elle provient de l'incapacité des survivants à faire face et exprimer ce qu'ils avaient vu et vécu. Le souvenir était trop pénible, la réalité trop dure, les conséquences trop dures à entendre.

Sans le savoir, les survivants se mirent à faire face aux difficultés de la vie en essayant de les ignorer, en les niant, en n'en parlant pas. C'est ainsi qu'ils élevèrent leurs enfants, et leurs enfants nous élevèrent de la même manière. C'est devenu un trait de famille, une caractéristique de notre peuple, tout garder en son for intérieur. Les résultats sont tragiques.

Après tant d'années d'émotions refoulées, sans communication ouverte, les peuples indigènes, les familles indigènes sont déchirés. C'est devenu une poudrière. Quelque part sur la faille, il fallait que ça casse. Le corps de la famille indigène, du village, de la tribu, incapable de soutenir la montée des tensions à l'intérieur, a commencé à se briser.

Depuis la fin des années 60, nous avons vu la déchirure. L'alcoolisme est devenu endémique. La violence dans les foyers et les villages, dirigée contre les autres et contre soi, prévaut. L'intensité et le niveau de l'autodestruction des indigènes alaskans sont choquants. C'est effrayant. Le seul moyen d'y mettre fin, c'est si les tensions, les malentendus, les questions sont lâchés au grand jour et satisfaits par un véritable dialogue. C'est seulement par un tel dialogue, de cœur à cœur, aussi douloureux ou honteux que soit le sujet, que les tensions mortelles provoquées par une accumulation de traumatismes, seront désamorçées. Alors, nous pourrions lentement retourner à la maison, ne plus jamais être solitaire, et fonctionner à nouveau comme une famille et un village.

Il est temps d'enterrer l'ancienne culture, de prendre le deuil de ceux qui sont morts avec elle, de prendre le deuil de ceux qui ont survécu. Il est temps d'enterrer tous nos morts qui ont trépassé durant

cette longue nuit de souffrances, et puis d'aller de l'avant, ne plus se sentir perdus. Parce que, voyez-vous, ça fait cent ans que nous errons, complètement hébétés, bousculés par une succession de changements traumatiques et d'inondations. Nous devons nous arrêter, nous examiner, et en tant que "nouveaux indigènes alaskans" que nous sommes, repartir d'un pied ferme, tous ensemble, libérés d'un passé qui nous a hantés et handicapés, libérés des fantômes qui ont hanté nos cœurs. Libres de devenir ce que Celui qui nous a créé avait prévu pour nous.

Les premiers pas

Un village en bonne santé est un cercle dont les habitants sont protégés à l'intérieur. Ce sont l'amour, la compréhension, la bonté, la culture, l'histoire, les buts, la vérité qui renforcent ce cercle et protègent le village, la famille, l'individu. C'est un don du Créateur à ses enfants.

Pour de nombreux indigènes alaskans, le cercle a été brisé par les traumatismes des morts massives causées par les épidémies. Le cercle une fois brisé, les familles et les villages cessèrent de communiquer et se disloquèrent. Un cercle brisé est incomplet, il perd son sang, et la vie s'écoule de lui. Il engendre le malheur. Et si le cercle n'est pas réparé, il finit par mourir.

Le cercle peut seulement être reconstitué par ceux qui y vivent, son peuple. Le cercle, en tant qu'esprit, peut seulement être réparé par l'amour, la compréhension, la bonté, le pardon et la patience, avec l'aide du Créateur qui l'a établi. Il ne peut être refermé que par son peuple qui s'y réunit dans la vérité.

Sur le chemin de la convalescence, des libertés perdues depuis longtemps, plusieurs étapes doivent être accomplies. D'abord, au niveau du village, ceux qui ont leur peuple à cœur doivent instituer des "Cercles de conversation", un endroit et un moment où les anciens, les parents et les jeunes peuvent se réunir et se parler, un endroit où la vérité peut être dite à propos de tous sujets, communaux, familiaux et personnels.

Le cercle ne serait pas un endroit prévu pour les débats et les discussions, mais plutôt un endroit où se confier, partager son expérience, ses sentiments,



1 - YUPIK, Ile Nunirak - "Prêt pour la chasse aux phoques". Le kayak de ce chasseur comprend tous les outils requis pour la chasse au phoque, pratiquée au printemps et à l'automne, pendant les migrations.

2 - INUPIAQ, Petite Diomède. Cet équipage en umiak -ou embarcation commune- est en vue de la côte sibérienne. Les Iles Diomède sont situées au milieu du Déroit de Béring, à égale distance de l'Amérique et de l'Asie.

3 - INUPIAQ, Kobuk. Charlie Wood, en costume traditionnel du village de Kobuk, dans les montagnes à l'est de KOTZEBUE. Le costume est en peau de caribou, espèce très abondante dans la région.

(E. Curtis Collection, 1928 - Nana Museum of the Arctic - PO Box 49, Kotzebue, Alaska 99752, USA (907)442-3304)

ses pensées avec le reste du village. La patience et l'amour des autres sont absolument nécessaires au sein du cercle. Mais une fois qu'il est mis en route, il grandira et renforcera ceux qui y participent. Ce n'est pas seulement un endroit pour vider son cœur, mais un endroit pour renouer les liens entre membres d'une famille et le reste du village.

Si le cercle fonctionne bien, certaines mères verront leurs fils pour la première fois, certains fils verront leurs pères pour la première fois, et ils se mettront à les aimer au fur et à mesure que leur compréhension grandira.

Le cercle doit être ouvert à tous les membres du village. Personne ne doit en être exclu. En fait, tout le monde doit être non seulement invité, mais aussi



bienvenu et reçu à bras ouverts dans le cercle. Si tout va bien, les liens entre familles et villageois se renforceront. Et l'on peut espérer que cela permettra à tous les membres de la famille du village de "rentrer à la maison". Le gouffre de souffrances et de douleurs causé par la Grande Mort se refermera. Et si cela se produit, alors, toute cette souffrance, et ceux qui ont donné leur vie durant cette longue nuit, ne l'auront pas fait en vain.

Une autre étape est la création de "Cercles de conversation" pour les membres du village qui sont devenus alcooliques ou drogués. De même que le cercle général pour le village, ce cercle devrait aider les alcooliques à comprendre clairement pourquoi ils le sont devenus, et avec l'aide d'anciens alcooliques, entreprendre leur guérison. Ce cercle devrait comprendre les anciens, les parents, les amis qui les aiment, pour les écouter, les voir, les rassurer, les recevoir.

En dehors des cercles, le conseil du village devrait organiser de façon régulière des activités pour tout le village qui ne requièrent pas d'argent, mais serviraient à distraire et à réunir toutes les familles en une grande famille - c'est la définition d'un village. Toutes les semaines, des soirées à la fortune du pot, accompagnées de danses et de chants, pourraient être organisées, et même des classes de danses pour les grands festins. Le conseil du village devrait réinstaurer les différents "potlachs" où tout le village se réunit pour célébrer leurs vies et les dons qu'ils ont reçus du Créateur.

Il y a beaucoup de choses que les conseils municipaux et les villageois peuvent faire les uns pour les autres pour s'entraider, se réunir. Si toutes les jeunes femmes permettaient aux mères de se libérer pour une journée ou une soirée, en prenant soin de leurs enfants pour la journée ou la nuit, les mères pourraient alors former un groupe.

Il n'y a pas de limite à ce que les bonnes gens du village peuvent faire les uns pour les autres, pas de limite à la bonté et aux petites attentions qu'ils peuvent avoir les uns pour les autres. L'important, c'est de démarrer en réunissant les familles et le village comme une grande famille, parce que c'est ce qu'ils sont. Ils dépendent les uns des autres pour leur santé et leur bonheur.

A propos de la politique du gouvernement

Le Congrès des Etats-Unis vient de passer une loi pour créer une commission chargée d'étudier le problème que nous venons de discuter. Il y a certainement des choses que le Congrès peut faire pour aider les indigènes à entreprendre leur guérison. Il serait faux toutefois d'imaginer que le Congrès ou tout autre groupe peut guérir les indigènes d'Alaska. L'argent, les programmes, les prêts, même bien intentionnés, ne peuvent mettre un terme au malheur, aux frustrations, à la colère et au chagrin qui conduisent tant d'indigènes en Alaska à la boisson, à l'alcoolisme, au drame. Seuls les indigènes peuvent y arriver. Se tourner ailleurs pour trouver une solution est illusoire et ne fera que contribuer à plus d'aliénation, plus de souffrances, plus de drames.

Toutefois le Congrès peut prendre certaines mesures concrètes pour aider les villages indigènes à se reconstituer. Tout d'abord, le Congrès peut passer une loi pour reconnaître ce qui est une réalité, à savoir que les indigènes d'Alaska sont légalement des "Indiens" et en tant que tels, sont protégés par la Constitution des Etats-Unis et la Loi Fédérale sur les Amérindiens. Le Congrès peut réaffirmer le droit inhérent des indigènes d'Alaska à l'auto-gouvernement, quelle que soit la forme démocratique que ce gouvernement prenne. Il peut réaffirmer leur droit à établir des tribunaux tribaux, avec leur propre législation et le pouvoir de faire appliquer la loi.

Le Congrès peut réaffirmer le droit des peuples autochtones d'Alaska dans les villages à la chasse et à la pêche pour leur subsistance, et également leur donner une priorité en ce qui concerne l'utilisation économique de ces ressources en gibier et en poisson, de façon à diminuer, et même éliminer avec le temps, leur dépendance à l'égard des programmes fédéraux d'assistance publique. Il est complètement insensé de penser que, dans de nombreux cas, les indigènes ne peuvent ni chasser ni pêcher à des fins commerciales sur leurs territoires, tandis que d'autres (y compris des gens de l'extérieur) peuvent le faire, et ce dans des villages sans base économique, où 80% de la population est au chômage et où 90% des familles dépendent de divers programmes d'assistance publique.

Le Congrès a la possibilité de mettre de côté des fonds provenant de l'exploitation du pétrole et des

royalties des territoires autour des villages, qui seraient utilisés pour financer des bourses permettant aux enfants des indigènes d'Alaska d'étudier dans toutes les universités du monde. Aujourd'hui, les bénéfices que reçoivent les indigènes arrivent sous forme de versements de l'Assistance Publique et d'autres programmes de "Fonds pour les Pauvres", auxquels ils ont droit.

Le Congrès devrait aussi établir plusieurs maisons de correction pour les délinquants indigènes, qui seraient administrées par les indigènes eux-mêmes. Ceci reviendrait à reconnaître le fait, bien établi, que le délinquant dans un village n'est pas le même qu'un délinquant noir ou blanc, et qu'il ne peut être ramené à une vie normale que par des programmes qui s'adressent spécifiquement à sa culture. Ces maisons devraient être prévues pour 20 ans, et fermer au bout de ce terme. Et le Congrès devrait approprier les fonds nécessaires pour établir plusieurs centres de traitement de l'alcoolisme et de la drogue, gérés par les indigènes eux-mêmes. Et comme les maisons de correction, ces centres devraient exister pendant une période de 20 ans et fermer à expiration de ce terme.

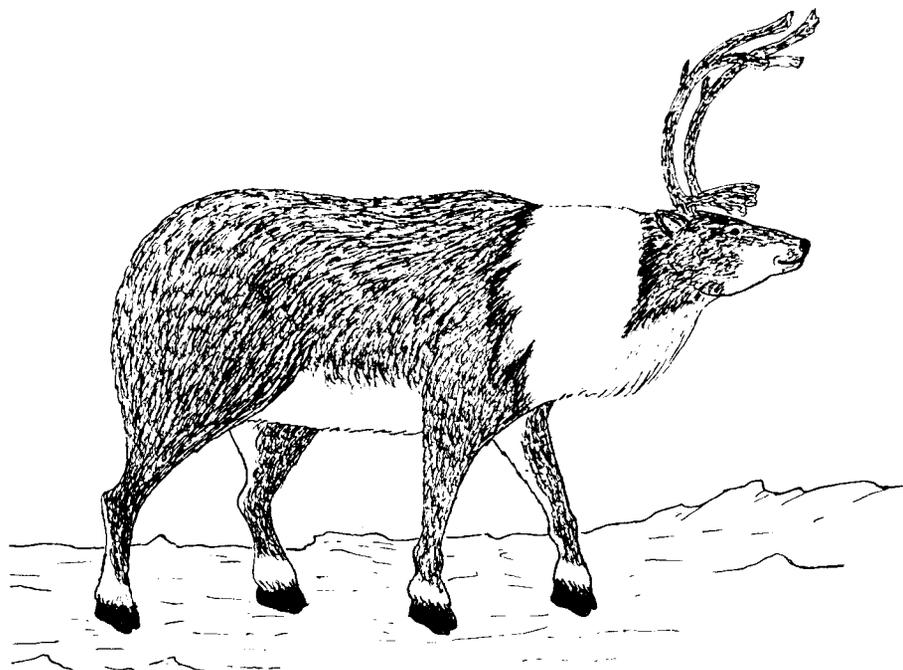
Oui, le Congrès des Etats-Unis peut aider les indigènes à se rétablir des divers traumatismes qu'ils ont vécu ces cent dernières années, mais ceci ne peut avoir lieu sous forme de programmes d'assistance supplémentaires ou de programmes conçus ailleurs que dans le village et par les indigènes eux-mêmes. Le Congrès des Etats-Unis est supposé protéger les

indigènes d'Alaska, mais depuis cent ans, il les a laissés tomber, il ne les a pas protégés, et au contraire, a contribué aux facteurs qui les ont détruits en tant que peuple.

Ces derniers cent ans, les indigènes alaskans ont beaucoup souffert, beaucoup perdu, mais ils ont réussi à survivre. C'est presque un miracle qu'ils aient survécu. Ils se reprochent leurs souffrances et leurs pertes, mais ils sont innocents.

Oui, le Congrès et le peuple américain peuvent aider les Eskimos, les Aléoutes, les Indiens à devenir des Américains libres et indépendants, mais ils doivent comprendre que les indigènes doivent le faire à leur façon, en tant qu'Eskimos, Aléoutes et Indiens. Si l'on continue à les "assimiler", à les traiter comme des animaux domestiques incapables de prendre soin d'eux-mêmes, à chercher à les remodeler pour en faire autre chose que ce qu'ils sont, on va les tuer lentement - commettre un génocide culturel.

En ce qui concerne l'Etat d'Alaska, ils doivent comprendre que les indigènes ne sont pas l'ennemi, visant à les affaiblir. Les indigènes sont en fait les premiers citoyens. L'Etat doit comprendre et accepter, par amendement de la Constitution de l'Etat, l'existence des Eskimos, des Aléoutes et des Indiens, dont les besoins ne sont pas les mêmes que ceux des immigrants de Caroline du Nord, du Texas, de Corée, d'Allemagne et de presque tous les pays du monde. En effet, des milliers sont venus en Alaska et se sont enrichis sur cette terre. Ils ont du travail,



des propriétés, ils deviennent même des personnages importants dans le gouvernement, alors qu'ils sont arrivés les mains vides. Jusqu'à maintenant, ils ont beaucoup reçu de ce pays, et ils ont pris beaucoup. Mais parfois, on dirait qu'ils n'en sont pas reconnaissants, qu'ils voudraient encore plus, même ce qui appartient aux autres.

Les indigènes alaskans ne représentent pas une menace pour l'Etat. Ils ne sont pas une menace envers les ressources de l'Etat, car jusqu'à aujourd'hui, ils ont su préserver les ressources naturelles de ce pays, et n'ont jamais combattu les immigrants qui se sont installés ici. Au contraire, ils les ont reçus à bras ouverts. Mais malheureusement, ces mêmes gens qui sont arrivés ici sans un sou en sont arrivés à considérer les indigènes comme une menace, comme s'ils voulaient "prendre" ce que eux considèrent comme étant maintenant "à eux". Même les Coréens sur la rivière Kenai rejettent l'idée que les Indiens Kenaitze puissent pêcher pour leur subsistance un saumon qu'ils en sont arrivés à considérer comme leur appartenant. Ils appellent les Indiens des clochards paresseux, qui veulent tout avoir gratuitement.

C'est vraiment triste, ces relations entre l'état et les premiers citoyens, qui ont renoncé à tout pour permettre la coexistence. C'est certainement quelque chose qui peut changer. L'état aussi peut contribuer à guérir ses premiers citoyens.

La Fédération des Indigènes d'Alaska (AFN)

En ce qui concerne AFN, établie pour mettre un terme à la perte des terres au profit du gouvernement fédéral, de l'Etat, et du privé, et pour acquérir un titre sur les territoires des indigènes sur la base des droits aboriginaux, elle doit maintenant chercher à obtenir justice pour les autres héritages, au moins aussi importants, de son peuple, héritages perdus, leur base lentement grignotée par des lois et des décisions négatives prises par les tribunaux fédéraux et alaskans.

AFN doit comprendre que son peuple a donné tout ce qu'il pouvait donner; qu'il n'y a plus rien à donner pour obtenir un compromis. La Fédération doit arrêter l'érosion des droits inhérents aux villageois. En fait, elle doit maintenant recommencer à exiger une compensation et le rétablissement des droits perdus.

En particulier, AFN doit se tourner vers le Congrès non pour amender le règlement des revendications territoriales pour lequel elle s'est battue avec succès, mais plutôt pour régler les autres revendications, non moins importantes, de son peuple :

1. le droit à l'auto-gouvernement
2. le droit de passer des lois
3. le droit de faire appliquer les lois
4. le droit de créer des tribunaux
5. le droit de pêcher et de chasser pour la subsistance du peuple, sans intrusion des lois de l'Etat
6. le droit d'utiliser des ressources comme le saumon et certains gibiers sur les terres et dans les eaux à des fins commerciales, de manière à éliminer la dépendance économique envers les programmes d'assistance publique
7. le droit à l'exemption fiscale sur leurs propriétés et leurs possessions, droits dont bénéficient d'autres peuples indigènes dans ce pays.

Ces droits sont inhérents aux indigènes d'Alaska, et ils n'y ont jamais renoncé de plein gré. Lorsqu'on les leur a retirés, ce fut sans les informer et sans leur accord. En fait, ils leur ont été volés. Les tribus qui constituent aujourd'hui AFN, doivent, pour le bien de leur peuple, pour leur propre survie, se mettre à travailler d'arrache-pied pour reconquérir leurs droits. Et elles doivent le faire maintenant, tandis que les anciens sont encore parmi nous.

Pour justifier leur cas, elles n'ont pas besoin d'avocats. Leur cas est fort simple et sans discussion. Les tribus ne vont pas demander plus d'argent et plus de programme. Elles ne vont pas non plus demander quelque chose dont elles n'ont pas besoin, ou quelque chose que quelqu'un d'autre pourrait leur donner ou faire pour elles. Elles ne vont pas demander non plus quelque "nouveau" et faire des demandes exorbitantes. Elles demanderaient simplement à être elles-mêmes à nouveau, à conduire leur propre vie, à se remettre à lutter pour leur propre vie à nouveau.

Depuis le début du siècle, elles ont été dirigées par les autres, avec confiance, patience et silence. C'est à cause du traumatisme des épidémies et de l'effondrement de leur monde qu'elles ont tranquillement laissé cette situation se développer. Et ce fut peut-être une bonne chose, qu'il se soit trouvé quelqu'un pour les aider, pour remplacer le système qui s'était écroulé. Mais ça a duré trop longtemps, il est temps que les survivants de cet Ancien Monde

reprennent la lutte pour la survie. Le système dans lequel ils vivent les tue. La façon dont ils vivent aujourd'hui les tue, elle déprime encore plus leur âme déjà déprimée.

Les villages indigènes en Alaska, et leurs habitants, sont en effet déprimés. Non seulement ils souffrent spirituellement en raison d'assauts à leur psychisme apparemment oubliés, mais cette dépression psychologique est exacerbée par leur dépendance presque complète à l'égard de "l'aumône" en provenance du gouvernement fédéral et alaskan. De sa naissance à sa mort, l'indigène alaskan est "pris en charge" par le gouvernement. Il est même enterré dans un cercueil payé par le gouvernement. Il a peut-être son baccalauréat, mais il est au chômage. Sa famille, à la charge du gouvernement, n'a pas besoin de lui pour survivre. Il se sent inutile et n'a rien à faire.

Cette dépendance presque totale envers les autres contribue à miner un peu plus l'esprit déjà démoralisé des habitants indigènes des villages, et la seule façon d'arrêter ce processus, est de redonner aux gens leurs responsabilités d'autogestion, etc... Non seulement ça, mais aussi la responsabilité de nourrir, de vêtir, d'abriter leur peuple. Alors, et seulement alors, ils reprendront leur lutte pour vivre.

Cette chance de reprendre la lutte est ce que AFN et les villages qui en sont membres doivent entreprendre. Pour certains, les sept droits qu'ils doivent reconquérir signifie "souveraineté". Pour les indigènes dans les villages, ça signifie la vie, la vraie vie, le travail pénible, la sueur, et pas le temps de se plaindre.

Et non, ces villages indigènes, ces peuples indigènes qui revendiquent ces sept droits ne demandent pas quelque chose de nouveau, quelque chose qu'ils n'ont jamais eu auparavant. Ils veulent non seulement pouvoir vivre comme leurs ancêtres, mais également reconquérir des responsabilités qui sont aujourd'hui entre les mains du gouvernement, des responsabilités qui leur appartiennent réellement. Ils veulent être normaux à nouveau. La façon dont ils vivent aujourd'hui est anormale, c'est la vie d'un animal en cage. Ils sont nourris, logés, blanchis, mais ils ne sont pas libres, et ça les tue.

C'est ce que la Fédération des Indigènes d'Alaska peut et doit faire. Le temps de renoncer est passé. Il

n'y a plus rien à quoi nous puissions renoncer. Il ne reste rien avec quoi négocier. AFN, et les villageois, sont acculés. Ils ne peuvent plus battre en retraite. S'ils veulent guérir les gens dans les villages, ils doivent finir le travail qui a seulement commencé avec le règlement des revendications territoriales en Alaska (ANCSA). Ils doivent conquérir les sept droits fondamentaux, des droits essentiels pour la survie des indigènes d'Alaska, des droits essentiels pour leur âme en tant qu'indigènes, des droits que les morts massives à la suite des épidémies et les traumatismes leur ont retirés.

Les peuples indigènes d'Alaska sont à nouveau prêts à assumer ces droits et ces responsabilités, droits et responsabilités sans lesquels ils cesseront de vivre en tant que peuple. C'est une question de survie, et non de sémantique ou de politique. Pour nous, c'est devenu une question de survie ou de mort tragique, traumatisante.

En conclusion

Je ne sais pas s'il se trouvera quelqu'un pour comprendre ou entériner ce que je viens d'écrire. Et je ne sais pas, si l'on me comprend, si mes recommandations seront suivies. Mais je suis convaincu que j'ai écrit la vérité et que les faits le confirmeront.

Ce que j'ai écrit est le résultat de cinq années de travail, travail mental, parfois frustrant, lourd d'anxiétés, mais travail quand même. Ça ne m'est pas tombé dessus comme un coup de tonnerre, mais plutôt de façon éparse, en morceaux. Mais finalement, tous les morceaux s'assemblèrent, et je les ai mis par écrit pour que d'autres puissent les lire.

Il y a certainement d'autres personnes plus qualifiées et plus respectables que moi qui pourraient probablement composer une lettre plus parfaite. Mais cette lettre vient du cœur et provient de mes propres souffrances et de mon emprisonnement. Dans ces souffrances et cet emprisonnement, j'ai découvert la vie avec plus de clarté, à l'écart du bruit et des parasites du monde. Je ne me suis pas retiré du monde que j'ai connu, le monde de mon enfance, et le monde dans lequel je me suis féroce**ment** battu pour des résultats en apparence futiles.

Non, durant ces cinq années de prison, je n'ai jamais quitté mon village et mon propre peuple yupik. En fait, je suis retourné vers eux en esprit. Tandis que

je n'étais pas là pour profiter ces "bons" aspects de la vie, en apparence, je n'ai pas été épargné par leurs chagrins et leurs souffrances. Ça, je les ai partagés totalement avec eux, pleurant avec eux, cherchant au plus profond de l'âme collective pour trouver la réponse.

Parfois, j'ai été tenté d'abandonner, trop découragé. Parfois on aurait dit qu'il n'y avait plus d'espoir. Mais comme l'apôtre Paul, j'appris à me "satisfaire" de tout "état d'esprit" dans lequel je me trouvais. J'ai appris à "avoir en abondance" et à "m'abaisser", et beaucoup plus. Je me suis libéré de ce qui m'avait conduit à boire, à devenir un alcoolique, ce qui conduit tant de mes frères et de mes soeurs à le faire. Aussi, maintenant, quand je les vois, leurs souffrances, leur malheur, je vois ce que j'étais avant, et je cherche encore plus fort à les conduire à la vérité, la vérité qui m'a libéré alors que j'étais en prison, cette même vérité qui peut libérer tous ces indigènes qui sont devenus les prisonniers du malheur né de la Grande Mort et du traumatisme qu'elle a engendré.

Ces quelques mots que j'ai écrits font partie de cette vérité, vérité qui m'était cachée au cours de ma vie

auparavant, par mon propre entêtement, mon orgueil, les émotions que je m'inventais, et mon addiction à l'alcool, qui allégeait de temps en temps la souffrance qu'elles amènent.

Cette lettre n'est donc pas écrite par un sage, car si j'étais sage, je ne serais pas où je suis. Elle n'est pas écrite non plus par quelqu'un d'intelligent, car si j'étais intelligent, je ne serais pas où je suis non plus. Non, cette lettre est écrite par un homme instruit par de grandes souffrances, les leçons littéralement gravées dans son âme. Je suis reconnaissant, maintenant que j'ai finalement vu ce qui était sous mes yeux depuis mon enfance. C'est pourquoi je partage ce que j'ai appris, ce qu'on m'a enseigné, avec vous, dans l'espoir que la tragédie qui a englouti ma vie et celle de ma famille et des villages ne se répètera pas.

Je finirai en disant que je ne vis plus sans espoir, moi qui était auparavant le plus désespéré des hommes. Je vis aujourd'hui avec espoir. Et je crois que Celui qui a commencé cette bonne oeuvre en nous en nous créant, finira son oeuvre.

Harold Napoleon
Yupik, Hooper Bay





Hannah Loon dans son camp de pêche - Photo : Hanna Loon

LE PARTAGE CHEZ LES INUPIAT : UNE TRADITION MENACEE

par Hannah Loon

Bien que tout le monde en Alaska discute constamment la question des activités de subsistance et passe des lois pour les contrôler, pour l'indigène moyen, la controverse n'a pas de sens.

De nombreux villages poursuivent leurs lois traditionnelles et leurs méthodes de chasse et de pêche, sans se préoccuper des démêlés de la bureaucratie occidentale.

Des conditions climatiques très rudes

Les indigènes d'Alaska, comme leurs ancêtres, arrivent à survivre les conditions climatiques très rudes caractéristiques de certaines parties de l'Alaska, en utilisant toutes les ressources qui leurs sont accessibles pour assurer leur survie.

Dans la langue inupiaq, *innuniat* signifie "mode de vie". *Innuniat* veut dire qu'une personne développe ses connaissances de façon à pouvoir survivre. Cela pouvait signifier que cette personne chassait, pêchait, posait des trappes, cuisinait, cousait ou travaillait.

Dans la société Inupiaq, la chasse, la pêche et la trappe sont des aptitudes que les gens apprennent pour leurs besoins en nourriture et autres besoins humains comme les vêtements, les outils et le transport. Le rythme des saisons dicte le type de poisson ou de gibier que les gens peuvent récolter.

Comme jadis, avant le contact avec les occidentaux, la relation entre l'homme, la terre et la mer existe. L'Inupiat connaît les habitudes des créatures vivantes qui l'entourent, y compris les constellations, le mouvement des congères de neige, et les forces naturelles.

Toutes les créatures vivantes étaient traitées avec respect par les anciens qui dépendaient d'elles. Par exemple, les danses, les légendes et les histoires héroïques des leaders du passé chez les Inupiaq décrivent les humains comme apparentés aux animaux. De plus, nos légendes nous racontent comment nos ancêtres descendent de certains animaux.

Il existe des lois inupiaq traditionnelles qui régissent comment nous devons traiter les animaux quand nous les chassons, quand nous les dépeçons et quand nous les cuisinons. Cette façon de traiter et de respecter les animaux est universelle chez toutes les tribus de l'Alaska.

Aux temps précédant le contact, de petits groupes de familles se déplaçaient entre leurs camps d'hiver et leurs camps d'été, suivant les migrations des animaux. Ces tribus anciennes étaient nomades. Ils chassaient le petit gibier comme les lapins et les perdrix des neiges, et recueillaient les racines que les souris accumulaient dans leurs tanières.

Jadis, nos ancêtres vivaient sous le contrôle des saisons - le lever et le coucher du soleil, l'obscurité des longs hivers. Les signes montrant le retour des animaux au printemps donnaient à chacun un renouveau lorsque le rude hiver était fini.

Les temps ont changé.

Il existe des lois naturelles

Mais tout de même, les chasseurs expérimentés, familiers avec la mer et la terre, doivent connaître le comportement biologique des animaux qui vivent dans leurs parages. Sur la côte, certains phoques ne sont pas chassés au printemps car les mâles sont en rut et ont un goût peu attirant.

Les chasseurs dans les terres ne chassent pas les caribous mâles vers la fin octobre ou le mois de novembre, parce qu'ils sont aussi en rut à ce moment-là et ont aussi ce goût peu attirant. La chasse est donc limitée en fonction des changements biologiques qui affectent certains animaux.

De nombreux chasseurs sont en contravention avec la législation

De nombreux chasseurs dans les villages sont probablement en contravention avec les lois sur la chasse, car il n'existe pas de provision pour tenir compte de leurs pratiques de chasse, mais des limitations saisonnières et des quotas. La législation actuelle sur la limitation de la quantité de gibier par chasseur ne tient pas compte du partage, une tradition extrêmement importante dans la culture inupiaq : les chasseurs sont obligés de partager leur butin avec leurs voisins, les anciens, les veuves. Il est certain que le mode de vie d'un chasseur traditionnel est fort différent de celui d'une personne chargée d'établir les lois sur la chasse. Les gens dans les villages vivent de caribou, d'ours brun, de poisson, de mouflon et d'élan, et n'ont pas la moindre idée de la complexité des règlements en force dans l'Etat d'Alaska.

L'important c'est la viande et le gras pour sa nourriture.

Et ça continue... Et ça continuera tant qu'il n'y aura pas une loi pour protéger notre mode de vie, tant que nos hommes politiques et nos légiférateurs chercheront à protéger leurs propres droits aux termes de la Constitution*.

Hannah Loon (Paniyavluk) est une jeune femme inupiaq, originaire du village de Selawik, et qui vit maintenant à Kotzebue. Elle travaille comme coordinateur pour le programme Inupiaq Ilitsuaqit de la corporation NANA. Auparavant, elle avait passé six ans au service du Département de la Chasse et de la Pêche, à faire de la recherche et écrire des articles pour leur Division sur les activités de subsistance.

** La Constitution des Etats-Unis prévoit que tous les citoyens bénéficient des mêmes droits, et en conséquence accorde autant de protection au chasseur amateur qu'à celui qui chasse pour survivre.*



Les poissons sont pêchés à l'automne et mis immédiatement à sécher avec leurs oeufs. En inupiaq, on appelle cela aanaalik, poisson intact.

Photo : Hanna Loon



Vemetta Nay, Directrice du Camp Culturel à Kotzebue

INUPIAT ILITQUSAIT SIVVUNIRVIK CAMP CULTUREL

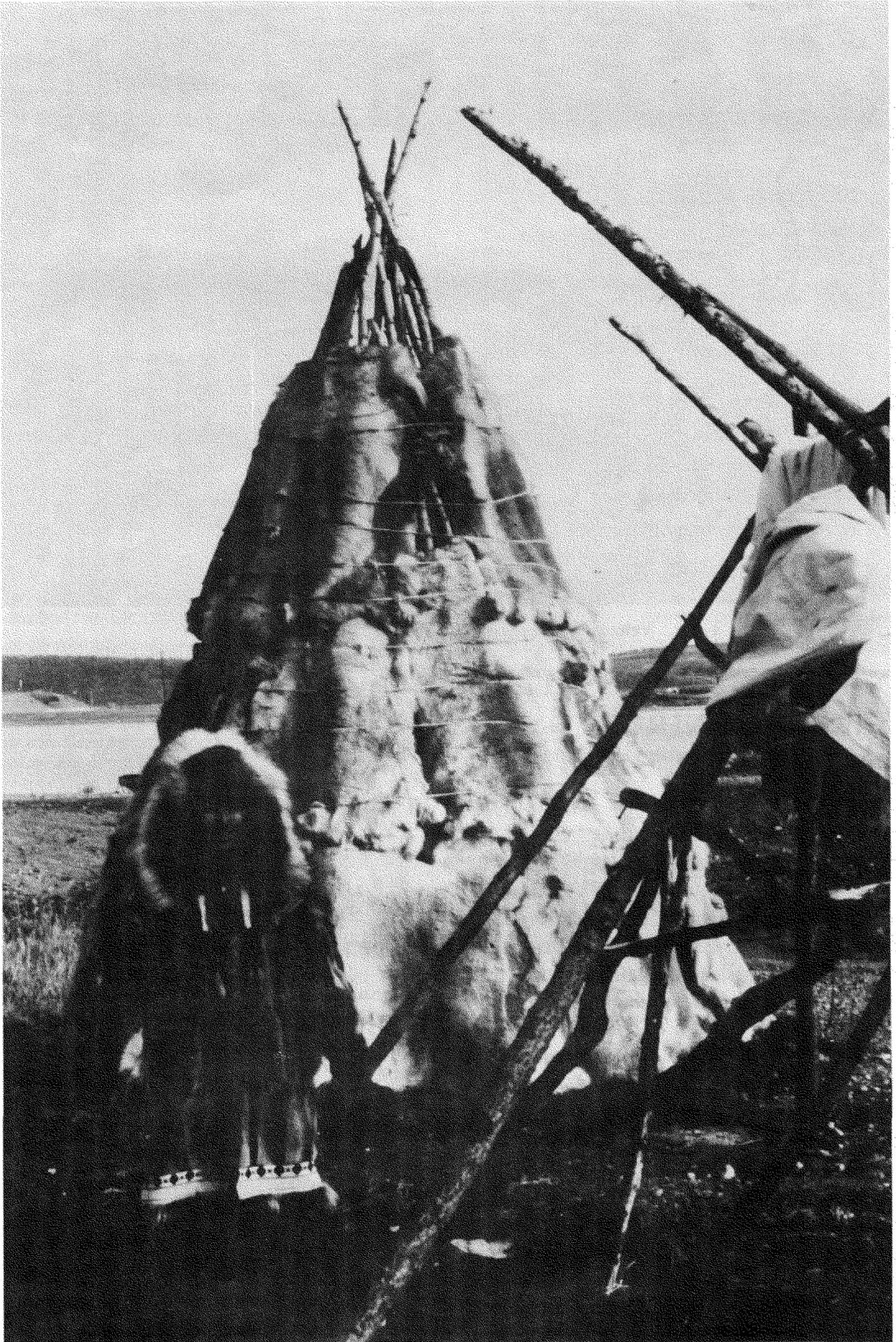
Comment transmettre aux jeunes générations, élevées devant la télévision, friandes de Coca et de fast-food, les valeurs éternelles des Eskimos Inupiat ? C'est la question que la Corporation NANA dans le nord-ouest alaskan cherche à résoudre avec le développement de plusieurs programmes qui mettent en contact les anciens et les jeunes.

Inupiat Iilitqusait, ou Valeurs Morales des Inupiat, est un programme démarré il y a quelques années pour inculquer aux habitants de la région les valeurs auxquelles les anciens tiennent particulièrement, et qui sont indispensables pour la survie des communautés. Le programme est conduit par plusieurs organisations simultanément, avec des coordinateurs dans chaque village. Leur rôle est de conseiller et orienter les gens, souvent en conflit avec eux-mêmes en raison de l'alcool, de la drogue, du chômage endémique, et des pressions énormes exercées par la société américaine. Les conseillers du programme ont mis au point une liste de valeurs morales que chacun s'efforce de suivre ou tout au moins de respecter.

Lorsque la situation dans laquelle se retrouve un individu met en danger sa liberté et sa santé, il existe un camp de survie culturelle, Sivvunirvik, situé au bord d'une rivière, complètement isolé des villages environnants. Les moniteurs du camp aident les participants à surmonter leur crise d'identité, à retrouver le sens de la vie près de la nature, à reconquérir les gestes de leurs ancêtres, et par-là même à se délivrer de l'emprise de l'alcool, des drogues, des tentatives de suicide, problèmes trop communs dans la région.

Et pour les plus jeunes, qui ont besoin de découvrir leur héritage, et d'apprendre à en être fier, un camp culturel se tient tous les étés juste au dehors de la maison de retraite locale. Les anciens viennent passer la journée dans le camp et enseignent aux enfants et aux adolescents les technologies traditionnelles : monter une tente en peau de caribou, y installer un petit foyer, construire un kayak, dépecer un phoque ou un caribou, pêcher le saumon, sécher le poisson, etc... En même temps, les jeunes démontrent leur savoir-faire aux touristes, ce qui fait du camp l'une des principales attractions de la saison touristique.

Des programmes similaires existent dans toutes les organisations autochtones d'Alaska, et connaissent aujourd'hui un succès surprenant auprès des indigènes qui vivent en ville.



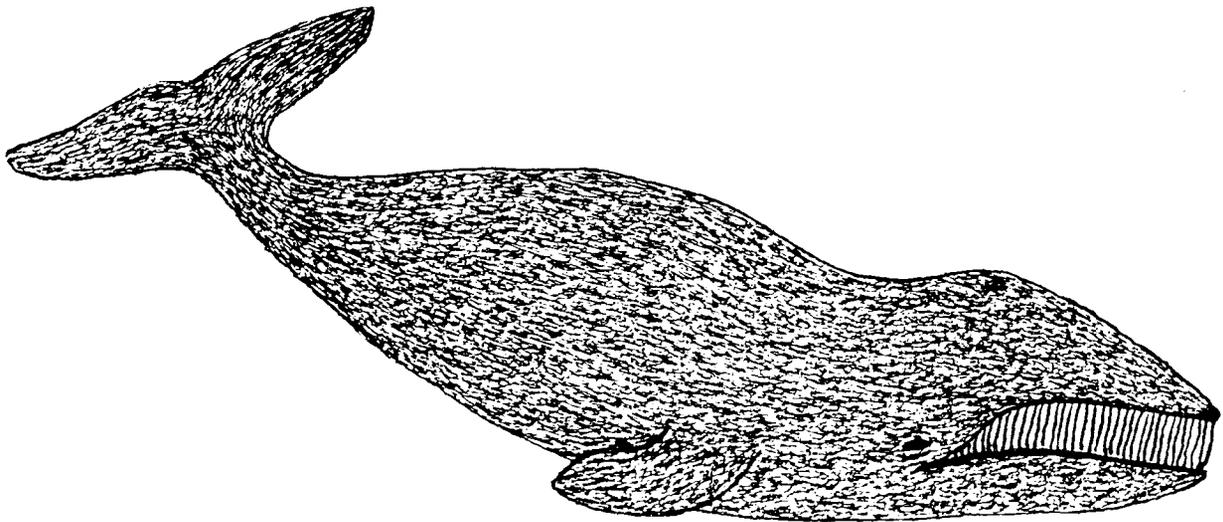
Libérer l'esprit immortel des baleines

Après avoir dépecé une baleine et retiré le maktak* de la tête, le capitaine et son équipage place la tête de la baleine sous l'eau et la laisse s'enfoncer. Ensuite le capitaine jette les nageoires à l'eau en direction de la tête. Ces morceaux restent à la surface et les mouettes se battent pour eux.

En retournant la tête de la baleine à la mer, les Inupiat suivent la vieille croyance selon laquelle d'innombrables petites créatures qui habitent les profondeurs ont, elles aussi, besoin de nourriture. De cette façon, elles reçoivent leur part de la baleine. Il y a aussi la conviction que la baleine n'est pas vraiment morte. Les baleines ont un esprit immortel qui ne peut jamais être tué. Rendre la tête à la mer permet à la baleine de retourner chez elle et d'enfiler une nouvelle parka. Autrement dit, retirer le maktak et la viande de la baleine pendant le dépeçage revient à lui enlever sa parka*, ou son revêtement extérieur. De plus, les baleines déterminent elles-mêmes si elles veulent abandonner leur "parka" et à qui. Apparemment, elles ont ce choix et la façon dont on croit qu'elles prennent leur décision c'est en inspectant le dessous des umiak* flottant

Il y a une histoire inupiat que l'on raconte à propos de ce chasseur qui avait promis à une mère baleine qu'il prendrait soin de son petit qu'il avait tué. Ce soin revenait à utiliser toute la viande, ne rien jeter, et ne pas se vanter du fait qu'il avait tué une baleine. Le chasseur accomplit tout ce qu'il avait promis, et pendant plusieurs années ne se vanta jamais de son talent de chasseur. Il arriva qu'un jour, les gens se réunirent dans le qalgi*. Les hommes se mirent à chanter et à danser leurs prouesses à la chasse. Le chasseur de baleine se leva et se mit à raconter comment il avait tué le petit de la baleine. Au départ, il était plutôt hésitant, mais assez vite, il commença à se vanter de toute l'histoire. Et il se mit à danser avec énergie, quand, tout à coup, il s'écroula, mort, par terre. Les gens se demandèrent pourquoi il était mort aussi soudainement. Comme ils se posaient la question à voix haute, on entendit une voix de femme derrière le mur du qalgi qui disait : "Je l'ai tué. Je l'ai puni pour avoir brisé la promesse qu'il m'avait faite qu'il ne se vanterait jamais d'avoir tué mon fils, la baleine. Il s'est montré insolent à l'égard de mon fils. C'est pourquoi j'ai puni son insolence à l'égard des baleines." Par dessus-tout, le chasseur doit faire preuve du plus grand respect envers les baleines qu'il a le privilège de pouvoir tuer.

Illustration : Helen Slwooko Carius



dans l'eau. Les baleines sont attirées par les embarcations dont les côtés sont plus clairs. Elles évitent celles qui ont l'air sombre. La luminosité des peaux sous l'eau est déterminée par plusieurs facteurs, y compris une préparation adéquate de l'embarcation et de tout son équipement, les nouveaux vêtements de chasse de l'équipage et surtout par l'attitude du capitaine et de son équipage. Les baleines ne se laissent enlever leur parka que par un capitaine bon et généreux à l'égard de son équipage et des gens qui dépendent de ses talents de chasseur...

Cette belle croyance en la nature éternelle de la baleine et de toutes choses vivantes permet de comprendre le respect avec lequel les chasseurs inupiat traitent les baleines. Et le fait qu'ils utilisent toute la viande et ne jettent aucune partie de la baleine représente un élément important de ce respect.

Lexique :

*Maktak	gras de la baleine, situé juste sous la peau.
Parka	manteau, vêtement du dessus
Umiak	embarcation recouverte de peaux de morse, dans laquelle plusieurs hommes peuvent prendre place.
Qalgi	habitation commune, utilisée par les hommes seuls en temps normal et par toute la communauté pour les fêtes.

Extrait de "Whaling: A way of life", National Bilingual Materials Development Center, Anchorage, Toupou Pulu.

Chanson des chasseurs de baleine :

"Ce futur chasseur n'est pas si adroit que ça"

Aḡuniagtigrak Pisugniitchuk

The Future, Potential Hunter Is Not So Skillful



Aa- ḡiya- a ḡaḡaa Yaa ḡiya- a ḡaḡa Ai- yaa ḡaa ḡa ai- yaa- ḡai Aa-



ḡiyaa ḡaa iyaa ḡi yaa ḡa ḡaay yaa ḡai la ḡia ḡia yaa ḡaa ḡaan ḡia Ai-



ḡi yaa- aa ḡa ḡaa iyaa ḡiya- a ḡa ai- yaa- ḡia Yaa yaa ḡia



Aa- ḡiyaa iyaa iyaa yaa ḡaa- ḡa ḡia Yia ḡiyaa- ḡai yaa- ḡai Aa-



ḡi- ya- a- ḡaḡaa iyaa iyaa ḡaa ai- yaa- ḡaa- ḡa- ḡia la ḡia ḡia yaa yaa ḡia



Aa ḡiyaa- a- ḡaa Yaa ḡiya- a ḡa ḡaa yaa- ḡai - la ḡia- ḡia yaa ḡaa ḡaa ḡia Aa-



ḡi- ya- a- ḡa ḡa Yaa- ḡi- yaa ai- yaa ḡaa



yaa yaa ḡia Aa ḡiyaa iyaa iyaa yaa ḡaa ḡa ḡia Yia ḡiyaa ai- yaḡ

ANCSA : un autre traité violé ?

Le départ des Russes, l'arrivée des Américains

La question des revendications territoriales en Alaska est encore plus complexe que dans le reste des Etats-Unis. Les Russes furent les premiers Européens à s'installer dans le sud-ouest de l'Alaska à la fin du 17e siècle, et lorsqu'en 1867, ils quittèrent les lieux en raison des difficultés qu'ils éprouvaient pour maintenir une flotte et une armée à une pareille distance de Moscou, ils cédèrent leurs possessions aux Etats-Unis, par un traité qui stipule de façon plutôt claire que ce sont leurs postes de traite qui passent aux mains des Américains, et que, en ce qui concerne le reste de l'Alaska, la question devait être réglée par les Américains de la même façon qu'avec les autres indigènes du continent. Autrement dit, par traité.

Naturellement, il n'en fut rien, et les Etats-Unis considèrent qu'ils venaient de prendre possession non de plusieurs postes sur le littoral sud, mais de tout le territoire alaskan. L'Alaska demeura une colonie, avec tous les problèmes que cela provoque, jusqu'en 1958, date à laquelle elle devint le 49e état des Etats-Unis.

Mais à ce moment-là, presque un siècle après le départ des Russes, la question de la propriété des terres n'avait toujours pas été réglée. La question n'avait pas encore pris l'ampleur qu'elle avait connue dans l'ouest des Etats-Unis cent ans plus tôt, car, en dehors de quelques individus plus aventureux que les autres, la majorité des Blancs en Alaska s'étaient installés dans les régions où les Russes avaient déjà procédé à l'acculturation des populations autochtones, et les autres régions n'avaient vu qu'un nombre limité de colons.

Des intérêts divergents

Toutefois, peu après le passage au statut d'état, il devint apparent que l'Alaska était riche en ressources naturelles, et en particulier en pétrole. Mais les compagnies pétrolières, sans titre sur les terres, se voyaient dans l'impossibilité de démarrer l'exploitation. A l'autre extrémité du prisme, on voit émerger au début des années soixante un mouvement écologique qui cherche à transformer l'Alaska en un gigantesque parc naturel, où toute activité serait interdite pour permettre aux animaux de proliférer en toute tranquillité.

Et pendant ce temps, les autochtones, Eskimos, Indiens, Aléoutes, ont été envoyés à l'école, et certains possèdent même une éducation supérieure, qui leur permet de comprendre que leur peuple a été roulé dans la farine par les Américains et qu'il est temps de réagir. Ces premiers activistes fondent une association appelée AFN, Alaska Federation of Natives, la Fédération des Indigènes d'Alaska.

C'est à ce moment que le gouvernement ouvre le ban des négociations pour déterminer le futur des indigènes, des compagnies pétrolières, des parcs naturels et autres intérêts. Les pourparlers seront après, les activistes indigènes demandent à conserver la plus grande partie de leurs terres, le gou-

vernement, loin de les soutenir, est du côté de ceux qui veulent "développer" l'Alaska. Pour AFN, dont c'est la première expérience avec le gouvernement, la partie est rude...

Après des années de négociations, un traité est signé en 1971 entre le gouvernement fédéral et les indigènes alaskans. Acronyme : ANCSA. Alaska Native Claims Settlement Act, ou Acte du règlement des revendications territoriales indigènes en Alaska. Il divise l'Alaska en douze régions (voir la carte), met une corporation indigène à la tête de chaque région, et laisse aux indigènes 20% seulement du territoire, tout en leur octroyant 1 milliard de dollars en compensation pour le reste. Il crée une série de parcs naturels sur le territoire alaskan et donne aux partisans du développement la possibilité d'acquérir aux enchères les lots destinés à l'exploitation des ressources. A l'époque, le règlement apparaît aux diverses parties comme un modèle d'équilibre entre les différents intérêts.

Bizarre, bizarre, vous avez dit bizarre...

Les clauses d'ANCSA sont pourtant très bizarres et pour le moins contradictoires : le traité met sur pied des corporations indigènes dont le but est de faire des profits tout en préservant les traditions autochtones ! Ces corporations vont devoir employer du jour au lendemain des indigènes qui n'ont jamais travaillé dans un bureau, n'ont pas de formation de gestion, comptabilité, marketing ou droit, et qui sont entourés d'avocats, juristes et hommes d'affaires à l'affût des profits qu'ils peuvent retirer de l'innocence de leurs victimes.

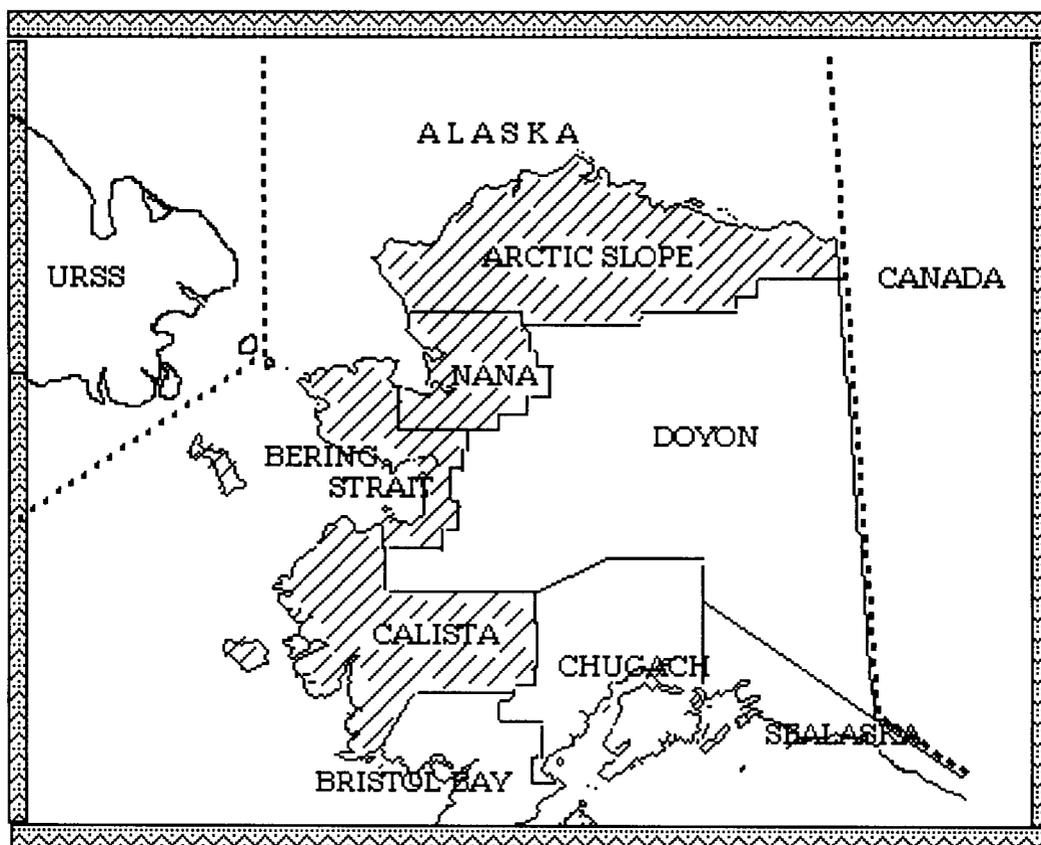
Par ailleurs, pour empêcher l'effondrement complet d'un système aussi absurde en quelques mois, les provisions d'ANCSA prévoient que pendant vingt ans, les corporations fonctionneront en vase clos, autrement dit, à la différence des autres corporations américaines, elles ne peuvent être rachetées. Ensuite, le capital de la corporation, représenté par des actions, est divisé entre les habitants de la région au moment du traité : cela crée une catégorie d'indigènes appelés "actionnaires", qui exclut tous ceux qui naissent après 1971. Et enfin, ces actions, de même que les corporations, ne peuvent être revendues pendant une période de vingt ans.

Qui expire le 18 décembre 1991...

Les remèdes

En vingt ans pourtant, les choses ont beaucoup évolué. L'Alaska a connu un boom pétrolier absolument fantastique, qui est aujourd'hui sur le déclin. Les autres industries, pêcheries, tourisme, abattage du bois, subissent des hauts et des bas, et n'arrivent pas au niveau de développement de l'industrie pétrolière.

Et les indigènes aussi ont évolué. Tout d'abord, ils se sont rendus compte que l'Acte n'était peut-être pas aussi favorable qu'on aurait pu le croire. Ensuite, ils ont eu à se battre pour conserver leurs droits de chasse et de pêche, et ont obtenu du gouvernement un deuxième accord, ANILCA, en 1977, garantissant leurs droits dans tout l'Etat, y compris sur le territoire des parcs naturels. Mais là aussi, le gouvernement trouve toujours de bonnes raisons pour limiter leurs droits. Et surtout,



REGIONS CREEES PAR ANCSA EN 1971

 Régions sous contrôle Yupik ou Inupiaq

de nombreuses corporations ont rapidement décliné, certaines ont même fait faillite.

Cela représentait de multiples dangers. Tout d'abord, qu'au bout des vingt ans, des "requins" racheteurs de corporations en péril ne viennent les acheter à bas prix. Ensuite que les indigènes, souffrant des ravages de la dépression et de l'alcoolisme, ne se mettent à revendre leurs actions pour des cacahuètes, alors que leurs actions représentent les terres, la richesse, l'avenir de leur peuple. Et puis les jeunes ont commencé à élever la voix : nés après 1971, ils ne sont pas actionnaires, ils n'ont pas de contrôle sur leur destinée, ils se sentent rejetés, inutiles...

Les tractations continuent aujourd'hui, mais de nombreuses corporations ont pris les mesures nécessaires pour empêcher leur rachat (en érigeant des barrières légales qui les rendent peu appétissantes aux yeux des "requins") et empêcher les actionnaires de revendre leurs actions. En même temps, certaines corporations ont décidé de diviser le capital entre tous les indigènes, y compris ceux nés après 1971, ceux qui naîtront demain, leurs enfants, les générations à venir. Autrement dit, le capital, au lieu de représenter un avoir individuel et forcément limité, représentera dans le futur la somme des atouts de la région, possédée en commun, et non individuellement, par tous ses habitants. On en revient donc lentement à la philosophie autochtone.

Et que dire des profits réalisés tout en maintenant la tradition? Tout le monde s'accorde à trouver l'idée absurde. Les corporations développent des programmes "doux" qui permettent

d'un côté un développement contrôlé de leurs ressources, et de l'autre qui assurent la transmission des valeurs et des connaissances traditionnelles. Ce n'est pas facile, et la route est encore longue qui mène à l'harmonie entre les deux mondes.

Qu'en disent les indigènes ?

J'ai été demandé à Walter Sampson, Directeur du Département Foncier de la Corporation NANA, son opinion sur la question d'ANCSA et des terres. Voici ses commentaires :

"En ce qui concerne ANCSA, je n'ai pas fait partie des négociateurs moi-même, et je pense que j'aurais été plus agressif, pour obtenir plus que ce qu'ils ont obtenu, en tout cas, plus de terres.

Sur la surface totale des terres de la région, le gouvernement a alloué une certaine partie à la corporation régionale, NANA, et aux corporations municipales. Par ailleurs, certains terrains peuvent revenir aux corporations si elles les choisissent. En tout, dans la région, les corporations municipales et NANA ont reçu environ 85% des terres auxquelles elles ont droit. Mais le reste des terres qui nous reviennent sont sous le contrôle du Bureau du Cadastre, elles contiennent des parcelles utilisées pour le transport par eau, les compagnies minières et d'autres propriétaires fonciers, et sont adjudgées par le gouvernement fédéral.

L'un des problèmes auxquels nous devons faire face sur les terres du gouvernement est celui de la continuation de nos activités traditionnelles de subsistance. Tout d'abord, il va falloir définir le mot "traditionnel", ça dépend de la façon dont les gens considèrent notre mode de vie. Ensuite, il est certain qu'ils essaient de supprimer nos activités de subsistance. D'une part, ils veulent les comprimer dans une certaine période, de telle date à telle date, et d'autre part, ils veulent mettre au point une liste de gens dans les villages qui seraient autorisés à chasser : mais quand ils seront tous morts, plus personne ne pourra vivre de sa chasse ou de sa pêche.

Alors, est-ce qu'ils vont amender ANILCA pour assurer la continuation de nos droits exclusifs aux activités traditionnelles ? Je ne le pense pas, ce serait vraiment ouvrir une boîte de Pandore. Je pense plutôt qu'ils vont essayer de passer un amendement à la Constitution de l'Alaska (*aux termes de laquelle, pour le moment, les indigènes en zones rurales ne peuvent bénéficier d'une garantie exclusive sur leurs droits de chasse et de pêche, dans la mesure où cela excluerait les autres habitants de l'Alaska, très jaloux de leur pêche et chasse sportives et commerciales.*)

Alors, un autre traité violé ?

Pas vraiment. C'est un traité du vingtième siècle, et les indigènes ont eu la possibilité de conférer avec les autres nations indigènes du continent avant de le signer. A l'époque, d'ailleurs, ANCSA a représenté un énorme pas en avant : pour la première fois, le gouvernement américain acceptait de négocier avec des autochtones avant de céder leurs terres aux nouveaux arrivants. Mais il est certain que certaines provisions du Traité sont étrangères aux traditions des autochtones

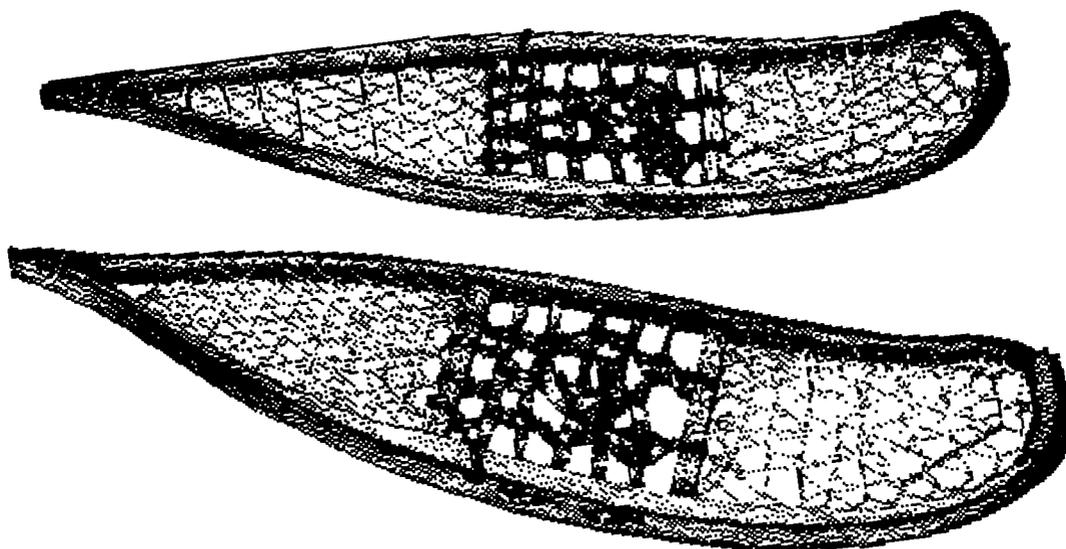
alaskans, et il est heureux qu'à l'heure actuelle, leurs leaders soient conscients de la nécessité de se protéger.

Il n'est pas évident non plus que le gouvernement fédéral, ou celui de l'Etat, aient l'intention de violer ses provisions au grand jour, comme dans le cas des traités indiens. Il y a, c'est sûr, des légistes qui s'emploient à trouver des failles qui permettent au gouvernement de contourner le Traité. Mais les corporations emploient elles aussi des juristes, chargés d'en faire appliquer les clauses dans leur intérêt.

La bataille se situe beaucoup plus au niveau des villages : équipés d'avions, de motoneiges et de hors-bords, armés de fusils à lunette, de jumelles et de radios, les indigènes continuent-ils à vivre de façon traditionnelle ? Il est possible que dans le cas de l'Alaska, la réponse soit vraiment positive. Ils peuvent avoir le harnachement le plus sophistiqué, il n'en reste pas moins que les chasseurs utilisent des traîneaux à l'ancienne, des raquettes, et surtout les connaissances que leur transmettent les anciens, pour traquer le gibier, l'abattre et le ramener à la maison, où il est entièrement utilisé, pattes, poils et plumes. Et nageoires... Et quand ils sont pris dans un blizzard, ce n'est pas leur équipement ultra-moderne qui leur permet de survivre par - 70, mais leur connaissance du terrain, des techniques de survie, et leurs parkas en fourrure.

Un mouvement se dessine aujourd'hui pour s'assurer que ces connaissances vont être transmises aux jeunes, pour leur passer les valeurs de leurs ancêtres, pour leur communiquer l'amour de leur terre, de leur environnement. S'ils reprennent la lutte, l'histoire d'ANCSA est loin d'être finie...

par Natalie Novik, Kotzebue, Alaska



Naukan, Sireniki, Ungazik : les Eskimos en Union Soviétique.

par Natalie Novik

La triste histoire des villages

Il existe environ 1600 ou 1700 Eskimos en Union Soviétique. Ils se nomment eux-mêmes en russe Eskimosy, et ne considèrent pas le terme péjoratif, à la différence des Inuit. Leurs dialectes appartiennent à trois groupes qui diffèrent légèrement : au sud de la péninsule tchoukche, Sireniki et Ungazik, étroitement apparentés aux habitants de l'île Saint-Laurent. Au nord, en face des îles Diomèdes, Naukan, un langage à la fois relié à celui des yup'it continentaux et à certains dialectes de l'Alaska du nord-ouest.

Mais les villages eux-mêmes, Sireniki, Ungazik et Naukan ont une triste histoire. Sireniki, Siqiniq, est toujours à sa place, mais les autorités soviétiques décidèrent dans les années 50 de reloger les habitants de Naukan et d'Ungazik, des villages habités depuis des temps immémoriaux. Ungazik, ou Chaplino en russe, fut abandonné pour un site plus loin à l'intérieur des terres, Novoye Chaplino, ce qui rend la chasse et la pêche infiniment plus compliquées. Les habitants de Naukan furent d'abord relogés dans un petit village tchoukche, Enurmino, avant d'être dispersés dans toute la région, Uelen, Lavrentiya, Lorino, Neshkan, etc... La raison de cette dispersion : très probablement le fait que tous ces autochtones ont des liens familiaux avec l'Alaska, et les autorités voulaient à tout prix les empêcher de communiquer avec les "Américains" alors que leur région commençait à ouvrir des "goulags", camps de concentration mêlant criminels et dissidents, attirant vers Magadan et Anadyr les plus sinistres exécutés des volontés de Staline et de ses successeurs.

Chasse, pêche et élevage de rennes

De tout temps, le Déroit de Béring, loin d'être considéré comme un obstacle, a représenté au contraire un bassin de culture entre les Eskimos et les Tchoukches du côté asiatique, et les Inupiat, Yup'it, Aléoutes et même les Indiens du côté américain. On ne compte plus les récits de groupes provenus d'une rive ou de l'autre et venus s'installer chez les voisins. Ou les histoires des Tchoukches qui débarquaient jusqu'au milieu du 16^e siècle en Alaska pour piller et voler les femmes...

Les ethnologues font une distinction savante entre les Eskimos et les Tchoukches, les premiers chasseurs et pêcheurs, et les seconds éleveurs de rennes. En réalité, il existe une large fraction de Tchoukches qui vivent dans des villages de bord de mer, au contact des Eskimos, et les deux populations sont totalement mêlées et vivent des mêmes traditions de chasse et de pêche. Et quant aux Tchoukches qui vivent à l'intérieur des terres de la Tchoukotka, ils ont des liens de famille très étroits avec leurs cousins "maritimes" et procèdent à toutes sortes

d'échanges avec eux, huile de phoque contre peau de renne, ivoire de morse contre viande, etc... Et aujourd'hui, vivant sous une économie collectivisée, les Eskimos peuvent tout aussi bien se retrouver à élever des rennes, pendant que des Tchoukches nés au milieu de la toundra deviennent des loups de mer endurcis.

L'église n'a pas pris en Tchoukotka. Les Tchoukches ont toujours été de farouches guerriers, et les Russes n'ont réussi que très tardivement à mettre les pieds sur leur territoire. L'église n'a pas suivi, car on était au bord de la révolution de 1917, et dans un sens, les Eskimos asiatiques ont mieux conservé leurs anciennes traditions que ceux d'Amérique, car, bien que les Soviétiques se soient acharnés à les faire dormir dans des lits, parler russe et porter des vêtements "civilisés", leurs efforts se sont heurtés aux conditions climatiques locales. Et aujourd'hui, les autochtones portent peut-être des manteaux, des complets et des chaussures quand ils travaillent au bureau, mais quand ils partent en mer, ils reprennent leurs pantalons de phoque.

Le rideau de glace

Pendant des siècles, les Eskimos de part et d'autre du Déroit de Béring avaient vécu en complète symbiose, échangeant les produits de leur industrie lors de foires gigantesques, comme la foire annuelle à Kotzebue. Après l'avènement des Soviétiques, les échanges continuèrent, les Américains avaient des postes de traite sur le rivage asiatique, les Eskimos venaient en Alaska s'engager pour les saisons de pêche. Et puis, la guerre éclate, la Deuxième Guerre Mondiale. Les Etats-Unis se battent aux côtés de l'Union Soviétique, leurs bombardiers partent d'Alaska pour survoler la Tchoukotka et traverser toute la Sibirie avant d'aller lâcher leur contenu en Allemagne. Personne ne pouvait soupçonner ce que la fin de la guerre allait apporter...

Soudain, en 1948, à l'orée de la guerre froide, les deux superpuissances décident de fermer leur frontière commune. Tout d'un coup, les indigènes du Déroit de Béring se retrouvent complètement isolés les uns des autres. Plus de contact du tout : plus de courrier, plus de visites, plus de téléphone, rien. Les familles sont séparées, et personne ne s'en soucie. Le monde se préoccupe de l'Allemagne divisée, mais ignore totalement les Eskimos. Et ça va durer quarante ans. Quarante ans de silence total. Les anciens meurent, les jeunes se marient, les enfants naissent, et personne n'est au courant de l'autre côté. On leur met dans la tête que, en face, ou bien c'est des Russkys, dangereux et inhospitaliers, ou des Amerloques, tout aussi dangereux et inhospitaliers.

En 1988, avec l'arrivée d'une nouvelle équipe au pouvoir en URSS, le "rideau de glace" fond enfin, lentement. Le premier groupe d'Eskimos alaskans rencontre leurs familles en Tchoukotka. Ils ne savaient même plus qu'ils étaient apparentés. Les deux superpuissances signent un accord qui permet aux indigènes de part et d'autre du Déroit de visiter leurs familles sans avoir à obtenir un visa, juste une autorisation. Et depuis trois ans, des centaines d'Eskimos traversent le Déroit, retrouvent leurs parents, et découvrent l'autre pays. Le dépaysement est total...

La nouvelle vie

La Tchoukotka est l'une des régions les plus pauvres de l'URSS, car toutes ses réserves en or étaient accaparées par Magadan, la métropole locale, et Moscou. Mais la Tchoukotka s'est érigée en République Autonome ce printemps, et tout en restant au sein de la République de Russie, son gouvernement renégocie avec Moscou pour assurer à la région une base économique plus stable. En réalité, avec le plus large troupeau de rennes d'Union Soviétique, des réserves d'or et de minéraux, des pêcheries et de nombreuses possibilités pour le tourisme, la Tchoukotka peut se développer et devenir une région de pointe, d'autant plus qu'à la différence du reste de la façade Pacifique du pays, elle bénéficie d'une longue tradition de relations avec l'Alaska. Relations familiales, mais aussi économiques et culturelles.

Les indigènes commencent également à s'organiser, à l'image des autres organisations autochtones de l'hémisphère nord. Vladimir Sangi, un écrivain autochtone de l'île Sakhaline, a fondé une "Association des Indigènes de Sibérie, du Grand Nord et de l'Extrême-Orient", dont le but est de rassembler 26 groupes indigènes reconnus par Moscou, et de mettre au point un programme commun. Cette Association compte aujourd'hui de nombreuses filiales, plus ou moins efficaces, mais en tout cas, l'Association des Indigènes de Tchoukotka est l'une des plus actives. Son Président, Alexandr Omrypkir, est également représentant de l'Union Soviétique au sein de la Conférence Circumpolaire Inuit, et l'expérience qu'il retire de ses contacts avec les Inuit du Canada, du Groënland, d'Alaska

lui sert de base pour définir une politique orientée vers la priorité des droits des indigènes, priorité qui choque les Russes et les Ukrainiens de Tchoukotka, habitués à penser que tout le monde est égal (sauf que eux, évidemment, sont plus égaux que les autres).

Le gouvernement de Moscou sent le vent de révolte qui court parmi les indigènes, et Yeltsin a été le premier à voter un budget pour reconstruire les villages de Tchoukotka, pour leur assurer des rations alimentaires prioritaires pendant l'hiver, et à soutenir leur effort pour aboutir à une certaine forme d'autonomie.

Mais il est encore trop tôt pour savoir quelle forme cette autonomie va revêtir, car la Tchoukotka a servi pendant de longues années de baigne stalinien, de goulag, et les sbires de l'ancien pouvoir sont toujours là, peu décidés à lâcher leurs postes, sachant bien que Moscou est trop loin pour les empêcher de tourner en rond. Et quand ce ne sont pas des brejneviens bon teint, ce sont des individus peu recommandables, des rebus de la société qui ont trouvé refuge à l'autre bout du pays, et s'imaginent qu'ils peuvent donner des ordres aux pacifiques indigènes.

L'autre rive

Mais l'été dernier, pour la première fois depuis peut-être cent ans, cent cinquante ans, les Eskimos ont traversé le Déroit de Béring en barques pour venir à la foire de Kotzebue. Six barques de chasse à la baleine, six mètres de long, deux mètres de large, dix personnes par barque, pas de radio, pas de gilets de sauvetage... Ils ont mis trois jours pour faire 200 km avec des tout petits moteurs, qui se sont donnés le mot de tomber en panne. Mais l'émotion était à son comble ce matin de juillet sur le rivage de Kotzebue, des centaines de gens étaient rassemblés pour voir poindre dans la brume les "Soviétiques", les Eskimos de Uelen, Lavrentiya, Lorino, Inchoun. Et lorsque les barques se rapprochèrent du rivage, les danseurs eskimos de Kotzebue se mirent à danser et à chanter pour leurs visiteurs, qui, en retour, reprirent les mêmes danses et les mêmes chants dans leurs barques avant de sauter sur le rivage pour se joindre à eux.

De nombreux programmes d'échanges existent aujourd'hui, et conduiront dans un avenir proche à de nouveaux programmes de soutien et de développement économique pour aider à la fois les villages en Union Soviétique et les communautés en Alaska.

Alors, demandez à Leonid Anos, maire de Uelen, mais aussi cousin des Milligrok de la Petite Diomède (USA), ce qu'il en pense : "J'espère que nous allons reprendre nos anciennes relations. Il y a beaucoup de traditions qui se sont conservées chez nous, et que nous pouvons vous transmettre. Et vous avez une avance technologique dont nous pourrions bien bénéficier." Lorsqu'il repartit, après sa visite à la foire de Kotzebue cet été, ses danseurs étaient aphones après une semaine de danses et de chants avec les danseurs alaskans, mais ils remportaient avec eux trois moteurs tout neufs pour leurs modestes embarcations!



Misha Ankaun, danseur eskimo du village de Lavrentiya -
Photo : Natalie Novik

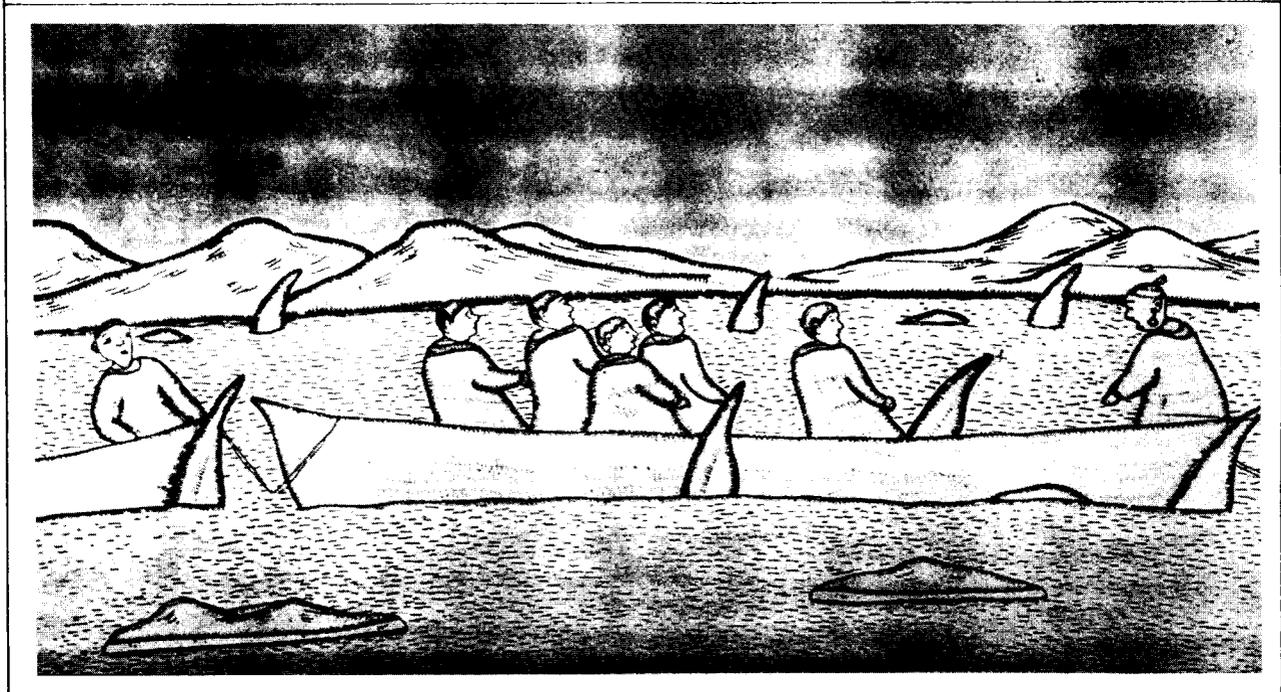
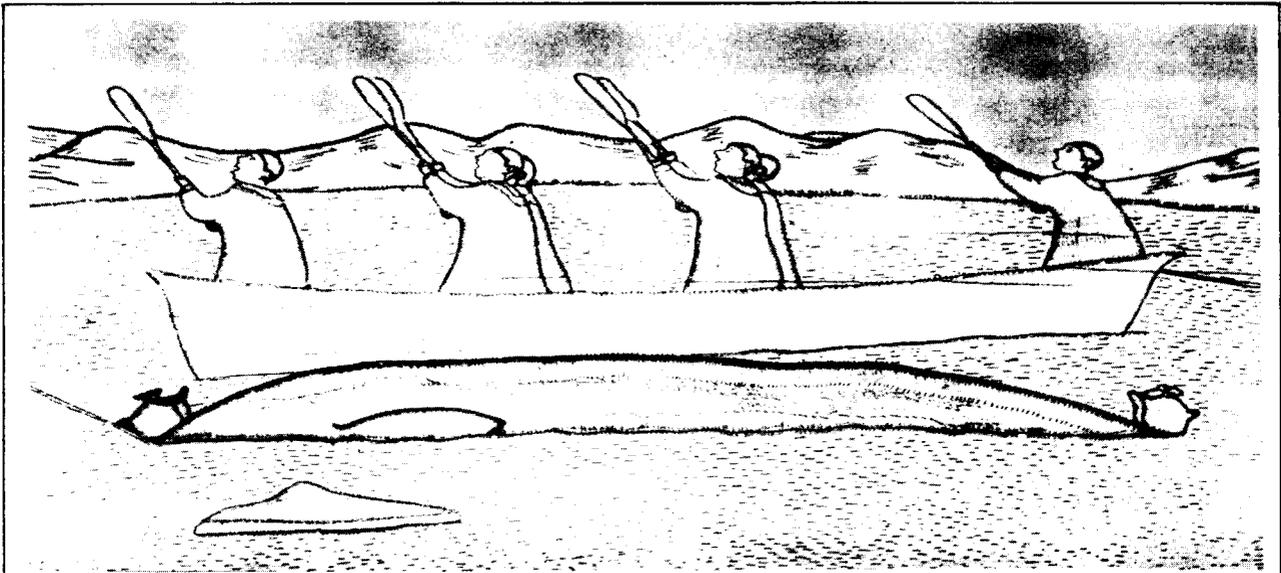
Récit des Eskimos de Tchoukotka : Les orques de Naukan

L'été, les chasseurs eskimos chassaient à bord de leurs embarcations en peaux de morse, avec une voile et des rames. Les instruments utilisés pour chasser les baleines et les morses étaient des harpons et de longues lances. Parfois, il arrivait que les chasseurs soient tués par ces énormes bêtes.

Un jour, les chasseurs prirent une baleine. Ils la prirent en remorque entre deux barques, et se mirent à crier suivant la tradition: "Ook, ook, ook." Le capitaine de la deuxième barque avait des boucles d'oreille, car il était shaman. C'est sur ses ordres que les hommes criaient "Ook, ook, ook."

Alors que les chasseurs remorquaient leur baleine, soudain des orques firent leur apparition et elles attaquèrent les barques, les poursuivant avec leur butin vers le rivage. Les chasseurs prirent peur : il y avait beaucoup d'orques, et elles auraient pu renverser les barques, c'est pourquoi personne ne les touchait. Mais le shaman dans la deuxième barque était plus près des orques et il leur chuchotait quelque chose dans leur langue. Mais en dépit de ses efforts, les orques ne s'éloignaient pas.

Le rivage était maintenant proche. Tout à côté de Naukan, il y avait une caverne où les orques se rendaient tous les étés. Et elles dirigèrent les barques en direction de cette caverne. Quelques orques pénétrèrent dans la caverne et se mirent à tirer la





première barque à l'intérieur de la caverne avec les chasseurs à bord. Le capitaine n'arrivait pas à couper la courroie qui retenait la baleine à la barque. Et la plus grande orque entraînait la barque vers le fond de la caverne. Les hommes se cramponnaient aux pierres, mais ils furent entraînés au fond malgré leur résistance.

Le capitaine de la deuxième barque, le shaman, détacha ses boucles d'oreille et les jeta à la mer. Il put alors couper aisément la courroie, *et les gens*

retrouvèrent des épaves. Ils comprirent aussitôt qu'il s'agissait de la barque que les orques avaient entraînée dans la caverne, et avaient ensuite jetée sur la colline. Ce spectacle les fit pleurer.

Illustrations par Vasili Emrykan, scènes gravées sur une défense de morse.

Extrait de "La Nouvelle Vie des Vieilles Légendes de Tchoukotka", Magadan, 1987



Ratiocinations

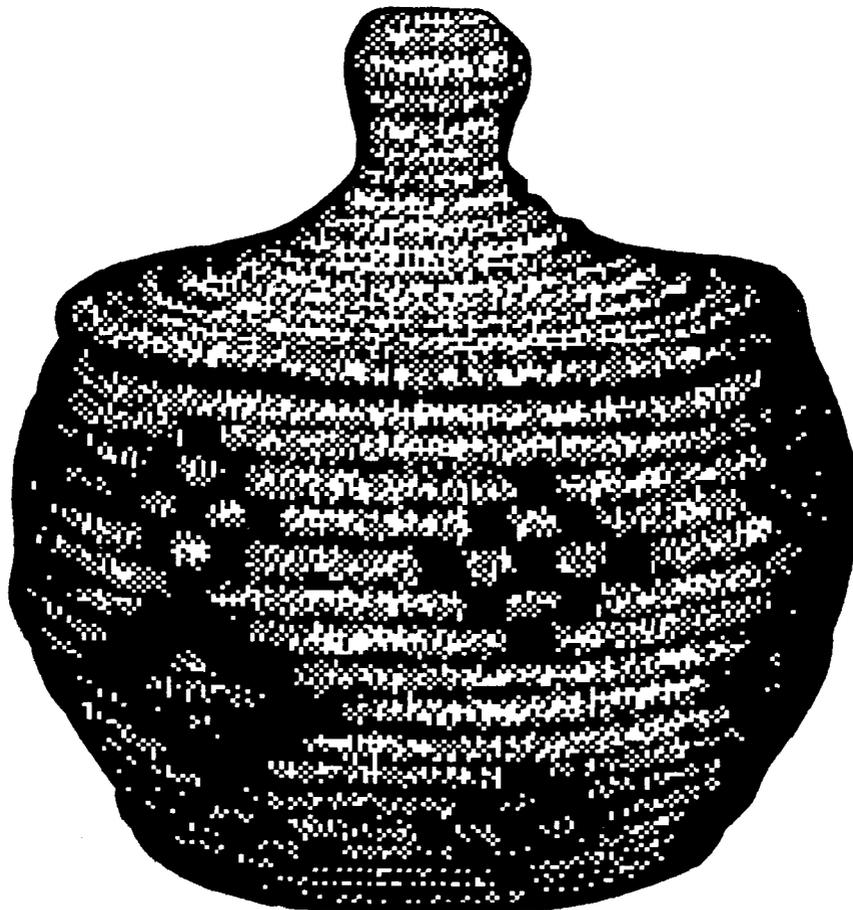
Depuis une semaine, je me réveille le matin au clair de lune, une lune brillante comme un soleil dans une nuit d'un noir opaque. Et puis je déjeune en regardant le soleil se lever, et lorsque je vais faire les courses le soir, il vaut mieux laisser le moteur de la 4 x 4 tourner, sinon en vingt minutes, la voiture redevient réfrigérateur. C'est pratique pour transporter les surgelés : on peut même s'attarder à bavarder avec un autre conducteur, les surgelés ne risquent pas de fondre. Même chose pour la cuisine : si vous avez besoin de refroidir une crème anglaise, pas de problème, on ouvre la porte, on laisse le bol deux-trois minutes dehors et hop, le tour est joué.

L'hiver, au-delà du Cercle Polaire, n'est peut-être pas aussi froid qu'on voudrait bien l'imaginer : évidemment, le thermomètre affiche -30, et dans le vent, ça peut tomber aux environs de -50, avec des pointes du côté de -90, mais dans l'ensemble, c'est tout à fait vivable, parce que c'est sec. Très sec. Désertique même. Et qu'en plus, il ne viendrait pas à l'idée d'un être humain raisonnable de sortir sans être complètement emmitouflé de fourrures. Au pluriel. Mitaines en castor. Toque en renard. Col en glouton. Revers en loup. Parka en écureuil ou en caribou...

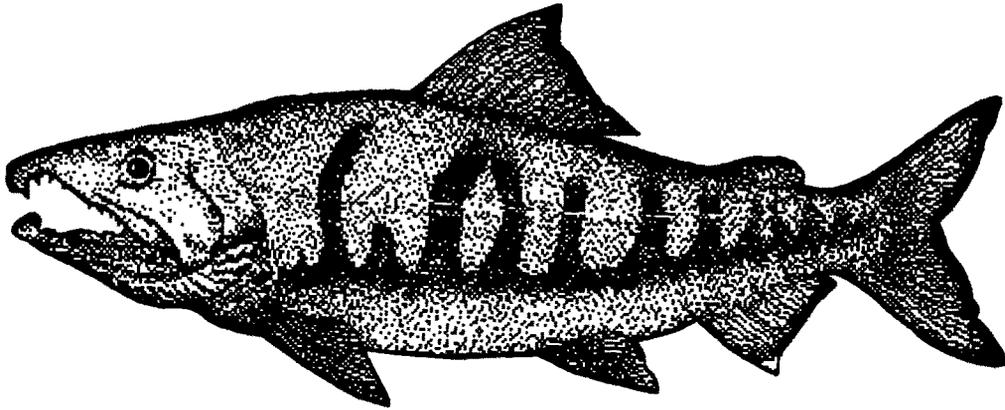
C'est joli, l'hiver ici. D'abord les costumes colorés, tout le monde porte des parkas brodées toutes décorées de fourrures.

Ensuite, les couleurs de l'Arctique sont absolument psychédéliques : la glace est turquoise, cobalt, gris foncé, argent, diamant, le ciel passe du violet à l'orange, avec toutes les nuances du carmin et du pourpre en quelques heures, et les montagnes à l'horizon se couvrent de tons pastels, mauve, bois de rose, bleu pâle... La palette est fascinante lorsqu'on y ajoute l'éclat du givre et le chatolement des aurores boréales.

L'été, par comparaison, est un ton en dessous : les collines vertes et roses, la mer, bleu vif, le ciel blanc de soleil de minuit, 24 heures de jour tous les jours pendant deux mois. On a du mal à dormir, les pêcheurs sont au travail toute la nuit, les enfants jouent jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement... On oublie de se coucher, parfois il est quatre ou cinq heures du matin quand on s'aperçoit qu'il va falloir commencer toute une journée de travail dans trois heures ! Il fait très chaud l'été par ici, et plus loin, dans les montagnes, le mois de juillet est un enfer, la chaleur et les moustiques. Et pas n'importe quels moustiques... On les baptise l'oiseau national de l'Etat d'Alaska ! Il y a même un désert du côté de Selawik, un vrai désert avec des dunes de sable... Ça tape sur le système des gens de l'extérieur qui viennent chercher à faire fortune dans le Nord : rien ne correspond à ce qu'ils attendent, ni le climat, ni les gens, ni les animaux, ni le ciel... Mais si on n'attend rien, alors, c'est merveilleux, car on a une nouvelle surprise tous les jours.



PANIER YUPIK EN HERBE TRESSEE



Certains soirs, tout le monde est sur le front de mer à regarder le soleil se coucher. Rien d'autre. C'est un événement en soi, c'est d'une beauté à vous couper le souffle, ça mérite qu'on s'arrête plusieurs heures pour regarder ça en cinémascope et en direct.

Vous me direz : mais que peut-on faire dans une petite ville de 4000 habitants dans l'Arctique ? Tellement d'activités qu'on n'a pas le temps de tout faire. D'abord, il faut compter avec le fait que les Eskimos sont super hospitaliers, donc il y a tout le temps des gens à visiter, des soirées à la fortune du pot, des sorties entre amis... Et puis il y a le basket, le sport national de l'Arctique, des soirées de musique, des journées de fête, des visites de délégations, un centre sportif, un musée, une bibliothèque, on peut louer des vidéos, aller au restaurant, faire du shopping...

Nous voyons environ 8000 visiteurs passer par ici pendant l'été, des Américains, des Asiatiques, des Européens, des Australiens même. Toujours dérouter. Ça ne ressemble pas à leur idée du Grand Nord, ils cherchent les igloos... Il y a les chiens de traîneaux bien sûr, mais tout le monde circule en tout-terrains. Les saumons sont suspendus à sécher devant les maisons, mais on leur offre des hamburgers au restaurant. Les vieux raccommodent les filets, mais les jeunes font de la planche à voile. Et les vieilles dames portent bien les calicos traditionnels, mais avec des jeans et des baskets !

Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'histoire n'est jamais figée, jamais fixée pour toujours dans un passé simple. Les Inupiat que Curtis a photographié au début du siècle ne vivaient pas du tout comme ceux que l'amiral Otto von Kotzebue rencontra cent ans plus tôt. C'est un rêve d'ethnologue, d'anthropologue en mal de primitifs épargnés par la civilisation que de croire aux cultures intactes. Il y a toujours interaction : la langue yupik compte 290 mots de russe, et la plupart des Yup'it croient sincèrement que ce sont des mots à eux. Deux continents se rencontrent ici, mais pour les gens de la région, ces délimitations géographiques ne signifient pas grand-chose, pas plus que pour les morses ou les mouettes qui franchissent tous les jours la ligne qui marque aujourd'hui et demain, l'Asie et l'Amérique, l'URSS et l'Alaska. Ils ont toujours vécu sur le rivage d'une mer bordée au sud par les Iles Aléoutiennes et au nord par la banquise polaire, ils ont toujours pratiqué des échanges, ils ont toujours chassé et pêché les mêmes animaux.

Les étiquettes que le monde occidental cherche à leur coller sur le front les font beaucoup souffrir. J'ai vu déménager Alvie et Virginia Shagloak, ils ont quitté leur petite bicoque toute de guingois à proximité du rivage pour s'installer à l'autre bout du village, dans une maison toute neuve, avec tout le confort : à leur âge, 70 ans et quelque, et toutes les infirmités qu'ils doivent à une vie de labeur intense, ils sont enfin au chaud, ils peuvent regarder la mer par une grande fenêtre, ils peuvent avoir leur famille avec eux dans la maison... Bien sûr, ils préfèrent dormir sur des lits bas, près du sol, et naturellement, ils ne sont pas prêts de renoncer à leur alimentation traditionnelle et équilibrée. Mais ils ont le choix de décider de ce qu'ils veulent conserver parmi leurs traditions et de ce qu'ils veulent adopter de la civilisation occidentale. Et ils font le choix en toute connaissance et avec honnêteté. Personne ne peut leur mettre une étiquette disant qu'ils sont d'authentiques Inupiat. C'est à eux de le décider, et à nous de respecter leur décision.

Les visiteurs, les cheechakos, les Blancs restent rarement dans l'Arctique. Quand ils le font, c'est qu'ils ne peuvent pas fonctionner dans une ville. Boris, d'origine russe, trappeur l'hiver, travaille l'été comme guide, mais la trappe le démange, et à la première neige, Boris disparaît dans la toundra. Mais si vous emmenez quelques Yup'it à New-York ou Anchorage, au bout de deux jours, ils ont tellement le mal du pays qu'ils font pitié. Ils sont viscéralement attachés à leur terre, à leur famille, à leur mode de vie, et bien que certains d'entre eux arrivent à s'arracher et à vivre en ville, ils reviennent toujours. Ne serait-ce que pour les vacances. Et en ville, ils font tout leur possible pour se recréer une famille, un mode de vie, un territoire. Boomerang.

Ces quelques ratiocinations pour vous encourager, digne lecteur, à venir voir tout ça. Ce n'est pas aussi difficile et aussi coûteux que vous le pensez. Il faut un visa pour les Etats-Unis, un billet d'avion pour Seattle et puis Anchorage (et il y a des charters qui font ça régulièrement), et de là, on peut trouver des tarifs très raisonnables pour faire une petite pointe vers Prudhoe Bay (les champs de pétrole), Nome (les mines d'or) ou Kotzebue (les Inupiat). Mais ne jamais oublier que l'avion est le seul mode de transport vers l'ouest et le nord de l'Alaska : pas de routes, pas de trains. Les avions se posent pratiquement partout, sauf peut-être sur l'île de la Petite Diomède, au beau milieu du Déroit de Béring ! C'est un petit rocher...

N. Novik

Interview de Tony HILLERMAN (2)

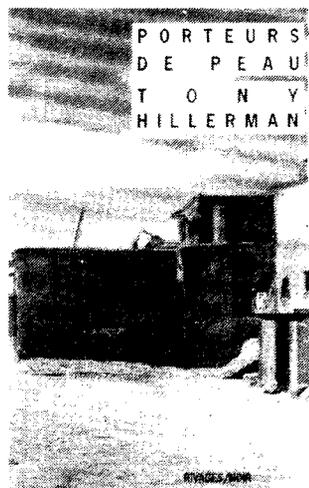
par Francis GEFARD,
Librairie "Millepages"



89 F

Quand une anthropologue notoire arrive dans les Montagnes sacrées du pays Anasazi, elle est d'abord furieuse de découvrir que le site funéraire pré-navajo a été pillé ; puis elle est terrifiée par ce qui surgit de l'ombre.

Des semaines plus tard, le lieutenant Joe Leaphorn, en examinant un rapport selon lequel l'anthropologue a dérobé de précieux objets, découvre aussi qu'elle a disparu. L'affaire prend un tour sinistre lorsque Jim Chee, à la recherche de matériel de fouilles disparu également, trouve autre chose de nettement plus macabre dans une fosse. Leaphorn et Chee devront unir leurs forces pour exhumer le passé et résoudre une longue série de meurtres plus étranges les uns que les autres.



50 F

Les porteurs-de-peau sont les sorciers, les loups navajo qui décident d'apporter le mal à leurs congénères. Ils rodent dans les ténèbres de la Grande Réserve, parfois couverts d'une fourrure d'animal, et possèdent des pouvoirs surnaturels. Trois meurtres sont commis, peut-être quatre. Une nuit, Jim Chee, le policier navajo traditionaliste, est tiré de son sommeil et plonge dans l'angoisse. Alors commence une enquête qui lui fera cotoyer le lieutenant Joe Leaphorn et les marquera tous deux profondément, dans leur esprit comme dans leur chair.

F.G. — A propos d'intrigue, pourriez-vous nous dire comment vous construisez vos livres et comment vous en trouvez les sujets car chacun de vos romans est traversé d'un thème : dans le *Peuple de l'ombre*, vous abordez les problèmes des ressources naturelles du sous-sol de la réserve ; dans le *Voleur de temps*, vous vous intéressez au mystère des Anasazis, peuplade indienne du sud-ouest des Etats-Unis qui, parvenue au XIII^e siècle à un stade de civilisation avancée, disparaît sans raison apparente, ce qui demeure une énigme pour les archéologues qui étudient les innombrables ruines de villes et de villages abandonnés ; dans le *Vent sombre* vous pénétrez dans la diaspora des Navajos qui vivent dans les grandes métropoles de la côte Ouest ; dans *Là où dansent les morts*, vous explorez la culture des Indiens Zunis ; dans *La femme qui écoute*, vous abordez le problème de la revendication politique des Indiens en introduisant des militants armés, etc.

T.H. — Je ne choisis pas les sujets consciemment, ils s'imposent d'eux-mêmes à un certain moment. Je lis toujours la presse attentivement, je fais attention à toutes sortes de choses, j'écoute, je regarde autour de moi, je collecte des informations en discutant, en étant attentif à ce qui se passe.

F.G. — Déformation professionnelle ?

T.H. — Très certainement, j'ai du mal à perdre les habitudes et les réflexes liés à l'exercice du métier de journaliste. Par exemple, le problème des ossements indiens conservés au Smithsonian Institute m'a servi de base à mon dernier livre *Talking God (Dieu qui parle)*, ou encore les vols de poteries anasazis dans le *Voleur de temps*. Tout cela intervient en remontant à la surface de mon imagination sans vraiment que j'y prenne garde. De la même manière, quand je commence à écrire, des événements extérieurs ou personnels viennent modifier le cours de l'histoire, rien n'est figé, c'est différent pour chaque livre. C'est un travail permanent qui nécessite et qui découle d'une documentation. Tout d'abord, il y a les lieux de l'histoire, je travaille toujours avec une grande carte de la Réserve Navajo en face de moi sur le mur, je me rends sur chacun des lieux que j'ai retenus pour le livre en cours, faire un reportage, m'imprégner des paysages afin d'être à même de restituer au mieux les endroits quand est venu le moment d'écrire, ceci dans un souci d'exactitude mais aussi parce que j'adore ce pays et ses paysages dont je ne me lasse pas. Je parcours ainsi la Réserve, je mémorise les lieux choisis, puis je commence à écrire l'histoire, sans vraiment savoir ce qui va se passer. En ce qui concerne les crimes, soit ils proviennent de faits divers ou bien je les invente, selon les besoins de

l'intrigue. J'écris le premier chapitre et le recommence autant de fois jusqu'à ce que j'en sois réellement satisfait, que les choses se mettent en place et me paraissent sonner juste. Alors je vois comment l'intrigue va se construire. Souvent il me faut plusieurs essais avant d'être content de moi, voilà pourquoi ça me prend tant de temps pour écrire.

F.G. — La Nature tient une grande place dans vos livres, tout comme elle est très importante pour les Indiens. Vous avez un sens aigu de la description des endroits où se déroulent vos romans. Cette façon que vous avez de décrire la flore et la faune nécessite également une connaissance parfaite de cette région et de son milieu naturel.

T.H. — C'est vrai je suis passionné par cet environnement. Depuis toujours le contact avec la Nature est très important pour moi, voilà pourquoi je n'hésite pas un instant avant de me rendre sur les lieux de l'action, ça me plaît toujours autant.

F.G. — Revenons à vos personnages. Qu'il s'agisse de Jim Chee ou de Joe Leaphorn ou bien d'Indiens, hommes ou femmes, que vous mettez en scène dans vos livres, on a l'impression qu'ils donnent à eux tous la gamme des façons d'être indien aux Etats-Unis aujourd'hui.

T.H. — J'espère qu'il y en a d'autres ! Mais j'essaie de dépendre objectivement la plupart des attitudes possibles. Les réactions de mes lecteurs et lectrices navajos m'importent énormément.

F.G. — Vos personnages indiens sont en fait à la frontière de deux mondes et de deux cultures, la leur et celle des Blancs. D'un côté certains quittent la Réserve en vue d'une assimilation complète ou en proie à une marginalisation qui les conduit au sous-prolétariat dans les ghettos des villes américaines, de l'autre certains demeurent sur la Réserve inconditionnels de la tradition et de la culture navajo, ou encore par résignation. Comment ressentez-vous cette crise de l'identité indienne ?

T.H. — Comme professeur à l'Université, j'ai souvent eu l'occasion de percevoir cette crise. Je n'avais pas beaucoup d'étudiants indiens, pour cause, ils ont peu accès à l'enseignement supérieur et ce depuis peu de temps, mais j'avais quelques jeunes Navajos, garçons et filles et j'ai souvent discuté avec eux, à propos de tas de sujets, mais surtout de leur avenir. Ce que la plupart d'entre eux souhaitaient, c'était d'obtenir un diplôme et trouver un travail intéressant à Chicago ou dans une grosse ville du pays. Certains réalisent ce projet, d'autres pas. Il arrivait souvent que la réponse à cette question d'avenir variait d'une semaine sur l'autre. C'est un choix culturel décisif et déchirant. De plus la culture navajo est basée sur la famille, ce sont généralement de grandes familles, d'autant plus que cette notion est plus étendue chez eux. A ce titre, les charges familiales sont plus importantes et ils ont un sens aigu de la solidarité d'où l'extension des responsabilités de chacun face aux siens.

F.G. — J'ai appris que vos livres étaient au programme dans les écoles indiennes navajos de la Réserve.

T.H. — C'est vrai. Au départ, je m'en suis trouvé gêné, j'ai considéré cela comme une

énorme responsabilité et un honneur que je ne pensais pas mériter. Après tout je ne suis qu'un Blanc moi-même. Un jour une librairie navajo m'a dit qu'elle était fière d'être navajo après avoir lu mes livres, que pour une fois les Indiens étaient de vrais héros qui sortaient toujours vainqueurs, même s'il ne s'agissait que d'enquêtes policières. Voilà ce qui explique que les personnages de Joe Leaphorn et surtout celui de Jim Chee soient si populaires pour les jeunes Navajos, garçons et filles, car Jim Chee essaie de conserver son identité culturelle tout en s'adaptant au monde moderne.

F.G. — Et vos lecteurs blancs, quelles sont leurs réactions ?

T.H. — Il y a ceux qui me lisent parce qu'ils veulent lire quelque chose de distrayant même s'il y a des Indiens, les amateurs de romans policiers et ceux qui sont d'abord intéressés par les cultures indienne, quitte à lire des romans policiers. Pour les uns comme pour les autres, sans faire de distinction, je veux écrire des romans où les enquêtes soient passionnantes mais je ne peux m'empêcher de vouloir leur faire partager mon propre intérêt pour les Navajos et leur culture. Je n'ai pas l'intention d'écrire d'ouvrage doctoral à leur sujet, je ne serai pas capable ni même intéressé par un livre d'ethnologie ou d'anthropologie sur les Navajos; je souhaite juste éveiller la curiosité des gens et attirer leur attention en mêlant le plaisir d'écrire des histoires policières à celui de leur parler des Navajos et de les faire mieux connaître.

F.G. — Dans un de vos livres, *Femme qui écoute*, vous abordez les problèmes politiques de la revendication indienne, notamment en y introduisant des militants armés qui ne sont pas sans rappeler ceux de l'AIM (*American Indian Movement*). Est-ce une réalité encore aujourd'hui ?

T.H. — A vrai dire, ce sont d'anciens militants de l'AIM qui, tout en étant sincères, adoptent la position du refus face aux Blancs. Dans les années 70, l'AIM était très populaire chez les Navajos, surtout chez les jeunes. Leurs idées sont généreuses, leurs revendications bien souvent fondées; d'ailleurs, bon nombre d'entre elles ont enfin abouti ces vingt dernières années: respect des traités, dédommagements, restitution des territoires.

Mais, malheureusement, les formes de combat ne sont pas toujours adaptées. En ce qui concerne les Navajos, l'AIM a beaucoup perdu de sa crédibilité et de son influence suite à un conflit social intervenu dans une filature à Shiprock au Nouveau-Mexique. Une entreprise américaine avait un contrat avec le Conseil tribal, elle employait beaucoup de Navajos, surtout des femmes. Dans cette région, elle constituait le centre économique vital. Interviennent des revendications salariales de la part des employés, la situation s'enlise. Arrive l'AIM qui bloque les négociations et adopte une position dure, les avocats du mouvement prennent l'affaire en main. Finalement la direction de l'entreprise ne cède pas et transfère l'usine dans le Sud-Est asiatique où la main-d'œuvre est meilleur marché. Tous les employés se retrouveront au chômage, ce fut une grande défaite politique pour l'AIM. Malheureusement les forces n'étant pas équilibrées de part et d'autre, la négociation aurait été préférable.

F.G. — Ceci nous amène aux problèmes de la Réserve Navajo. Nul n'ignore le rôle perni-

cieux que joue le BIA (*Bureau of Indian Affairs*) dans la conduite des affaires. Il y a à la fois des tentatives de désindianisation des enfants, notamment par le biais des *boarding-schools*, les pensions où sont envoyés les petits Navajos. Ces écoles se trouvant parfois à des kilomètres de leur famille, ils ne retrouvent celle-ci qu'aux vacances d'été. Il y a le contrôle plus ou moins direct sur les richesses naturelles par le biais de certains modes d'exploitation ou de commercialisation et il y a enfin les problèmes de corruption des hommes politiques navajos illustrés par la récente déposition du président du Conseil tribal par le gouvernement américain qui provoque une situation extrêmement confuse. Qu'en pensez-vous ?

T.H. — Les Blancs n'ont rien à voir avec tout cela, il faut qu'ils laissent les Navajos régler eux-mêmes leurs problèmes. Le gouvernement fédéral ne devrait pas se mêler des affaires internes de la tribu. A mon avis, le gouvernement de ce pays pourrait aider les Indiens à résoudre leurs problèmes à la condition que ce ne soit pas par le biais d'une prise en main. Pour une fois, laissons-leur la maîtrise de leur destin !

Nous remercions aussi notre ami André Baur pour cette autre interview qu'il a réalisée à Metz le 2 Mai 1991 :

A.B. : Pourquoi avoir choisi systématiquement le cadre des Indiens Navajo pour vos romans ?

T.H. : A cela plusieurs raisons, mais probablement que la plus importante est le fait d'avoir trouvé des gens passionnants, que tout le monde devrait trouver passionnants. J'écris sur eux.

A.B. : En 1992, on va fêter le 5^e anniversaire de la "découverte" de l'Amérique par Christophe Colomb. On va beaucoup parler du problème des Indiens. Pour vous qui vivez parmi les Navajo, quels sont les grands hiatus entre ces deux civilisations, les grands contre-sens, les grands problèmes ? Quelles sont les principales incompréhensions ?

T.H. : La plupart des Américains blancs ne savent rien sur la culture indienne, n'ont aucune idée de la manière dont les immigrants européens leur ont volé la terre. Un des principaux problèmes entre Blancs et Indiens, c'est que les Indiens sont pauvres et qu'ils ont été mis en des endroits où les Blancs de souche européenne ne pouvaient ou ne voulaient pas vivre. C'est le problème principal. Dans ces endroits retirés, il y a peu de possibilités pour eux de gagner leur vie et de nourrir leur femme et leurs enfants.

A.B. : Dans les contacts entre Blancs et Indiens, les microbes de la grippe et de la variole ont joué un rôle catastrophique. Ces virus ont-ils encore des effets dévastateurs actuellement ?

T.H. : La plupart des tribus sont maintenant assimilées, donc il n'y a plus véritablement de différences entre eux et les autres. A la limite, on ne peut plus les différencier. Les Indiens qui ont gardé leur culture sont ceux qui sont restés entre eux, surtout ceux du Sud-Ouest. Ils ont été en contact avec les Blancs depuis longtemps; ces maladies-là sont passées, c'est terminé. Leurs problèmes sanitaires maintenant sont plutôt liés à la nourriture; ils souffrent notamment beaucoup de diabète. **A.B.** : Et l'alcool ?

T.H. : Ce n'est pas prouvé, mais il semblerait qu'ils soient plus sujets que les Blancs à l'alcoolisme. Le problème est un peu exagéré. Bien sûr, l'alcoolisme est pire pour eux que pour les Blancs. Pour la Réserve que je fréquente, je ne connais pas de Navajo ayant des problèmes d'alcoolisme. En revanche, dans les villes frontalières comme Farmington, on en voit pas mal.

A.B. : Les Navajo vous ont-ils parfois demandé de passer des messages idéologiques ou politiques ?

T.H. : Jamais. Jamais. Ce n'est pas une démarche de Navajo. Personne ne m'a jamais demandé de faire passer un message bien que je connaisse le Président du Conseil Tribal actuel. Je le connais un petit peu. Je l'ai rencontré ainsi que le précédent. La majorité des Navajo que je connais travaillent: celui-ci va remplir votre réservoir à la station-service, celui-là garde ses moutons. Je n'ai pas de contacts particuliers avec les leaders politiques, même si je les connais un peu.

A.B. : Comment envisagez-vous l'avenir des Indiens ? La Réserve: c'est le ghetto... Vivre au milieu des autres en quittant la Réserve, c'est l'assimilation...

T.H. : La plupart des tribus sont assimilées. J'ai grandi dans l'Oklahoma avec des Indiens Potowatomis qui étaient totalement assimilés: le Gouverneur de l'Etat était indien. Pour le reste, il faut séparer deux choses et c'est mon avis: pour les Indiens des Plaines, il y a peu ou pas d'espoir, ils sont touchés par le matérialisme et le capitalisme. Les tribus qui resteront seront celles qui auront su préserver leur culture, ce sont les Navajo et les Pueblo, ceux qui sont au Nouveau-Mexique, le long du Rio Grande. Les Navajo ont une religion très forte et très riche qui leur permettra de survivre. Leur religion leur permet l'adaptation. Les Pueblo ont maintenu leur vie essentiellement autour de leur religion; mais ils vivent d'une certaine façon qui leur permet d'aller travailler chez les Blancs, de revenir chez eux et de garder leur identité.

INTERVIEW DE BOBBY CASTILLO

à Paris , nov. 91, pour Nitassinan

Nitassinan avait tenu à participer activement à la tournée européenne pour la libération de Leonard PELTIER qu'Angela Warsitz, de Pologne, avait lancée fin octobre - début novembre. Bobby CASTILLO, de la Nation Apache, porte-parole de l'"Indian Treaty Council" et du "Comité de Défense de Leonard PELTIER", avait animé une soirée d'information très positive, puis amicalement accordé cette interview à Sylvain DUEZ ALESANDRINI et Catherine JEYAKUMAR de Nitassinan, le 4 novembre à Paris.

NITASSINAN : Peux-tu résumer l'affaire PELTIER pour nos lecteurs ?

Boby CASTILLO : Les lecteurs savent sans doute que Leonard PELTIER est en prison depuis maintenant 16 ans pour un crime qu'il n'a pas commis. Dans une interview du reportage "West 57th Street", "57° rue Ouest", le procureur de la République LYNN CROOK admet qu'il était en possession lors du procès de documents prouvant sans conteste que l'arme de Léonard PELTIER n'était pas celle qui avait tué les deux agents du FBI.

Cette preuve était d'une importance capitale pour que Léonard puisse obtenir une nouvelle audience. Mais lorsque les avocats de Léonard présentèrent l'acte de l'Habeas Corpus à la Cour de Bismarck dans le Nord Dakota, le 3 décembre 1990, ce fut un fiasco.

En effet, le juge, Paul Benson, le même juge qui, dès le début de l'affaire Peltier, avait fait en sorte que tout soit faussé - et c'est peut-être la plus grande erreur judiciaire de toute l'histoire des Etats-Unis - ce juge donc, a chargé un magistrat de s'occuper de la nouvelle audience du cas Léonard Peltier.

Ce magistrat a repoussé l'audience au 29 juillet afin que la défense ait suffisamment de temps pour répondre à son refus de tenir compte de deux des trois points essentiels mis en cause par les avocats de Léonard Peltier, à savoir intimidation et inconduite du gouvernement.

Il y avait plusieurs choses qui pouvaient être utilisées comme preuve de l'inconduite du gouvernement. D'abord, on a trompé le jury. Le procureur lui a montré des cartouches, sachant qu'elles ne correspondaient pas à l'arme de Peltier, cela, le jury ne le savait pas.

Il y a également inconduite du gouvernement dans la façon dont Myrthle Poor Bear a dû signer ses témoignages, témoignages qui ont permis au gouvernement d'obtenir l'extradition de Léonard Peltier du Canada, où il s'était réfugié.

Les charges d'intimidation concernaient surtout la conduite du procès. Le jury était placé derrière une vitre pare-balles, le juge, le jury, tout le monde portait des vestes pare-balles ; on envoyait des gardes armés dehors s'assurer qu'il n'y avait pas de danger. On a fait croire au jury que l'AIM était une sorte d'organisation terroriste prête à bombarder et à tuer tout le monde. Aussi, le jury fut persuadé que Léonard Peltier était un homme foncièrement mauvais et dangereux, à cause de ces mensonges, de ces tromperies, de toute cette mise en scène du gouvernement lors du procès. Le magistrat a donc refusé de prendre en compte ces deux points essentiels lors de la nouvelle audience du cas de Léonard Peltier ; cette audience n'avait alors aucune portée.

Pendant l'audience du 2 octobre dernier, il y avait Bruce Ellison, Monsieur Sites d'Hawaï (l'avocat de Léonard) et William Kunstler. Nous venions d'apprendre quelques jours auparavant, que Léonard Peltier n'aurait pas le droit d'assister à sa propre audience, et que nous ne pourrions

présenter aucun témoin ni aucune preuve. L'audience n'avait alors plus aucune raison d'être.

Il ne nous restait plus qu'à argumenter oralement le cas Peltier. Mais le magistrat refusa d'écouter nos arguments, prétendant qu'il n'y avait pas de preuves. Or, nous n'avions pas le droit de présenter de preuves ! Alors, William Kunstler s'est levé et a remis le magistrat à sa place. Il lui a demandé qui il croyait être pour contester ainsi une décision judiciaire. C'était son boulot que de prendre note de l'Habeas Corpus, et de ces trois points - intimidation, erreurs de procédure judiciaire et inconduite du gouvernement. Il n'avait pas le droit de décider de ce qu'il voulait ou pas prendre en compte. Toujours est-il que le magistrat a refusé d'entendre ces deux points essentiels (intimidation et inconduite du gouvernement).

Le magistrat avait 30 jours pour donner sa décision sous la forme d'une recommandation au juge Benson qui est un des juges les plus corrompus aux Etats-Unis. En ce qui me concerne, c'est plutôt le genre à porter un capuchon blanc comme ceux du Ku Klux Klan. Le juge Paul Benson devra alors rendre un jugement fondé sur cette audience du 2 octobre, qui décidera si oui ou non Léonard a droit à un nouveau procès. Nous essayons de passer outre ce type de système judiciaire. Le système judiciaire du Nord Dakota ne rendra jamais justice à Léonard. Nulle part aux Etats-Unis on ne rendra justice à Léonard. C'est pourquoi nous demandons à la communauté européenne de nous aider. Nous avons déjà approché plusieurs députés européens, qui proposent de présenter une résolution au Président Georges Bush, lui demandant de gracier Léonard Peltier, et une autre résolution pour décerner le Prix Nobel de la Paix 1992 à Léonard Peltier pour ses efforts continus et son travail sur les droits des Autochtones. Parmi tous ceux qui ont unifié le peuple Indien, c'est Léonard Peltier qui est le plus grand. Nous avons été divisés pendant 500 ans, et c'est lui plus que quiconque qui nous a unifiés.

L'International Indian Treaty Council (IITC) fait pression sur le Parlement Européen pour que cette résolution soit adoptée. Le Conseil fait pression sur le monde entier. L'IITC représente 100 Nations Indiennes ; cela représente beaucoup d'Indiens en faveur de la nomination de Léonard Peltier. Cet homme, qui sera choisi l'année prochaine, il faut que ce soit Léonard Peltier, nous en sommes persuadés. S'il y a un Prix Nobel de la Paix, il devrait être décerné à la communauté indienne, il devrait être décerné à Léonard.

Nitassinan - Quel est l'état de santé physique de Léonard Peltier ?

Bobby Castillo - Il y a à peu près un mois et demi, Léonard m'a appelé au bureau. Sa santé lui posait des problèmes. Si le gouvernement essaie par tous les moyens de se débarrasser de Léonard, ils ont bien compris qu'ils ne pourraient pas le faire assassiner par un prisonnier. Les prisonniers respectent trop Léonard à l'intérieur du système carcéral. Tous les prisonniers savent que Léonard se bat pour que justice soit faite. La plupart d'entre eux est incarcérée car elle est victime de la société, victime de son propre environnement. Léonard se bat pour eux, et ils le savent. La santé dans les prisons pose de graves problèmes, et nous espérons que les gens continueront d'écrire pour que Léonard soit soigné comme il se doit. Il a déjà perdu 80 % de la vision d'un oeil. Plusieurs ophtalmologistes se

sont proposés pour le soigner.

Mais la perte de son oeil ne l'empêche pas d'être le meilleur artiste du système pénitencier. Son oeuvre est magnifique. Les gens peuvent contacter le Comité de Défense de Léonard Peltier ; ils peuvent acheter des lithographies de ses oeuvres. On peut également se procurer des originaux. Moi même je possède un tableau "L'homme faucon". Je l'ai acheté à une femme. Je le garde de côté pour une vente aux enchères qui nous permettra de collecter des fonds pour le Comité de Défense de Léonard Peltier.

Beaucoup de gens ne connaissent pas le côté profondément humain de Léonard Peltier. C'est une personne des plus chaleureuses. Personne ne pourra me faire croire que Léonard Peltier est un meurtrier. C'est un homme foncièrement bon et plein de compassion pour les gens, qu'ils soient d'Asie, d'Afrique, ou Moyen Orient. Sa compassion va au-delà des Indiens d'Amérique. C'est pourquoi nous savons que Léonard Peltier mérite ce Prix Nobel de la Paix ; car sa compassion va au-delà des Indiens. Il est aussi plein de compassion pour les Blancs, pour les Européens. Léonard n'aime pas l'injustice, quelle qu'elle soit. C'est pour cela que Léonard Peltier est à la tête de l'American Indian Movement. Pour moi, il est l'AIM. Nous le considérons comme notre chef. Les gens aiment Léonard Peltier pour sa compassion. C'est pour cela que les Anciens et tous les traditionalistes rassemblés dans l'enceinte de Jumping Bull, près d'Oglala, dans la réserve de Pine Ridge, en ces temps très difficiles, ont fait appel à Léonard (en 1975). Ce fut un des moments les plus tristes de notre histoire. Plus de 65 Indiens avaient été tués pendant l'occupation de Wounded Knee en 1973. Même les Anciens et les traditionalistes considèrent Léonard Peltier comme un chef. Le gouvernement a un moyen de se débarrasser des chefs. Ils ont essayé de la faire assassiner ; cela s'est terminé par son évasion à Lompoc. Aujourd'hui, nous avons peur qu'ils essaient de le tuer en l'empêchant d'être soigné comme il se doit.

Nitassinan - Dans quelles circonstances as-tu rencontré Léonard Peltier ?

Bobby Castillo - J'ai rencontré Léonard à la prison de Lompoc. On m'avait mis en isolement carcéral, l'isolement le pire qui soit, ce qu'on appelle le cachot. Tard dans la nuit, j'ai entendu des coups de feu. On m'a dit que quelqu'un avait tenté de s'évader. Quelques jours plus tard, Léonard Peltier se retrouvait au cachot. Nous n'étions que tous les deux. J'y étais parce que j'avais tué un prisonnier. Je l'ai tué car il a essayé de m'assassiner. Je devais rentrer chez moi une semaine plus tard. Dans cette prison, j'avais organisé la défense des prisonniers contre nombre d'injustices. Il était donc décidé que je ne rentrerais pas chez moi. Mais heureusement, ce n'est pas moi qui suis mort.

Donc, nous nous sommes retrouvés tous les deux seuls dans le cachot. Je savais que cet homme avait quelque chose de spécial. Je ne le connaissais pas à l'époque, mais je savais qu'il était indien. Et il m'a regardé, sachant que je savais qu'il lui était arrivé quelque chose ; à l'époque, j'ignorais qu'il s'agissait de son évasion. Ce samedi là, j'ai eu une visite. Ils nous ont sortis du cachot, Léonard et moi, et nous avons discuté dans le parloir. J'ai appris alors ce qui lui était arrivé. Il m'a profondément ému, de la même façon qu'il touche sans doute tous les prisonniers, car ce n'est pas un homme ordinaire. Comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est un homme plein de compassion. Je savais qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux car moi-même j'avais été victime du gouvernement, lors de la tentative d'assassinat dont je parlais tout à l'heure. Et je savais qu'ils essaieraient par tous les moyens d'assassiner cet homme, car il a beaucoup plus de poids que moi. Puis on m'a sorti de cette prison. Pendant 18 mois, on m'a transféré d'une prison à une autre. C'est ce qu'on appelle la "ronde de Marie". On vous met en isolement carcéral d'une prison à une autre. Pendant 18 mois, on m'a transféré partout aux Etats-Unis. Je n'avais pas

le droit de passer de communications téléphoniques, pas le droit d'écrire de lettres, pas le droit de me brosser les dents. J'étais, disaient-ils, un prisonnier à haut risque d'évasion.

Lorsqu'enfin j'arrivai à destination, c'était à l'Unité de Contrôle de Marion. J'ai retrouvé Léonard à Marion. Nous avons passé de longs moments ensemble, Léonard et moi. Nous avons beaucoup discuté. J'ai compris l'importance de son travail. Je dis bien l'importance de son travail, car il travaillait toujours, pour l'AIM et pour les Indiens ; Ce n'était pas parce qu'il était en prison qu'il avait cessé de travailler pour les Indiens. Léonard n'était pas tant occupé par son propre cas - d'autres l'étaient à l'extérieur. Il comptait sur eux. Léonard s'occupait surtout des injustices commises à l'intérieur de la prison. Le 4 novembre 1981, on m'a libéré du pénitencier de Marion. Cet homme m'a tellement ému que le jour même j'écrivais un article sur lui dans le bus. J'ai passé cet article dans le journal des prisonniers dès mon arrivée en Californie. Depuis ce jour, cela fait 10 ans aujourd'hui, je travaille toujours, et je continuerai de travailler et de me sacrifier jusqu'à ce que Léonard soit libre.

Nitassinan - Quelles étaient les conditions de détention à Marion ?

Bobby Castillo - J'étais à l'unité de contrôle de Marion et Léonard a subi le même traitement que moi ; je vais vous dire ce par quoi je suis passé, parce que je ne suis pas un cas particulier, tous les prisonniers sont traités de la même façon ; on m'a filé plein de drogues. Il s'agissait de psychotropes qui vous immobilisent. Ils avaient des bidons qu'ils vidaient dans le système de ventilation et qui nous envoyaient des pulvérisations. Cela pénétrait dans notre corps, on les respirait et ça nous immobilisait. Quelques fois, cela nous donnait seulement des rougeurs et plaques, ou cela nous faisait pleurer. Nous étions quasiment des cobayes. Quant j'y étais, ils nous mettaient dans des sortes de petites cages où on fabriquait des éléments de boîtes aux lettres ; c'était un boulot où tu es payé 35 Cents de l'heure. Tout ça c'était dans l'unité de contrôle. Alors un jour, on a fait une grève, on a refusé de travailler. On voulait protester contre nos conditions de détention en tant que prisonniers, mais aussi en tant qu'êtres humains de manière générale. Dans l'unité de contrôle, il y a beaucoup de prisonniers politiques et d'opinion. Pendant cette grève, on a inondé nos cellules, on a tout jeté dehors parce qu'on voulait de meilleures conditions. On n'avait le droit de n'avoir qu'une visite de quelques heures par semaine et encore, quant on y avait droit. On nous refusait souvent de voir nos avocats. Ces conditions étaient vraiment brutales et, en fait, on voulait surtout protester contre le "wagon de marchandises" ; cela, c'est le cachot des cachots ? Tu es complètement nu, tu n'as rien du tout pour te couvrir, tu ne peux plus écrire, tu ne reçois aucun courrier, il fait froid, tu as un trou par terre pour déféquer et uriner. On ne te donne même pas de papier toilettes, tu ne peux pas prendre de douches et parfois, tu y restes plusieurs années d'affilée ! Donc on a voulu protester pour les prisonniers qui subissaient ce genre de traitements. Alors on s'est inondés, personne n'est venu enlever l'eau et nettoyer. Ils ont coupé l'eau dans notre unité, si bien qu'on ne pouvait plus tirer la chasse et qu'on n'avait plus d'eau potable. Quand on avait envie d'aller aux toilettes, on faisait dans des tasses et on balançait ça dehors. Tout ça a flotté dans les couloirs pendant trois mois et demi. Ils n'ont pas nettoyé ; on sentait ça en permanence. Et, dans ces conditions, sur un sol en béton comme celui-là, il finit par y avoir de sacrés risques de tuberculose. Je crois qu'il n'y a jamais eu d'étude de faite pour savoir combien de prisonniers ont été atteints de tuberculose à la suite de ces évènements. J'ai vraiment eu de la chance alors de n'avoir que quelques années de plus à tirer ; mais quand je suis sorti, je me sentais terriblement coupable, parce qu'il y avait là des prisonniers qui n'auraient jamais dû y être, et qu'ils y sont toujours, et

qu'ils subissent encore la torture. Ca fait partie de ce que j'ai fait pour lutter contre la ségrégation dans l'unité de contrôle. En 4 ans, je n'ai pris l'air que 3 fois, et à chaque fois ils m'ont donné des tennis légères, toutes minces, pour sortir, et à chaque fois j'avais de la neige au-dessus des chevilles. Bien sûr, j'étais gelé. Ils le faisaient exprès : tu veux prendre l'air, faire un peu d'exercice, vas-y ! C'est aussi une forme de torture. Il y avait plein de prisonniers qui se faisaient battre, et quand on voulait voir nos avocats pour ça, ils nous en empêchaient parce qu'on portait des marques de coups - certains avaient des côtes cassées, d'autres la mâchoire; il y avait aussi beaucoup de suicides liés à ces conditions d'existence. Pour moi aussi, à certains moments, c'était insupportable, mais j'avais confiance, je savais qu'un jour je sortirais, que je pourrais remarquer dans la rue. Mais jamais, jamais de ma vie, je ne cesserais de travailler pour les prisonniers. Jamais je n'oublierai ce que le gouvernement US m'a fait et, surtout, ce qu'il continue de faire aujourd'hui aux détenus. Ca ne devrait pas exister. Il faut que quelqu'un réagisse. C'est ce que fait Leonard.



C'est ça qui m'impressionne chez lui, c'est qu'il ne s'occupe pas de son propre cas ; il regarde autour de lui et s'occupe des autres. C'est aussi ça qu'on lui fait payer; j'allais rentrer chez moi, et ils ont réussi à me coincer pour bien plus longtemps. Ils m'ont gardé le maximum et, quand j'ai été relâché, le 4-11, c'est bien parce qu'ils ne pouvaient pas me garder un seul jour de plus. Ils étaient obligés de me laisser partir parce que je bénéficiais d'une relaxe. Mais ils ont attendu jusqu'à la dernière minute. Ils m'ont donné un costume immense, un pantalon beaucoup trop long. J'avais l'air d'un clown. C'était en polyester, vert et jaune, bizarre, j'avais vraiment l'air d'un clown. Mes chaussures, c'était du 10 1/2, alors que je fais du 8. J'avais l'air d'un clown. Ils m'ont filé 50 \$ et un ticket de bus. Quand je suis sorti de Marion, il y avait un taxi qui m'attendait. Il m'a conduit à l'arrêt de bus, à 3 miles seulement, et il m'a demandé 25 \$. Je lui ai dit : "Ca va pas non ? Pour seulement 3 miles ?" Mais il y avait le shérif à côté qui m'observait. Alors j'ai dû lui filer la moitié de mon argent. Dès que je suis arrivé à Saint-Louis (Missouri), je suis allé m'acheter des vêtements décents dans un magasin de fripes, des vêtements d'occasion ; j'étais tellement embarrassé ! Tu parles d'une situation, après 14 ans de prison, au ban de la société, je me retrouve comme ça, déguisé en clown et sans argent. En fait, ça voulait dire : on veut surtout pas que tu t'en sortes. La première chose que j'ai faite, comme je l'ai déjà dit, c'est que j'ai commencé à écrire à Leonard. Parce que me voilà libre, mais pas Leonard. C'était normal que j'aie en prison; il y a beaucoup de gens qui méritent d'aller en prison, mais la majorité n'a rien à y faire. Surtout Leonard. De tous les gens que je connais, il est vraiment le dernier à devoir être en prison. Il n'a absolument rien fait. Alors, je continue à

travailler. Je vais à des cérémonies pour Leonard. Pendant mes Danses du Soleil, je pense à lui et je danserai tous les ans jusqu'à sa libération, en plus du travail que je fais. Parce que cet homme représente le Peuple Indien. C'est un homme extrêmement bon ; il est le Coeur de tout le Peuple Indien.

Nitassinan - Est-ce que tu peux nous parler de la Liberté de Religion pour les prisonniers indiens ?

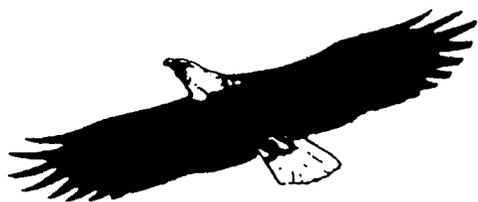
Bobby Castillo - (Eclat de rire) Déjà qu'il n'y a aucune liberté pour les autres prisonniers ! Il y a peut-être quelques institutions qui nous autorisent à faire des "sweet ceremonies", mais même dans ces cas-là, les gens sont harcelés. Quand quelqu'un meurt dans nos familles, on se coupe les cheveux. Certains se rasent complètement le crâne, d'autres se coupent une mèche. C'est une de nos coutumes. Certains, qui sont chanteurs, ne chantent pas pendant un an. On fait des choses comme celles-là. Il y a le cas d'un détenu, dans une autre prison, qui avait perdu un membre de sa famille. Il s'était coupé une mèche et l'avait donnée au chef religieux de la prison pour que celui-ci la remette à sa famille. Eh bien on l'a empêché de le faire. Ils lui ont signifié qu'il ne pouvait pas pratiquer ce rite. A Marion, la raison fondamentale de notre grève n'était ni la nourriture, ni la mauvaise qualité des soins médicaux, mais le déni de liberté religieuse pour les Indiens. Je dirais qu'un faible pourcentage d'institutions accordent la liberté de religion. Ils sont toujours soupçonneux. Si on a de la sauge, de la "sweet-grass" ou du cèdre, ils les inspectent comme si c'était de la drogue. Les Protestants, les Musulmans, les Catholiques sont quand même mieux traités que nous dans les prisons américaines. Et même à l'extérieur...

L'un des problèmes les plus sérieux en Amérique actuellement est le déni de liberté infligé au Peuple Apache, au Mont Graham en Arizona. Les parties impliquées sont le Vatican, l'Institut Max Planck d'Allemagne, ainsi que l'Université d'Arizona. Ils savent que nous, les Apaches, avons été les derniers à nous rendre. Et ils savent aussi que l'American Indian Movement a fait le serment de défendre cette montagne. Les Hopi, les Hawasupai, les Zuni, tous ont exprimé leur soutien aux Apache et ont dit qu'ils défendraient cette montagne. Mais le Vatican, l'Institut Max Planck et le gouvernement US s'accrochent à leur projet malgré la résistance - dans l'espoir d'un nouveau massacre. Tout le monde sait que Mr Bush aime les massacres - les Grenade, Panama, Moyen-Orient...; mais ça fait longtemps qu'il ne s'est pas fait d'Indiens. C'est l'occasion. Il s'en est pris aux quatre coins du monde et maintenant il veut s'attaquer à quelqu'un à l'intérieur même des USA. Cet homme a un besoin permanent d'avoir un ennemi, et ça va être le tour des Indiens. En vertu de la Loi sur les Droits Religieux des Natifs Américains, nous avons le droit de garder cette montagne sacrée. Nous y prions depuis plus de 10 000 ans. C'est le Centre de notre Univers. Un endroit absolument étonnant. La montagne jaillit d'un mile et demi au-dessus du désert. Tout autour c'est le désert, et cette montagne est la région la plus boisée d'Amérique du Nord ! Elle rassemble à elle-seule 5 des 8 sous-régions de zones végétales d'Amérique du Nord. Elle abrite beaucoup d'espèces et de sous-espèces d'animaux et de plantes qu'on ne trouve nulle part ailleurs au monde. Cette montagne, c'est le point de rencontre de la partie sud du Plateau d'Hudson et de la partie nord de la Sierra Madre. C'est le Centre de la Terre. Et nous, Apache, croyons que nous sommes venus du Centre de la Terre, bien avant l'existence même des termes géographiques de plateaux, sous-régions, etc... On a toujours cru que c'est de là qu'on vient. Et on sait ça grâce à nos cimetières qui se trouvent là. Il n'y a pas si longtemps, on y enterrait encore nos morts. De tous temps, on y a fait des cérémonies. On a été les derniers à se rendre, avec Geronimo, notre Medecine-Man. Geronimo est allé prier sur cette montagne avant de se rendre. Et c'est facile d'imaginer pourquoi il avait besoin d'aller prier là,

justement. Parce qu'il était déjà allé plusieurs fois en prison, et ils avaient essayé de le mettre dans une réserve, mais il s'était enfui. Il voyait bien ce qu'ils étaient en train de nous faire, mais il n'avait de choix qu'entre ça et l'annihilation. C'était un choix difficile. Alors il est allé prier au Mont Graham, parce que c'était la décision la plus difficile de sa vie, pour éviter qu'on meure tous. Et maintenant, cent ans plus tard, on doit de nouveau se battre pour conserver, pour sauver cette montagne et garder nos morts. Et maintenant l'Institut Planck et le Vatican envoient des bulldozers qui arrachent tout et profanent le lieu. Ils ne nous disent même pas ce qu'ils font des os. Est-ce qu'ils les envoient dans des universités ou des musées ? Qu'est-ce qu'ils en font ? Et nous, pour avoir défendu cette montagne, on va se retrouver en prison. C'est ça aussi, Leonard Peltier. C'est ça aussi, certaines personnes de l'A.I.M.. Ils luttent pour protéger ces choses. Ce sera la prochaine bataille. Wounded Knee, les Black Hills dans le Sud Dakota, les Mohawk avec le terrain de golf sur leur cimetière... Pourquoi est-ce qu'ils nous font ça ? 500 ans de génocide ! Ils ont volé toutes nos terres, et maintenant ils volent nos cimetières ! Ils veulent faire ça pour construire un télescope au sommet de cette montagne, et le comble c'est qu'ils appellent ce projet le "Projet COLOMB" ! C'est une gifle, une insulte permanente depuis 500 ans et que parachèvera 1992. Alors, quand on parle de "liberté religieuse" dans les prisons... On n'a même pas la liberté de religion à l'extérieur en tant que personnes libres sur notre propre terre !

Nitassinan - Y a-t-il d'autres prisonniers politiques amérindiens ?

Bobby Castillo - Je dirais qu'il y a plus de prisonniers politiques amérindiens que de n'importe quelle autre race représentée en Amérique. Il y a beaucoup de prisonniers non Amérindiens, comme Geronimo Pratt, Dr Alan Berkman et bien d'autres... mais prenons le cas des Indiens d'Amérique et de ce qui leur arrive. Je pourrais vous raconter le cas de Norma Jean Croy -personne n'a jamais raconté son histoire, vous devriez lui consacrer un article. Comme prisonniers, nous avons Eddie Hatcher, Indien Tuscarora, C. Belgrade, etc... mais il y en a beaucoup d'autres et la liste ne fait que s'allonger. Voyez ce qui est arrivé à David Sohappoy ou à Patrick Coler, dans le Nord, en Alaska. Toutes ces histoires existent parce que les Etats-Unis ont violé tous les traités qu'ils ont signé avec nous, 371, pour être exact. Nous avons pourtant la garantie de garder nos droits de subsistance et, pour preuve, on peut voir une décoration murale au siège des Etats-Unis représentant cela. Ce droit nous est aussi reconnu dans la constitution des USA, l'Article 6, qui dit que dans les traités la première clause signée garantit le respect de nos terres. Quand ils parlent de "droit de subsistance", cela englobe le droit de chasser, récolter et pêcher.



Cependant, sur la Péninsule KENAI, en Alaska, dans un détroit appartenant aux Indiens, 6 millions de saumons sont pêchés chaque année -5 millions et demi par des compagnies, 380 000 par des "pêcheurs sportifs", ce qui laisse 120 000 poissons aux Indiens. Et ils nous mettent en prison pour ça, car ils disent que nous "déstabilisons la balance commerciale des industries de pêche" ! Finalement, ils

accordent plus de droits aux pêcheurs blancs ou aux pêcheurs japonais, coréens ou taiwanais qu'aux Indigènes qui vivent de la pêche sur leur territoire depuis des milliers d'années. Pour cela, ils ont emprisonné Patrick et Steve Coler. Patrick Coler est le Chef des Kenaï et ils l'ont inculpé alors qu'il était dans son droit légitime. Il y a aussi le cas de David Sohappoy, de la rivière Columbia, qui est mort en prison par manque de soins médicaux. Auparavant, on avait refusé de lui laisser ses objets rituels et on lui avait arraché ses plumes -alors qu'il était un Ancien Traditionnaliste. Bien d'autres prisonniers n'ont rien fait d'autre que de défendre les tombes de leurs Ancêtres. Voyez combien de Mohawk sont en prison pour avoir protégé leur cimetière ; ils n'ont attaqué personne, tout ce qu'ils ont essayé de faire, c'est de défendre leurs biens et ce qu'ils ont de plus sacré. Partout aux USA, le gouvernement s'approprie nos territoires et met des barrières là où bon lui semble, ce qui nous interdit nos Récoltes. Nous ne leur avons jamais cédé ces terres. Ensuite, par exemple, ils accusent les soeurs DANN (cf Nitassinan N°19) et les Western Shoshone de violer des "propriétés privées". Alors qu'à l'origine le Traité de Ruby Valley, en 1863, accordait ce territoire aux Shoshone ou plutôt, pour être plus exact, les autorisait à le gérer. Si, comme prévu, le gouvernement jette les soeurs Dann en prison, elles deviendront des prisonniers politiques, mais les officiels les qualifieront de "braconnières" ou "d'intruses violant une propriété privée". Alors même Amnesty International et toutes ces prétendues organisations de "défense" des Droits de l'Homme se désintéresseront de ces cas, et les associations "écologistes" ne nous aideront pas non plus, avançant que nous "prenons les poissons, tuons les animaux, prenons les fourrures"; cependant, c'est ainsi que nous vivons depuis toujours, et ce sont les traditions que nous avons apprises et nous voulons garder.

Dans un village arctique, en Alaska, vivent les Gwich'in, le Peuple Caribou. Ils chassent le caribou "porc - épique" depuis des milliers d'années, mais à présent on veut développer l'exploitation pétrolière en des endroits qui sont les sites de mise - bas de ces animaux. Les Gwich'in essaient de stopper ce projet, mais le gouvernement va saisir leurs terres et va les accuser de violer des propriétés privées, ou les emprisonnera pour vandalisme, alors qu'ils sont chez eux. Quand on étudie le cas, on voit bien que c'est le gouvernement qui viole les lois et qui va enfermer des PRISONNIERS POLITIQUES. C'est pour cela que je suis le coordinateur pour les prisonniers, et j'étudie chaque cas pour l'"International Indian Treaty Council"; je participe aussi au "National Board for Freedom Now" (Commission nationale pour la liberté immédiate) qui est un plan d'action en faveur des prisonniers politiques et je peux donc comparer les statistiques et constater qu'il y a plus de prisonniers politiques Indiens que non Indiens.

Nitassinan - Peux-tu nous expliquer les cas de Norma Jean Croy et de Patrick Hooty Croy ?

Bobby Castillo - Comme vous le savez, Patrick Hooty Croy a été libéré de prison, mais sa soeur Norma Jean Croy est toujours incarcérée. Deux semaines après que Patrick ait été acquitté de son crime... en fait ce n'était pas réellement un crime : il s'agissait d'auto-défense; le vrai crime était le fait de la police qui a refusé de libérer Norma Jean avant deux ans. Elle n'est pas coupable. Les policiers étaient sous l'effet de l'alcool, ce jour-là. Il a été prouvé que plusieurs d'entre eux étaient saouls, dont le shérif Hittson, celui qui a été tué par Patrick, d'une seule balle de 22 long rifle dans le coeur. Le taux d'alcoolémie du shérif dépassait le taux légal; il n'aurait pas dû conduire, ni être en possession d'une arme. Norma Jean était simplement assise dans la voiture poursuivie par les policiers -au début, on les accusait de vol, mais lors du procès ils ont reconnu qu'il n'y avait jamais eu vol. Tout ce que Norma Jean a essayé de faire, c'était de s'échapper, et ils ont tiré par deux fois dans

son dos. Elle est seulement coupable d'être une femme indienne qui a couru pour sauver sa vie. C'est tout. Ce n'est pas elle qui a appuyé sur la gâchette, mais son frère, et il a été acquitté pour auto-défense. Pourquoi lui avoir tiré deux fois dans le dos, alors qu'elle n'avait pas d'arme? Personne n'a mené d'enquête sur ces flics qui étaient complètement saouls et illégalement en service. PERSONNE ne s'est posé la question de savoir combien de coups avaient été tirés ce jour-là. Pourquoi tant d'injustice envers Norma Jean Croy? Elle est condamnée jusqu'à la fin de ses jours à ne plus pouvoir faire aucun effort : elle a une balle logée près de la moëlle épinière et qui peut la paralyser à tout moment. Elle n'a commis aucun crime, mais elle a passé 15 années de sa vie en prison. Pourquoi devrait-elle rester emprisonnée durant encore 2 ans, alors que son frère a été reconnu non coupable? Je vais vous dire pourquoi : c'est la même raison pour laquelle Leonard est en prison après Bob Robideau et Dino Butler ; il n'y avait que des flics blancs et quelqu'un doit payer pour la mort d'un flic blanc. Après tout, ne contrôlent-ils pas l'Amérique? Et qui sommes-nous, nous Indiens, pour penser que nous avons notre mot à dire et pour répondre à leurs coups de feu? Ils ont toujours agi de la sorte. Norma Jean et Leonard doivent payer, tous les Indiens doivent payer, c'est comme ça en Amérique.

Nitassinan - Comment pouvons-nous, en Europe, soutenir les prisonniers politiques Amérindiens?

Bobby Castillo - Il y a tellement d'organisations soutenant les prisonniers politiques Amérindiens... mais une seule les regroupe tous et représente leurs cas à l'ONU, c'est l'"International Indian Treaty Council"; pour la contacter, envoyez vos lettres à l'adresse suivante :

IITC - Bobby CASTILLO
710 Clayton Street, = number 1
94 117 San Francisco California USA

Si vous êtes aux Etats-Unis, vous pouvez téléphoner au (415) 566 - 0251, nous serons très heureux de vous parler et de travailler avec vous, car nous avons besoin d'aide en matière de prisonniers politiques. Ils sont la preuve même du mauvais fonctionnement du gouvernement. Voyez Nelson Mandela et l'Afrique du Sud, ou cette femme en Birmanie qui a obtenu cette année le Prix Nobel de la Paix. Ils se débarrassent d'eux car ils disent la vérité et s'opposent à l'injustice de leurs gouvernements. Tous les prisonniers politiques se dressent pour protéger les Droits de l'Homme.

Traduction de Sylvain DUEZ ALESANDRINI, Catherine JEYAKUMAR et Marine LEPULOCH, de Nitassinan.

ABONNEMENT à NITASSINAN

NOM.....Prénom.....

ADRESSE COMPLETE

Commande

O- Le dossier N°30 à 30F

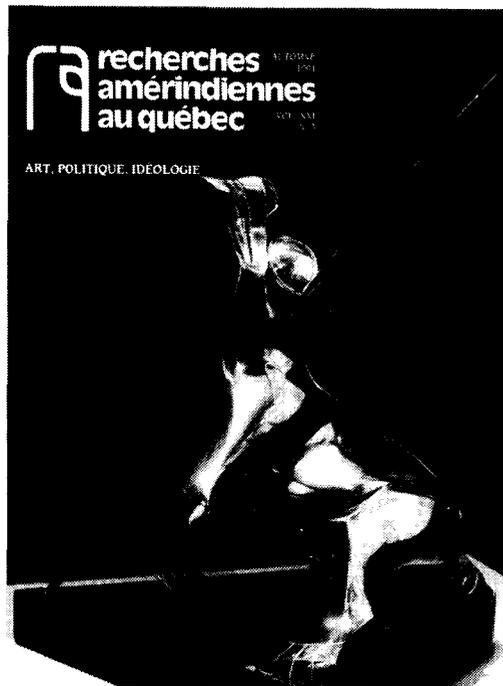
O- Les dossiers N°à 30F

O- Les dossiers N°à 50F

O- Le livreà 60, 70, 90F

S'abonne

O- aux 6 prochains numéros 31, 32, 33, 34, 35, et 36 pour 160F



VOL. XXI N° 3, 1991

*Recherches
amérindiennes
au Québec*

Abonnez-vous

Art, politique, idéologie

L'art et la politique : question d'afficher ses couleurs
 Le cas de l'art amérindien contemporain
Jacqueline Bouchard

L'art masqué
Jacqueline Bouchard

L'association entre peuples et la reconnaissance des droits politiques autochtones : l'exemple des Territoires du Nord-Ouest
Michael Asch

De mal en plus : la politique interne à Kahnawake dans la crise de 1990
Gerald R. Alfred

Les Iroquois chrétiens des «réductions» 1667-1770
 II- Rapports avec la Ligue Iroquoise, les Britanniques et les autres nations autochtones
Denys Delâge

Gepèg (Québec), un toponyme d'origine micmaque
Charles A. Martijn

L'Aplos tubéreux d'Amérique : histoires de mois
Marthe Faribault

Chronique Juridique
 L'environnement et la convention de la Bale James et du Nord québécois
Pierre Grégoire

Actualités
 Éducation et langues autochtones : conférences récentes
Thérèse Pelletier

Le soulèvement indien en Équateur vu par un protagoniste, un an plus tard
Marie Léger

xxx (3) Art, politique, idéologie 11,50 \$ CAN (taxes et port inclus)

Abonnement d'un an (4 numéros)

régulier 36,00 \$ CAN

institution 45,00 \$ CAN

Faire parvenir votre commande accompagnée d'un chèque à :

Recherches amérindiennes au Québec.
 6742, rue Saint-Denis Montréal (Québec) Canada H2S 2S2
 Tél.: (514) 277-6178

Nom: _____

Adresse: _____

Je désire recevoir la liste complète de vos publications

30 DOSSIERS NITASSINAN

EPUISES :

N°1 : CANADA -USA	(général)
N°2 : INNU, Notre Peuple - NITASSINAN, Notre Terre	(Labrador)
N°3 : Apache - Hopi - Navajo	(S.O. USA)
N°4 : Indiens "FRANCAIS"	(Nord Amazonie)
N°5 : Iroquois -6 Nations	(N.E. USA)
N°6 : Sioux - Lakota	(S.Dakota,USA)
N°7 : Aymara - Quechua	(Pérou - Bolivie)
N°8 : Peuples du Totem	(N.O. USA)
N°9 : L'Amazonie est indienne	(Brésil)
N°10/11 (=2) : 4 Peuples du Grand Nord canadien : Cri, Dene, Inuit et Innu	

ENCORE DISPONIBLES :

N°12 : Maya - Miskito	(Guatemala, Nicaragu)
N°13 : Cheyenne	(USA)
N°14 : Apache	(USA)
N°15 : Mapuche	(Chili)
N°16/17 (=2) : Femmes Indiennes	(Am. du Nord)
N°18 : Colombie indienne	(Colombie)
N°19 : Shoshone	(USA)
N°20/21 (=2) : Cherokee	(USA)
N°22 : Kuna - Tarahumara	(Panama, Mexique)
N°23/24 (=2) : Hurons - Abenaki	(N.E. Canada)
N°25/26 (=2) : Cri -Mohawk	(N, N.E. Canada)
N°27/28 (=2) : Attikamek - Ojibwa	"

A PARAITRE

N°30 : "92", quelle "découverte" ? (général) : fin mars 1992

CONNAISSEZ-VOUS LES 3 LIVRES de NITASSINAN ? _____

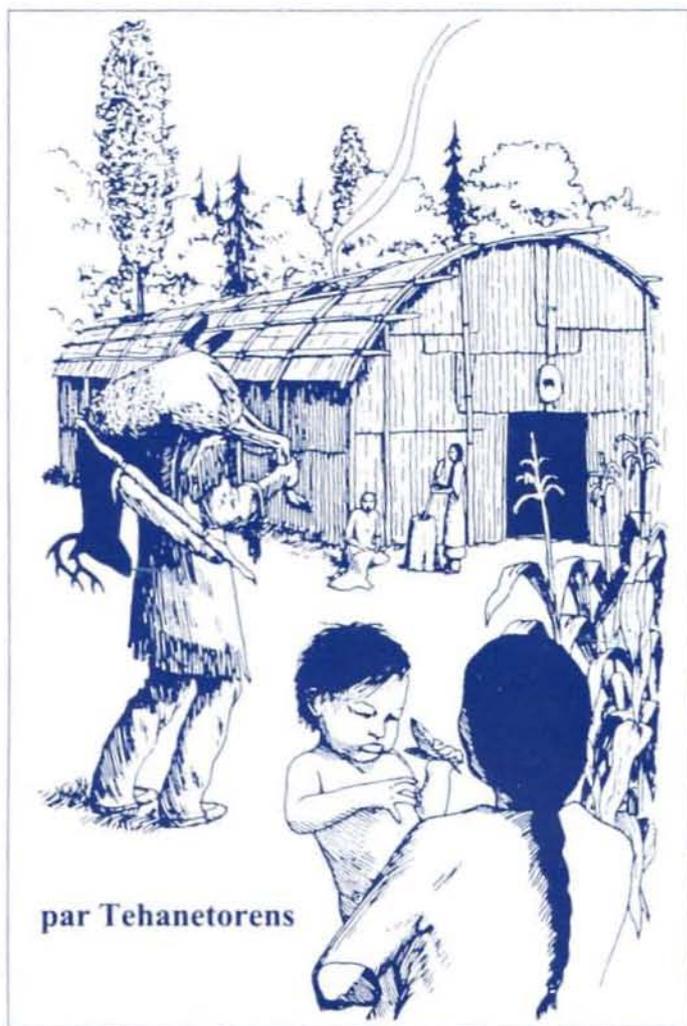
- 1) : **SOUSCRIPTION de 1989** : "Le Pouvoir des Ombres", Discours du Chef Seattle -texte intégral, français et anglais (60f)
- 2) : **SOUSCRIPTION de 1990** : "Ike Mun Anam : Il était une fois", la "Dernière Frontière en Guyane", d'Eric NAVET, une analyse et un constat fort utiles (60F)
- 3) : **SOUSCRIPTION de 1991** -parution **FIN DECEMBRE**- : "Contes Iroquois illustrés" en collaboration avec "AKWESASNE NOTES"

**ADHEREZ A LA
NOUVELLE FORMULE NITASSINAN,
REABONNEZ-VOUS DES A PRESENT
POUR 160F:**

**aux numéros 31 (fin mai), 32 (fin juillet),
33 (fin septembre), 34 (fin novembre), 35
(fin janvier), 36 (fin mars)**

Nitassinan vient de publier :

CONTES IROQUOIS



par Tehanetorens

AKWESASNE NOTES

NITASSINAN

Ce livre est l'édition intégrale de "Tales of the Iroquois" illustrée de façon très spécifique par les pictogrammes de Tehanetorens et les dessins de Kahionhes, et publiée par Akwesasne Notes, journal officiel de la Nation Mohawk.

Nos tirages étant limités, nous vous conseillons de nous le commander sans plus attendre.
(120 p. - 90 F, port compris à: Nitassinan CSIA - BP 341 - 88009 EPINAL cedex).